# Préface de l’éditeur, par Gaël Prigent

Dans la préface « brève » qu’il donne à la sixième série de ses *Promenades littéraires*, Gourmont laisse entendre que le volume posséderait certaines caractéristiques originales, qui le distingueraient en quelque façon des cinq précédents. Recueil de textes épars parus dans la presse tout au long de la prolifique carrière de l’écrivain et permettant de remonter jusqu’à sa préhistoire, il s’agit en particulier d’y donner à lire des articles publiés sous d’autres noms que celui de Remy de Gourmont, et notamment sous le pseudonyme de R. de Bury, auquel nombre de lecteurs ont pu se laisser prendre. Or si la disparition des premiers textes signalés par le préfacier et datés des premières années de la décennie 1880 semble avérée, force est de constater qu’à partir de 1888 et du texte consacré à Bret Harte, c’est bien en effet à une véritable traversée chronologique et généalogique de l’œuvre critique gourmontienne que nous sommes conviés grâce à cette publication posthume, dix ans après la mort de l’écrivain (1915), puisque le volume parut en 1926 grâce à son frère Jean. Car il est facile d’observer que l’ordre même dans lequel s’offrent à nous ces articles semble plus ou moins celui dans lequel ils furent publiés dans la presse, leur premier écrin :

— « Un romancier américain : Bret Harte » : mars 1888

— « La littérature Maldoror » : février 1891

— « Études de littérature américaine. Deux poètes de la Nature : Bryant et Emerson » : 1925

— « Études de littérature américaine. L’humour et les humoristes » : août 1887

— « La littérature des Jésuites » : 1887

— « Alfred Vallette, romancier » : mars 1891

— « La Bestialité » : mai 1893

— « L’affaire La Roncière » : novembre 1898

— « La littérature française en 1900 » : janvier 1901

— « La question Loriquet » : juillet 1901

— « Rivarol et la critique politique » : décembre 1905

— « Héliogabale » : mai 1903

Quelques irrégularités se constatent néanmoins, qui tiennent aussi à l’incertitude relative à tel ou tel texte, dont la pré-originale, si elle existe, n’a pas été retrouvée, comme c’est le cas du texte consacré aux Jésuites, ainsi que des deux études américaines. Leur place, comprise entre deux textes parus respectivement en février et en mars de la même année 1891, inviterait néanmoins à poser l’hypothèse d’une datation sinon du même mois, du moins du même millésime, puisque la seule autre infraction à l’ordre chronologique est celle du dernier article, « Héliogabale » étant assurément antérieur aux différents textes consacrés à Rivarol et qu’on peut reconnaître comme sources de la promenade qui lui est ici consacrée. Il est toutefois possible qu’ils aient été rédigés, voire publiés, beaucoup plus tôt, et peut-être est-ce à eux que fait allusion l’auteur lorsqu’il mentionne la date de 1886 dans sa préface comme celle du plus ancien article repris dans la série. Cela n’empêche pas de constater combien le recueil prend ainsi l’allure, sinon du journal intime, du moins de la psychagogie ou de la déambulation à l’intérieur même de la pensée de l’écrivain, dont le lecteur est invité à visiter le laboratoire et à mesurer l’évolution. De sorte qu’on pourrait dire de l’architecture même de ce volume ce qu’Alexia Kalantzis, glosant une formule de l’auteur lui-même, affirmait à propos de l’ensemble des *Promenades* dans *Remy de Gourmont, créateur de formes :*

Cette présentation aux allures de bilan donne une clé de lecture importante des *Promenades littéraires*. Outre la préservation des écrits, problématique dont Gourmont est parfaitement conscient, la succession de volumes qui réunit des articles publiés tout au long de sa vie retrace l’évolution de sa pensée. « Le voyage à travers la vie » se révèle être une biographie intellectuelle, d’où le ton de confidence de la préface. L’unité thématique est abandonnée pour une unité supérieure, faite de diversité. Le déplacement de l’écrit à l’écrivain permet la création d’une œuvre et d’un genre nouveau. Proche de la pratique de Montaigne, mais dans un contexte différent, la promenade littéraire se présente comme un parcours intellectuel qui refuse le figement et concilie l’unité et la fragmentation[[1]](#footnote-1).

## Promenade(s) littéraire(s) ou Miroir du monde

L’œuvre acquiert par là une dimension historique qui lui permet, comme l’ensemble des *Promenades littéraires*, d’être quelque chose comme le miroir de son époque. Car l’Histoire n’est pas présente qu’à travers le retour érudit vers le passé, qu’il soit antique avec la figure de tel Empereur de la décadence romaine ou l’intérêt pour telle autre de la Contre-Révolution, l’arrêt sur tel aspect de la littérature du xviie siècle ou le réexamen de telle célèbre affaire criminelle du début du xixe siècle : elle s’impose également et surtout, au cœur de chaque texte, par les objets d’analyse que se choisit l’écrivain au cours de sa réflexion, et que l’on aurait tort de qualifier d’objets d’actualité, puisqu’il s’agit précisément de les abstraire à cette temporalité immédiate de l’air du temps tout en cultivant le mode de cheminement de la flânerie. C’est ainsi que se rencontre, au détour d’une réflexion sur la littérature historique contemporaine le nom de Georges Vacher de Lapouge, futur auteur en 1909 des essais d’anthropologie destinés à devenir célèbres sous le titre *Race et milieu social* et dont Gourmont invite à lire *L’Aryen, son rôle social*, comme il invite un peu plus loin à se défier de « l’invasion démocratique » par laquelle une nouvelle « caste dirigeante » en a remplacé une autre, « les hommes politiques étant créés par la populace et les écrivains tenant d’une élite leur réputation ». Témoignage donc d’un moment de notre histoire que ses jugements sévères disséminés çà et là, et qui exigent d’être remis dans leur contexte, celui d’une Troisième République à peine assise. Car, ne nous y trompons pas ni ne cédons à une lecture anachronique : Gourmont n’a rien du réactionnaire extrémiste que ses propos attribués à un écrivain du xxie siècle ne manqueraient pas d’accabler. Gourmont n’est ni Barrès, ni Huysmans, ni Bloy. En témoignent d’autres de ces notations, faites en passant, et qui contribuent néanmoins à ce jeu plaisant de dialogue entre deux époques ; celle du critique et celle de son lecteur, qu’on ne peut manquer de comparer, de superposer, de distinguer. Ainsi de ce féminisme gourmontien avant l’heure, qui le voit mettre en avant le nom d’une femme romancier (Gabrielle Réval) quand il s’est plu auparavant à ne désigner Rachilde qu’au masculin (« L’auteur de *La Jongleuse* et des *Contes et Nouvelles* n’a pas la foi. Il la remplace par de l’esprit… »), puis à souligner la liberté des femmes romaines et le rôle des impératrices de la dynastie des Sévères dans l’exercice du pouvoir, ce qui revient encore une fois à la dénonciation d’un cliché véhiculé par les thuriféraires de certaine religion établie au cœur des débats de la fin de siècle :

Prétention du christianisme à avoir libéré la femme. Cette libération fut l’œuvre de la philosophie. La nouvelle religion remet comme l’ancienne, la femme sous la loi religieuse[[2]](#footnote-2).

Mais, on le voit, si elle se donne comme un miroir, il s’agit surtout d’un miroir où se reflète le visage de l’auteur lui-même, dont l’œuvre nous présente un (auto)portrait en creux. Livre des masques à sa façon.

### Le livre démasque

L’écrivain se montre et se donne d’abord à voir dans la posture de l’auteur, et de l’auteur ainsi que le/se conçoit Gourmont lui-même : promenant son dilettantisme, non plus tout à fait à travers des souvenirs, comme la quatrième série consacrée au symbolisme, mais encore et toujours à travers la littérature d’autrefois, d’hier et d’aujourd’hui, ainsi que l’annonçaient déjà les deux dernières sections du même antérieur volume. De sorte que, chez Gourmont plus encore que chez n’importe quel autre, c’est sous les traits du lecteur que se présente l’écrivain, que c’est sous ce jour qu’il nous apparaît et que le miroir nous le reflète. Passeur de littératures oubliées (celle des Jésuites ou de Rivarol), découvreur et promoteur d’auteurs ignorés (Lautréamont, Bret Harte et les auteurs américains en général), archéologues des histoires tombées en désuétude comme l’affaire La Roncière ou la question Loriquet, Gourmont semble faire feu de tout bois, du fait même de la forme initialement journalistique de ses textes, mais aussi d’une inspiration allant au gré de ses propres lectures. Comme certains sont polygraphes, il conviendrait d’inventer un mot pour qualifier sa posture, celle du lecteur boulimique et à qui tout est bon[[3]](#footnote-3) : les auteurs de littérature française contemporaine, comme en atteste l’article consacrée aux seules parutions de l’année 1900, prétexte et occasion d’un bilan de la production fin-de-siècle, mais aussi bien les publications plus spécialisées telles les œuvres de John Nichol et Rufus W. Griswold qui servent de fondement aux études de littérature américaine ou ces *Drames judicaires* que Gourmont a minutieusement suivis dans « L’affaire La Roncière », comme il suit presque mot à mot tel ouvrage consacré à Loriquet ou tel autre signé Le Ragois dans la promenade correspondante. Et l’on touche là à un point nodal de la pratique du lecteur écrivain : ce que la loi proscrirait aujourd’hui sous le terme de plagiat éhonté, Gourmont se l’autorise sans aucune retenue ni restriction, recopiant tel quel ou traduisant tout un passage, une page, une formule de l’auteur dont il rend compte ou sur lequel il appuie sa démonstration, sans autre explicitation de sa dette qu’une rapide mention du nom du « plagié » au détour de l’introduction ou de la conclusion de son propos. Compilateur, Gourmont s’inscrit toutefois moins dans une tradition de la critique journalistique dont l’immédiateté irait de pair avec le manque d’originalité, mais bien plutôt dans le mouvement même de la modernité qui va affirmer ou réaffirmer la nature essentiellement intertextuelle, non seulement de la littérature, mais de la critique comme acte littéraire. Car c’est bien, finalement, à un autoportrait de l’écrivain-lecteur en critique que l’on a affaire.

Porteur de cette ambivalence du lire et de l’écrire, de l’écriture comme lecture, il est normal que le critique soit l’objet d’une certaine réflexion au sein même des textes gourmontiens. Deux passages prennent de ce point de vue une importance toute particulière. Celui qui apparaît comme un aveu de la part du critique quant à sa méthode même, et qu’on trouve dans « La littérature des Jésuites », à propos de l’ouvrage de Doncieux sur le Père Bouhours, *Un jésuite homme de lettres au dix-septième siècle* :

Il y a des choses fines dans ses *Entretiens*, dans sa *Manière de bien penser*, et c’est un chapitre où M. Doncieux fait preuve d’une rare pénétration d’analyse. Son Père Bouhours prend place parmi les délicats ; *et comme on ne va guère feuilleter l’original*, il y a gré à savoir à celui qui vient de si bien mettre en lumière, parmi son entourage, dans son vrai milieu, cet homme de goût qui fut, tout autant que jésuite, littérateur[[4]](#footnote-4).

Le critique ne prétend en rien tromper son lecteur et confesse avec désinvolture et un brin de snobisme une attitude qui est aussi la sienne : personne ne lit Bouhours, et sa propre connaissance est largement de seconde main. Le détour par l’ouvrage savant sur lequel Gourmont construit son propre discours, en l’analysant et en le commentant, est donc revendiqué en tant que tel, lors même que l’article n’a jamais été présenté comme un compte rendu de l’ouvrage en question.

L’autre passage, qui complète ce premier, se trouve au début de « Rivarol ». Alors qu’il s’agit de justifier l’art de l’historien et du chroniqueur de la Révolution, la comparaison avec le critique littéraire qui vient sous la plume de Gourmont prend évidemment une saveur toute particulière :

On n’exige pas d’un critique littéraire qu’il n’ait aucune opinion littéraire. Voir, c’est voir sous une certaine lumière ; connaître, c’est connaître sous un certain sens. L’intelligence, sous peine de se faner presque aussitôt, ne peut se séparer de la sensibilité, qui est sa racine : il faut accepter la plante tout entière, et même avec la motte de terre qui lui maintient sa fraîcheur et sa vie[[5]](#footnote-5).

Autant dire que Rivarol devient, rétroactivement, le modèle du critique littéraire, de par cette subjectivité même, qui est alliance de l’intelligence et de la sensibilité, et qui lui fait garder la tête sur les épaules quand tous les autres la perdent.

## Dissociation des idées et cohérence de la pensée

L’apparente incohérence éditoriale, due à l’éclectisme dilettante de Gourmont, le cède donc à la cohérence de l’érudition elle-même, qui se rattache viscéralement à la conception que se fait l’écrivain de la littérature, que certains qualifieraient sans mal — en la rattachant à cette fin de siècle dans laquelle l’œuvre gourmontienne ne se laisse pas enfermer — de décadente, et que l’on pourrait aussi qualifier, par anachronisme cette fois, de borgésienne. Car par l’alliance de l’intelligence et de la sensibilité, Gourmont entend une critique qui ne soit ni l’érudition asséchante du savant cultivant le genre de l’essai scientifique, ni l’impressionnisme vague de l’amateur s’adonnant à l’essai sans prétention, mais qui emprunte curieusement à l’un comme à l’autre. À l’amateur lorsque, par exemple et comme bon nombre de ses contemporains, parmi lesquels Huysmans, pour n’en citer qu’un, il multiplie les approximations, presque systématiquement, dès lors qu’il s’agit de citer un nom propre (si l’on se contente de la première étude sur la littérature américaine : Reading pour Redding, Foulger pour Folger, Teyler pour Tyler, Humphrey pour Humphreys, Timothey Dwight pour Timothy, Sewel pour Sewall, *ad. lib.*) ou une date (ainsi, le 29 avril 1844, mentionné dans la documentation consultée par Gourmont pour dater une lettre de Loriquet à M. Passy devient sans surprise un 30 avril sous sa plume !) C’est à croire qu’il ne peut orthographier correctement un patronyme, ou qu’il s’en soucie peu, comme il se soucie très peu d’exactitude également en matière de citations, souvent données de mémoire, comme c’est le cas pour Lautréamont, réinventé, réécrit par Gourmont, puisque jamais le vers cité n’a tel quel existé chez le poète (« Ô Nuits de Young, que de sommeil vous m’avez coûté !). Chez le critique, le lecteur est donc bien en même temps auteur, créateur, ré-inventeur des textes qu’il cite et plus encore de ceux qu’il traduit. Une note de « Deux poètes de la nature » dit d’ailleurs très bien l’ambition que se fixe Gourmont traducteur (« Il faut me laisser citer en entier le texte anglais que j’ai tenu à traduire — comme il faut traduire les vers — littéralement. On ne doit prétendre qu’à donner un reflet de l’impression ressentie par celui qui les lit dans la langue originale ; car rien, en somme, ne peut se traduire, pas plus un sonnet anglais par des mots français, qu’un tableau par des traits noirs[[6]](#footnote-6) »), comparable à celle de l’essayiste (« Donc, sur ces commencements, quelques notes, un peu hors du sujet annoncé par le titre ; — on peut les supposer au bas des pages[[7]](#footnote-7) »). Traducteur et annotateur, il apparaît bien jusqu’à un certain point comme l’inventeur de cette littérature d’érudition ludique dont Jorge Luis Borges, lecteur s’il en fut des œuvres de Gourmont[[8]](#footnote-8), sera par la suite le représentant émérite. Tous deux partagent même un genre que l’Argentin nomma biographie synthétique et que l’auteur des *Promenades littéraires* a cultivé, ne serait-ce que dans presque tous les textes de cette sixième série. Si c’est là ce que Gourmont appelle ses « deux manières d’écrire », la sérieuse et « guindée » d’un côté et celle de l’écrivain enfin devenu lui-même de l’autre, on voit néanmoins comment ces deux manières sont moins à opposer qu’à concevoir comme successives et dialectiques.

C’est en tout cas cette modernité d’une conception de l’écrivain critique, c’est-à-dire auteur et lecteur, que cet avant-dernier volume nous invite encore une fois à goûter, cette modernité d’une pensée qui se donne en train de se concevoir et par laquelle le sujet se l’approprie en se découvrant tel. De sorte que pourrait s’appliquer à ces quelques articles, et sans doute à l’ensemble des *Promenades*, ce que leur auteur écrivait déjà à la fin d’un texte de février 1894 :

Pensé par les autres, le moi acquiert une conscience nouvelle et plus forte, et multipliée selon son identité essentielle.

Multiplier une rose, cela fait un jardin de roses ; multiplier une ortie, cela fait un champ d’orties.

Car la déviation de l’idéalisme, telle que je la conçois, ne va pas, et tout au contraire, à ratifier la baroque loi du nombre, qui se base sur de fabuleuses additions où sont ensemble comptés les roses et les orties, les rats et les zèbres. La pensée s’individualise différemment ; il n’y a pas deux individus identiques ; les miroirs sont bons ou mauvais, — et encore le miroir n’absorbe et ne réfléchit qu’une manière d’être et non l’être en soi. L’être en soi est inviolable, mais il faut qu’il subisse des tentatives de viol pour apprendre qu’il est inviolable.

Le Stylite vit tout seul sur sa colonne, mais il a besoin de la foule des pèlerins qui se presse au pied de sa colonne ; il a besoin de la salutation de Théodose ; il a besoin de la vaine flèche de Théodoric.

Sans la pensée qui le pense, le Stylite n’est qu’un palmier dans le désert[[9]](#footnote-9).

Si l’écrivain est le Stylite, la littérature est ici tout à la fois la rose, le miroir et la vaine flèche de Théodoric.

# Promenades littéraires

## $7$ Préface brève

L’intérêt de ce recueil, s’il en a un, sera de présenter une série d’essais et de notes de tout genre qui s’étend sur un espace de près de trente ans. Autant que possible j’ai disposé par ordre chronologique les deux séries dont il se compose. On y verra mon esprit diminuer de gravité à mesure que les années s’allongeaient. C’est une constatation qui ne me déplaît pas. J’avais donné aux gens sérieux des espérances que je n’ai pas tenues. Ou peut-être est-il en moi deux hommes, dont l’un est bien mort, j’espère, celui qui se guindait pour ne pas être lui-même et celui qui, après cet apprentissage ridicule, a enfin osé l’être. Le voyage à travers la vie est un voyage $8$ à la découverte de soi je l’ai accompli en toute sincérité.

Je ne donne de la manière « guindée » qu’un petit nombre de spécimens. Le reste est pris, un peu au hasard, surtout parmi l’abondante collaboration anonyme que j’ai fournie, depuis sa fondation, au Mercure de France, où j’ai pu parler en toute liberté. C’est ce principe de liberté qui a permis l’éclosion de ma personnalité. Où je ne suis pas libre, je ne suis plus moi. Je m’ennuie et j’ennuie.

Ce qui m’a engagé à réimprimer quelques-unes de ces pages anonymes, c’est la confidence naïve et pourtant bien perspicace que me fit un jour un nouveau lecteur du Mercure, étranger au monde littéraire « Quel est ce R. de Bury qui vous imite si fort? » Jusqu’au milieu de 1913, cela a été mon principal pseudonyme.

La première période de ma manie d’écrire remonte bien plus haut que 1886. J’ai débuté dans la même semaine 1882 à la Vie Parisienne et au journal Le Monde, hasard des relations. Si j’avais retrouvé ces deux articles $9$ et ceux qui ont suivi, en diverses revues, les cinq années suivantes, j’aurais donné les moins mauvais. Mais ces exhumations n’ont rien de bien plaisant et je n’ai pas cherché avec beaucoup de persévérance. On se contentera, et très facilement, je crois, des quelques pages qui ouvrent ce volume.

## $11$ Un romancier américain. Bret Harte

### I

Bien que né dans l’État de New-York, Bret Harte, par son perpétuel séjour dans l’Ouest, est devenu un Californien comme l’indique son nom, il est Hollandais d’origine. Même dans un pays où les écrivains, au lieu de se spécialiser, tiennent à faire vibrer successivement, et même ensemble, toutes les cordes de la lyre, il est particulièrement difficile à classer. Est-ce un romancier est-ce un fantaisiste ? On ne sait, car s’il a le don de l’humour, il a encore le don de l’observation. Cette libéralité $12$ de la nature aurait pu faire de lui un Dickens ; mais il n’y a pas de double emploi dans les talents originaux elle en a fait un Bret Harte.

Une partie de son originalité semble venir des sujets même qu’il a choisis. Comme Fenimore Cooper découvrait le Peau-Rouge, montrait la lutte du sauvage contre l’envahissante civilisation, Bret Harte a découvert le mineur californien, a montré comment des êtres civilisés, hors de leur milieu, retombent dans une sorte de barbarie, et comment, de cette barbarie, naît peu à peu une civilisation nouvelle.

Le monde où il nous conduit est un- monde d’agités, où les passions brutales s’agitent par la diversité des races réunies, le pêle-mêle des conditions sociales, les conflits de langues, d’instincts qui secouent comme une fièvre intense et permanente l’étrange population du Pacifique.

Ces mœurs nouvelles, presque incroyables, où l’étrange est tantôt d’un comique violent, tantôt d’une barbarie tragique, Bret Harte, dans le raccourci de ses petits tableaux, les peint d’une main ferme sa touche est saine et large il est gai ; sa gaîté va souvent jusqu’à la gaminerie, et parfois elle s’attendrit.

Tout est nouveau. De premier abord, on se croit en pays lunaire : Broad street devient une vision très confuse, et Concord Hill s’efface dans les brumes lointaines. La terre a des formes, $13$ des parfums, des bruits nouveaux : les âpretés des roches nues, les odeurs des pins résineux, la cadence des lourds marteaux parmi les grognements des joueurs de *poker* ; et aux confins de ce monde, nouveau dans le nouveau monde, « la Sirène dédaigneuse, assise à la porte de l’Orient, sur les hauteurs naguère conquises » — San Francisco.

Quand il commença d’écrire, Bret Harte avait l’expérience nécessaire pour débrouiller la complexité des conflits qu’il voulait analyser. Il avait touché à toutes les professions, même à celles qui n’en sont pas : aujourd’hui explorateur, demain consul, après-demain autre chose encore. Déjà, littérairement, il avait essayé de tous les genres, semblait avoir étudié tout, mais surtout, comme Winthrop, le romancier hardi, comme Thoreau, le philosophe de la nature, sur-, tout le plein air, la montagne, la forêt, la mer c’est peut-être en cessant de fréquenter les hommes qu’on apprend les mieux connaître.

### $14$ II

L’humour de Bret Harte est fort divers de ton il a les deux, à vrai dire, — le haut et le bas. Il sait, avec la même aisance, traduire ironiquement ses sensations et les parodier. Il va jusqu’au burlesque, comme dans ses Nouvelles condensées, qui sont d’amusants pastiches de la manière des maîtres et de certains romanciers en vogue ; pêle-mêle : Victor Hugo, Dickens, Miss Braddon, Michelet, Wilkie Collins, Charlotte Brontë. Il fait rire : c’est du Thackeray, non du meilleur, de celui qui fit la fortune du Punch.

Cette partie très amusante de son œuvre n’est peut-être pas exempte d’un peu de mauvais goût, mais nous sommes en un pays où une extrême délicatesse ne serait pas de mise ; et quand on accepte de s’amuser à la parodie, il ne faut pas rougir de son plaisir.

C’est avec ce même regard gouailleur qu’il observe la vie dans ses premières esquisses, prose ou vers, dans celles qui sont demeurées les plus populaires, comme Ce Païen de Chinois. Cette ballade, que M. Bret Harte aurait tort de désavouer, a un goût de terroir et un air de $15$ véracité qui en augmentent singulièrement le prix, pour un curieux d’originalités.

Aux États-Unis, surtout en Angleterre, Bret Harte est, pour le gros public, l’auteur de That heathen Chinese ; et pourtant il a tout fait, depuis, pour se dépouiller de ce penchant à la plaisanterie qui l’avait fait verser dans le Mark Twain.

Dès 1869, il indique clairement, non sans orgueil, le rôle qu’il prétend jouer dans la littérature américaine :

« Je n’ai point d’autre but que celui-ci compléter le tableau d’une période dont l’histoire californienne a conservé les incidents en oubliant les acteurs ; période cependant toute pleine d’une sorte de poésie héroïque digne de la Grèce, poésie dont nul peut-être ne fut moins conscient que les héros eux-mêmes. Je serais très content d’avoir du moins recueilli des matériaux pour une Iliade qui n’a pas encore été chantée. »

S’il ne la chante pas, — et il n’a pas le génie épique, — nul ne le fera ; mais les fragments qu’il a notés nous suffisent. Fragments, car les morceaux qui composent les Récits californiens sont la plupart assez courts ; et les plus courts, en général, sont les meilleurs, d’une plastique plus ramassé, d’une vie plus condensée. Comme tous ceux qui réussissent très bien la nouvelle, l’esquisse, M. Bret Harte perd la plupart $16$ de ses qualités de psychologue lorsqu’il veut se développer en un long roman. Il semble qu’alors lui échappent jusqu’à son don de l’observation exacte, même sa logique, le pittoresque et le nerveux de son style. Retrouva-t-il, par exemple, dans aucun de ses romans, la merveilleuse intensité d’émotion qui empoigne à la lecture de Poker Flat, de Mliss, de Roaring Camp ?

Les rudes amours, les rudes haines, les vengeances, les férocités, les générosités subites, les grandeurs brutales, tout le bouillonnement d’une cuvée de passions en fermentation pour faire sentir cela, quelques pages lui suffisent. Son réalisme est assez fort ou assez habile pour que ces récits, dont plusieurs n’ont qu’une vraisemblance logique, en arrivent à imiter si bien le mouvement de la vie, que le cadre de la fiction disparaît des yeux du lecteur.

### III

Bret Harte est le créateur de ce qu’on appelle, aux États-Unis, la littérature de l’Ouest, *Western literature*. Un intérêt particulier s’attache donc à ses débuts, à toutes les circonstances qui nous $17$ expliqueront la -formation de son talent et de sa manière.

Les États-Unis sont loin de présenter, comme climat, comme races, comme mœurs, un ensemble homogène. Il y a la Nouvelle-Angleterre, du Maine à la Virginie, région de colonisation ancienne ; il y a le Sud, qui est créole et semi-français ; il y a enfin l’Ouest, et l’on comprend généralement sous ce nom tout ce qui n’est ni la Nouvelle-Angleterre, ni l’ancienne Louisiane.

Entre le Pacifique et l’Atlantique, entre Boston et San-Francisco, les différences sont profondes, quant aux conditions générales de la vie, et elles furent encore marquées par cette originelle fièvre de l’or qui laissa dans l’organisme de la société de visibles cicatrices et des lésions cachées.

À ces cervelles il fallait une littérature spéciale ; Bret Harte le sentit, et se mit à l’œuvre.

Il était alors rédacteur en chef d’une Revue, qui paraissait à San-Francisco sous le nom d’Overland.

L’occasion lui parut bonne pour essayer de quelques-unes des esquisses californiennes qu’il venait de terminer, et il se décida à donner The Luck of the Roaring Camp.

La nouvelle fut envoyée à l’imprimerie, et tout alla bien jusqu’à ce qu’elle arrivât aux mains du prote. C’était une jeune femme. Elle $18$ commença sa lecture, et un effroi la gagnait. Elle n’avait jamais rien lu de pareil. L’imprimeur, averti, eut un mouvement d’indignation ; le directeur de la Revue, consulté à son tour, s’emporta : jamais il ne laisserait passer une littérature aussi bizarre. Sur les instances de l’auteur, on convoqua une sorte de conseil critique qui, à l’unanimité, trouva cette production absurde, de nature à nuire aux intérêts du journal, peut-être destinée à le rendre à jamais ridicule.

Bret Harte offrit sa démission. Ou la nouvelle passerait, ou il s’en irait. La nouvelle passa.

Ni les prévisions de l’auteur, ni celles de ses adversaires, qui croyaient, l’un à un succès, les autres à un concert de railleries, ne se réalisèrent. Le numéro de Overland parut, les jours coulèrent, les semaines : The Luck avait passé inaperçu.

Cependant le courrier de l’est apporta des nouvelles. Ce qui n’avait fait aucune sensation à San-Francisco avait, au contraire, été fort apprécié entre Boston et Philadelphie, et le directeur de l’Atlantic, revue ancienne et considérée qui paraissait, et paraît encore à Boston, priait Bret Harte de lui envoyer quelque chose dans le goût de The Luck of the Roaring Camp.

La cause était gagnée, —mais, chose singulière, le succès venait d’où on attendait le dédain ; $19$ le public de l’Ouest ne commença à se plaire à Bret Harte que lorsqu’il lut ses nouvelles dans des Revues autorisées. Et il en est presque toujours ainsi le public de tous les pays ressemble à celui de San-Francisco.

### IV

Le monde des mineurs, tel qu’il s’agite dans l’œuvre de Bret Harte, a des caractères très tranchés. C’est d’abord l’excentricité personnelle et l’indifférence pour les excentricités d’autrui. On accepte tout comme fait acquis ; et l’auteur ne se comporte pas autrement que ses héros. C’est la philosophie de l’indifférence : Que m’importe ! et la philosophie de l’égoïsme : Chacun pour soi. Pourtant, même une foule composée d’éléments égoïstes n’est pas égoïste prise en masse ou en groupes, et l’on voit des mineurs se cotiser pour habiller Mliss, enfant à moitié abandonnée qui a été chassée de l’école évangélique.

D’ailleurs, si ce monde est indifférent, il n’est pas méchant. Tous ces *outcast* n’ont qu’un but, s’enrichir : le reste n’existe pas pour eux. Ils $20$ sont venus pour cela en Californie, et cela seul les intéresse. Le fond de la population californienne de 1849 était une vieille race espagnole qui ne faisait rien du pays, y vivait, comme en Andalousie, avec ses moines, ses mules et ses castagnettes. Il fut bientôt submergé par le flot des émigrants, qui se composait surtout de jeunes gens pleins de courage et de force, amoureux d’aventures, hommes d’éducation ou gens de métier, résolus à tout, et même à risquer leur vie contre une pépite. Surtout dans les premiers temps, les femmes étaient rares dans les districts miniers ; à Roaring Camp, il n’y en a qu’une aussi comme on en a soi !

On a accusé Bret Harte d’immoralité. Non que les mœurs soient mauvaises en ses récits ; il s’agit d’une autre immoralité, pour ainsi dire théorique. Il n’a, en effet, à peu près qu’un seul principe d’éthique la pitié ; mais la pitié n’est pas dangereuse. Comme il le dit lui-même, la plus détestable des formes du « cant » est celle qui mesure la pitié sous prétexte que les « coulpes » doivent recevoir leur châtiment : Ne criez pas : *Too much mercy*, trop de pitié !

Un des côtés les plus intéressants du talent de Bret Harte, c’est son adresse à peindre la foule considérée comme un être unique. Dans *The Roaring Camp*, le camp des mineurs sent, souffre, jouit, pense, parle comme une seule $21$ personne ; et ce n’est pas une machine inerte comme le chœur antique, mais une vraie *colonie animale*, pleine de tendances diverses, et que pourtant une force inconsciente, l’instinct de la conservation, dirige vers le même but.

La suggestion se propage comme un courant électrique dans ce milieu qui pourrait sembler rebelle, et toutes ces volontés, toutes ces énergies, tous ces âpres intérêts, un jour s’inclinent ensemble devant le berceau d’un enfant, que l’on baptise The Luck (La Chance) de Roaring Camp. Le bruit cesse autour de la cabane où repose le nouveau-né ; on cause à voix basse ; on fume à l’indienne en silence. « La présence de l’enfant nouveau-né dans le camp mettait dès le lendemain quelques désirs d’honnêteté, de propreté morale parmi ces aventuriers sans préjugés, séparés de la société, libres d’arrêter au passage tout plaisir qui passerait à portée de leur main. » Rien n’est trop beau pour Tommy ; on réquisitionne tout ce qu’il peut y avoir de linge fin dans la communauté ; la mère étant morte en couches, l’enfant trouvera, dans l’un de ces gaillards, les soins d’une nourrice, la tendresse et le dévouement.

### $22$ V

La femme, qui est rare dans la colonie, y joue un rôle d’autant plus important.

Elle est à la fois aimée et redoutée comme un danger, au milieu d’une société où les avantages acquis ne servent de rien ; où il n’y a ni instruction, ni éducation ; où les muscles seuls, le tempérament, le coup d’œil, la finesse, un caractère bien trempé, un esprit éveillé, prompt au calcul, décident du succès.

Elle n’appartiendra pas à celui qu’elle aura choisi, mais au plus fort, comme chez les animaux une femme est donc un instrument de discorde, et celle de Roaring Camp meurt à propos.

Quelques-unes des créations féminines de Bret Harte sont exquises et émouvantes : telle cette Miggles, dont le dévouement et la charité sublimes sont engendrés, non par l’amour, à peine par la reconnaissance, plutôt par la simple pitié qui hante le cœur des femmes — des meilleures.

Bret Harte connaît, ou plutôt crée de toutes pièces un type nouveau dans la littérature $23$ américaine la jeune fille à demi civilisée, élevée dans un milieu masculin, dans le désert des bois, gamine et sérieuse, spirituelle et douce, dénuée de respect, prête aux aventures, capable de folies et d’héroïsmes.

Telle est Mliss, cette fille en haillons, mal peignée, vagabonde, inspirant au vieux maître d’école un peu de ce respect que toute nature originale ressent instinctivement pour un caractère du même ordre. Elle n’est pas bien neuve, cette histoire de Mliss ; mais comme elle apparaît rajeunie par les circonstances, le milieu, la psychologie minutieuse des êtres que l’auteur met en scène ! Il connaît, non pas seulement les formes, mais les profondeurs : il sait que les mineurs portent des vestes rouges, et il sait aussi ce qu’il y a au fond de leurs cœurs.

Le paysage n’est pas traité avec moins d’intuition. Le maître d’école retrouve Mliss dans le bois où elle s’est fait une retraite. Il y a entre eux un sentiment singulier caché sous quelque dissimulation. Ils parlent, disent d’insignifiantes paroles, puis se taisent. Leur silence est accueilli par un silence universel, un silence « primitif », un silence « d’Eden » (*Eden-like*).

« Tenté par le silence, un lièvre s’avança, leva vers eux ses yeux étincelants et ses pattes veloutées, s’assit, les regarda ; un écureuil $24$ descendit le long du pin abattu, et, à moitié chemin, s’arrêta. »

Bret Harte excelle à enlever, en quelques pages, des caractères fortement gravés, nets comme des médailles sortant de la frappe. Et quelquefois le mot est vif. Ainsi cet autre maître d’école, un jeune homme, cette fois, calme et pauvre au milieu de la fièvre de l’or, traçant d’une main ferme des exemples d’écriture pour ses élèves, tout à son devoir, quelque fastidieux qu’il soit. Filles et garçons sont mêlés à l’école, selon l’usage aux États-Unis, en quelques pays d’Europe, même en certaines localités françaises ; et, parmi les filles, il y en a de grandelettes. Le jeune maître d’école résiste aux coquetteries qui l’assiègent, — « mais peut-être que l’insuffisance de son régime était pour beaucoup dans son ascétisme ».

La littérature américaine met souvent en scène le maître d’école un romancier d’un talent voisin de celui de Bret Harte, Eggleston, l’a étudié avec beaucoup de soin.

Il y a toute une galerie d’effigies pittoresques dans les Récits californiens. C’est ce chercheur d’or, « qui ne croit jamais qu’il va faire une chose, tant que la chose n’est pas faite ». C’est le joueur, toujours joueur, en toutes circonstances, avec un besoin d’agir, de lutter même contre l’impossible. Pour lui, jamais la partie $26$ n’est perdue d’avance, tant qu’elle n’a pas été jouée, quelque douteuses que paraissent les chances.

Les Chinois étaient nombreux déjà, à cette époque, dans l’Ouest. Bret Harte rend justice à l’exilé John Chinaman, laborieux, doux, soumis, superstitieux, ingénieux, artiste en ses vêtements, mélancolique, muet, comme doué d’une aptitude spéciale à la souffrance et pourtant philosophe résigné que les pires surprises n’arrivent pas à étonner.

Mieux que Cooper, il connaît le Peau-Rouge ; mais l’Indienne surtout l’a intéressé. Il nous la montre indisciplinée, même lorsqu’elle a été prise enfant et élevée avec des blancs, voleuse, menteuse plus que les autres femmes, insoucieuse, libertine, dénuée de l’instinct de la famille et de la maternité, incapable d’apprendre ce qui est en dehors de l’hérédité de sa race, et non pas, cependant, inintelligente.

Telles sont quelques-unes des, figures les plus originales que l’on rencontre le long de l’œuvre de Bret Harte. On voudrait, pour finir, feuilleter le recueil de ses poésies.

### $27$ VI

Bret Harte est poète ; mais, tandis que le conteur est à peu près sans rival, maître absolu dans son domaine, le poète a souffert du voisinage et de la renommée d’un autre poète. Le vrai poète du Pacifique, ce n’est pas Bret Harte, — c’est Joaquin Miller, ce Walt Whitman de l’Ouest, qui entre en forban dans la grammaire, fauche toutes les règles sans souci, pourvu qu’il exprime nettement son idée.

Les poésies de Bret Harte ne valent pas les Songs of the Sierras : pourtant, elles ne sont pas dénuées de toute originalité. La saveur, çà et là, est piquante, surtout de celles qui sont écrites en dialecte californien. C’est dans les Poems in Dialect que se trouve la fameuse ballade Heathen Chinese, l’histoire de Ah Sin, qui triche au jeu avec une figure douce et calme.

Il y a dans ces poésies des choses qu’un Européen n’aurait jamais l’idée de mettre en vers, et, au lieu d’originalité, on a bien envie de dire bizarrerie. Mais c’est l’inconvénient, quand on ne se domine pas, de n’avoir pas de tradition littéraire, on va jusqu’au bout de sa fantaisie et même on casse sa corde.

En telle page, il s’élève au vrai style poétique qui ne va pas sans un peu d’enthousiasme, comme dans son apostrophe à San-Francisco :

Serene, indifferent of Fate,

Thou sittest at the Western Gate,

On préférera de rares pièces d’un sentiment simple, comme l’Angelus des Spanish idylls and Legends, ou spirituelles, vives et bien rythmées, comme The Aged Stranger des National Poemens.

Ce qui demeure comme impression générale, après une lecture des œuvres quasi complètes de Bret Harte, c’est l’étonnante force de condensation qu’il possède : il a le génie du raccourci. Car ses tableaux sont des raccourcis, non des miniatures ; même en ses apparentes minuties, il procède à grands traits.

On remarquera que cette étude est faite uniquement d’après les premières œuvres de Bret Harte. On s’est arrêté au tome cinquième, par nécessité de se borner, non par dédain pour des récits comme Flip ou Maruja.

## $29$ La littérature « Maldoror »

Remettre à une autre fois les notes critiques — et pathologiques — qui surgissent, comme une volée d’oiseaux noirs, d’entre les pages de ce livre Les Chants de Maldoror[[10]](#footnote-10), leur nombre et l’incohérence de leur groupement l’exige. C’est une originalité furieuse et inattendue tellement qu’un peu d’espace est nécessaire pour se recoordonner soi-même en suite de lectures. Il est évident, d’abord, que l’auteur, écrivain de dix-sept ans (point vérifié et peu contestable) dépassait en folie, de très loin, cette sorte de déséquilibre que les sots de l’aliénation mentale $30$ qualifient de ce même mot : *folie*, et attribuent à de glorieuses intelligences, telles que sainte Thérèse, Edgar Poe, à des artistes d’une sensitivité suprême, tel Schumann. Partage à faire entre le génie et la maladie cérébrale qui intéresse, sujet que n’a même pas effleuré, en réalité, le professeur Lombroso, occupé à vomir sans relâche, sur tout ce qui est intellectuel ou mystique, les abjects blasphèmes de sa porcine ignorance. Cet auteur, son information est sûre au point qu’il appelle Verlaine M. Verlain, qu’il attribue à M. Mallarmé le Traité du Verbe ; qu’il cite comme une autorité littéraire et critique M. Jules Lemaître ! Voilà qui me donne une certaine confiance dans les assertions du même volume (Le Génie et la Folie) que je ne puis vérifier.

Les Chants de Maldoror, long poème en prose dont les six premiers chants seulement furent écrits. Il est probable que Lautréamont (pseudonyme d’Isidore Ducasse), s’il eût vécu, ne l’eût pas continué. On sent, à mesure que s’achève la lecture du volume, que la conscience s’en va, s’en va, — et quand elle lui est revenue, quelques mois avant de mourir, il rédige les Poésies, où, parmi de très curieux passages, se révèle l’état d’esprit d’un moribond qui répète, en les défigurant dans la fièvre, ses plus lointains souvenirs, c’est-à-dire pour cet enfant les enseignements de ses professeurs !

$31$ Motif de plus que ces chants surprennent. Ce fut un magnifique coup de génie, presque inexplicable. Unique, ce livre le demeurera, et dès maintenant il reste acquis à la liste des œuvres qui, à l’exclusion de tout classicisme, forment la brève bibliothèque et la seule littérature admissible pour ceux dont l’esprit, mal fait, se refuse aux joies, moins rares, du lieu commun et de la morale conventionnelle.

La valeur des Chants de Maldoror, ce n’est pas l’imagination pure qui la donne : féroce, démoniaque, désordonnée ou exaspérée d’orgueil en des visions démentes, elle effare plutôt qu’elle ne séduit ; puis, même dans l’inconscience, il y a des influences possibles à déterminer « Ô Nuits de Young, s’exclame l’auteur en ses Poésies, que de sommeil vous m’avez coûté ! » Aussi le dominent çà et là les extravagances romantiques de tels romanciers anglais encore de son temps lus, Anne Radcliffe et Mathurin (que Balzac estimait), Byron, puis les rapports médicaux sur des cas d’érotisme, puis la Bible. Il avait certainement de la lecture, et le seul auteur qu’il n’allègue jamais, Flaubert, ne devait jamais être loin de sa main.

Cette valeur que je voudrais qualifier, elle est, je crois, donnée par la nouveauté et l’originalité des images et des métaphores, par leur abondance, leur suite logiquement arrangée en $32$ poème, comme dans la magnifique description d’un naufrage : toutes les strophes (encore que nul artifice typographique ne le désigne) finissent ainsi : « Le navire en détresse tire des coups de canon d’alarme ; mais il sombre avec lenteur, avec majesté ». Pareillement les litanies du Vieil Océan : « Vieil Océan, tes eaux sont amères… je te salue, Vieil Océan. — Vieil Océan, ô grand célibataire, quand tu parcours la solitude solennelle de tes royaumes flegmatiques… je te salue, Vieil Océan ». Voici d’autres images : « Comme un angle à perte de vue de grues frileuses méditant beaucoup, qui, pendant l’hiver, vole puissamment à travers le silence ». Pour qualifier les hommes, ce sont des expressions d’une suggestivité homérique : « Les hommes aux épaules étroites. — Les hommes à la tête laide. — L’homme à la chevelure pouilleuse. — L’homme à la prunelle de jaspe. — Humains à la verge rouge ». D’autres d’une violence magnifiquement obscène : « Il se replace dans son attitude farouche et continue de regarder, avec un tremblement nerveux, la chasse à l’homme, et les grandes lèvres du vagin d’ombre, d’où découlent, sans cesse, comme un fleuve, d’immenses spermatozoïdes ténébreux qui prennent leur essor dans l’éther lugubre, en cachant, avec le vaste déploiement de leurs ailes de chauve-souris, la nature entière, et les légions solitaires $33$ de poulpes, devenues mornes à l’aspect de ces fulgurations sourdes et inexprimables. » (1868 : qu’on ne croie donc pas à des phrases imaginées sur quelque estampe d’Odilon Redon). Mais quelle légende, au contraire, quel thème pour le maître des formes rétrogrades, de la peur, des amorphes grouillements des êtres qui sont presque, — et quel livre, écrit, on l’affirmerait, pour le tenter !

———

Voici, maintenant, des annotations bibliographiques, et dont le seul système est l’exactitude, sur les Poésies et la toute première édition des Chants de Maldoror (chant Ier). Des Poésies, brochures rares et inconnues, on a copié (v. p. 103), pour illustration et preuve, quelques pages, en les signant du pseudonyme de l’auteur, désormais admis, Lautréamont.

Isidore Ducasse. Poésies. I-(II). « Je remplace la mélancolie par le courage, le doute par la certitude, le désespoir par l’espoir, la méchanceté par le bien, les plaintes par le devoir, le scepticisme par la foi, les sophismes par la froideur du calme et l’orgueil par la modestie. » — Paris, journaux politiques et littéraires. Librairie Gabrie, passage Verdeau, 25, 1870, 2 fascicules de 16 pages, in-8° un peu grand sous couverture saumon très clair. — La couverture porte sur le titre : « Prix : un franc » ; et à la quatrième page : « Avis. Cette publication permanente n’a pas de prix ; Chaque souscripteur fixe lui-même sa souscription. Il ne donne du reste que ce qu’il veut. Les personnes qui recevront les deux premières livraisons sont priées de ne pas les refuser, sous quelque prétexte que ce soit. » — Paris, imp. de Balitout, Questroy et Cie, 7, rue Balllif.

Le fascicule II porte au verso de la couverture imprimée : Envoi ; puis, au-dessous : « Le gérant L. D., rue du Faubourg Montmartre, 7. — Le fascicule I a été déposé au ministère de l’Intérieur dans la semaine du 16 au 23 avril, et le fascicule II dans la semaine du 18 au 25 juin 1870.

Dédicace « À Georges Dazet, Henri Mue, Pedro Zumaran, Louis Durcour, Joseph Bleumsteim, Joseph Durand ; À mes condisciples Lespès, Georges Minvielle, Auguste Delmas ; Aux directeurs de revues Alfred Sircos, Frédéric Damé ; Aux amis passés, présents et futurs ; À Monsieur Hinstin, mon ancien professeur de rhétorique ; sont dédiés, une fois pour toutes les autres, les prosaïques morceaux que j’écrirai dans la suite des âges, et dont le premier commence à voir le jourd’hui, typographiquement parlant ».

Les Chants de Maldoror. Chant premier. Par \*\*\* — Paris, imp. de Balitout, Questroy et Cie, 7, rue Baillif. Août 1868, in-8° un peu grand de 32 pages sous couverture vert clair (prix : 30 cent.).

Cette première édition diffère en quelques points de l’édition complète Lacroix, dont la plus récente est une reproduction. La scène de famille (p. 36 de l’édition G.) est typographiée à la manière du théâtre ; ainsi :

Maldoror (*se présente à la porte d’entrée et contemple quelques instants le tableau qui s’offre à ses yeux*). — Que signifie… ta place n’est pas ici. (*Il se retire.*) — (*Apparaissant de nouveau quelques instants ensuite.*) Moi supporter…

Il en est de même du dialogue entre Maldoror et le Fossoyeur.

Ces différences sont de très peu d’intérêt ; on n’en parle que pour être complet et arriver à ceci ; dans la première édition, on lit, p. 13 : « *Ah ! Dazet !* toi dont l’âme est inséparable de la mienne… » ; et dans la seconde, sans aucun changement de contexte : « *Ô poulpe au regard de soie*, toi dont l’âme est inséparable de la mienne ». P. 19, on lisait : « Oui, disparaissons peu à peu de leurs yeux, témoin, une fois de plus, des conséquences des passions, complètement satisfait… Qu’on écarte cet ange de consolation qui me couvre de ses ailes bleues. *Va-t’en Dazet, que j’expire tranquille…* Mais ce n’était malheureusement qu’une maladie passagère et je me sens avec dégoût renaître à la vie ». On lit maintenant, p. 36 : « Oui, disparaissons… complètement satisfait… *Je te remercie, ô rhinolophe, de m’avoir réveillé avec le mouvement de tes ailes, toi dont le nez est surmonté d’une crête en forme de fer à cheval* : Je m’aperçois, en effet, que ce n’était, malheureusement, qu’une maladie passagère, et je me sens avec dégoût renaître à la vie. Les uns disent que tu arrivais vers $35$ moi pour me sucer le peu de sang qui se trouve dans mon corps : pourquoi cette hypothèse n’est-elle pas la réalité ! »

Première édition, p. 28 :

« Maldoror. — Dazet, tu disais vrai un jour ; je ne t’ai point aimé, puisque je ne me sens même pas de la reconnaissance pour celui-ci [Le fossoyeur qui lui offre l’hospitalité]. Fanal de Maldoror, où guides-tu ses pas ? »

Deuxième, p. 54 :

« *Ô pou vénérable, toi dont le corps est dépourvu d’élytres*, un jour tu me reprochas avec aigreur de ne pas aimer suffisamment ta sublime intelligence, qui ne se laisse pas lire ; peut-être avais-tu raison, puisque je ne me sens même pas de la reconnaissance… Fanal… »

Dans la citation suivante, le nom de Dazet figure, à la première édition, à la place des passages imprimés en italique :

« Le frère de la sangsue [Maldoror] marchait à pas lents dans la forêt… Enfin il s’écrie : “Homme, lorsque tu rencontres un chien mort retourné, appuyé contre une écluse qui l’empêche de partir, n’aille pas, comme les autres, prendre avec ta main les vers qui sortent de son ventre gonflé, les considérer avec étonnement, ouvrir un couteau, puis en dépecer un grand nombre, en te disant que toi aussi tu ne seras pas plus que ce chien. Quel mystère cherches-tu ? *Ni moi, ni les quatre pattes nageoires de l’ours marin de l’Océan Boréal*, n’avons pu trouver le problème de la vie… Quel est cet être, là-bas, à l’horizon, et qui ose approcher de moi, sans peur, à sauts obliques et tourmentés ? et quelle majesté mêlée d’une douceur sereine ! Son regard, quoique doux, est profond. Ses paupières énormes jouent avec la brise et paraissent vivre. Il m’est inconnu. En fixant ses yeux monstrueux, mon corps tremble… Il y a comme une auréole de lumière éblouissante autour de lui. Qu’il est beau… Tu dois être puissant, car tu as une figure plus qu’humaine, triste comme l’univers, belle comme le suicide… Comment !… c’est toi, *crapaud !… gros crapaud !… infortuné crapaud !…* Pardonne !… Que viens-tu faire sur cette terre où sont les maudits ? Mais qu’as-tu donc fait de tes pustules visqueuses et fétides, pour avoir l’air si doux ? Quand tu descendis d’en haut… je te vis ! *Pauvre crapaud !* Comme alors je pensais à l’infini, en même temps qu’à ma faiblesse… Depuis que tu m’es apparu, *monarque des étangs et des marécages !* couvert d’une gloire qui n’appartient qu’à Dieu, tu m’as en partie consolé, mais ma raison chancelante s’abîme $36$ devant tant de grandeur… Replie tes blanches ailes et ne regarde pas en haut avec des paupières inquiètes…” *Le crapaud* s’assit sur les cuisses de derrière (qui ressemblent tant à celles de l’homme) et, pendant que les limaces, les cloportes et les limaçons s’enfuyaient à la vue de leur ennemi mortel, prit la parole en ces termes : “Maldoror, écoute-moi. Remarque ma figure, calme comme un miroir… je ne suis qu’un *simple habitant des roseaux*, c’est vrai, mais grâce à ton propre contact, ne prenant que ce qu’il y avait de beau en toi, ma raison s’est agrandie et je puis te parler… Moi je préférerais avoir les paupières collées, mon corps manquant des jambes et des bras, avoir assassiné un homme, que ne pas être toi ! Parce que je te hais !… Adieu donc, n’espère plus retrouver le *crapaud* sur ton passage. Tu as été la cause de ma mort. Moi, je pars pour l’éternité, afin d’implorer ton pardon.” »

Enfin, le premier chant se terminait ainsi : « Toi, jeune homme, ne te désespère point, car tu as un ami dans le vampire, malgré ton opinion contraire. En comptant Dazet, tu auras deux amis. » La deuxième phrase est devenue : « En comptant *l’acarus sarcopte qui produit la gale*, tu auras deux amis. »

£

La folie reste indubitable, après quoi on a réfléchi sur ce système de corrections ; elle s’aggrave, même ; — cependant, il faut conclure à ce qu’on dénomme une folie lucide, une folie dont les patients ont relativement conscience, qui ne trouble qu’une ou qu’une série de leurs facultés (« Apprenez, dit l’auteur, dans ses Poésies, que *l’âme se compose d’une vingtaine de facultés* ») ; — et pour l’ensemble des Chants de Maldoror, à une folie qui côtoie les frontières du génie, et parfois, insolemment et carrément, les franchit. Maldoror semble s’être jugé lui-même en se faisant apostropher ainsi par son énigmatique Crapaud : « Ton esprit est tellement malade qu’il $37$ ne s’en aperçoit pas, et que tu crois être dans ton naturel chaque fois qu’il sort de ta bouche des paroles insensées, quoique pleines d’une infernale grandeur. »

## $39$ Études de littérature américaine

### I. Deux poètes de la nature. Origines — William Cullen Bryant — Ralph Waldo Emerson

L’homme est un perpétuel recommenceur. A-t-on bien étudié cette tendance ? L’histoire a ses couches successives, comme la géologie, où dorment les restes des civilisations qui se sont superposées. Arrivé en un point, le progrès s’arrête ; il y a eu catastrophe ou évolution, et un autre ordre de choses reprend qui subira le même sort. En pénétrant aux détails de l’histoire, on voit $40$ quantité de faits analogues, et les colonisations modernes nous montrent, comme autant de petits peuples robinsons, des groupes humains, repassant lentement par toutes les phases de la civilisation intellectuelle. Et ce qui frappe, c’est que le flambeau n’est pas éteint, la lumière de la métropole n’a pas cessé d’éclairer la ruche ; et pourtant, il faut que celle-ci fasse jaillir elle-même l’étincelle d’un feu nouveau.

Ces recommencements ont des formes multiples, et diverses selon les lieux, les temps. En ces colonies, l’esprit ne retourne pas à son enfance il y a un niveau acquis en deçà duquel il ne reculera pas. Mais une gestation lente et obscure s’accomplit. Il a fallu plus de deux siècles à la Nouvelle-Angleterre pour produire un poète de quelque génie.

Cependant, y avait-il beaucoup plus de chemin aux idées de Londres à Reading, Connecticut, où naquit Barlow, que de Londres à Alloway où naquit Burns? Le milieu puritain n’était point favorable à la poésie, peut-être. Encore est-il que ces rigides quakers avaient la manie de mettre leur doctrine en vers. Et s’ils en faisaient de mauvais, n’auraient-ils pu en faire de bons ? Milton, pour être grand poète, transigea-t-il avec ses principes, et sa muse n’était-elle point puritaine et tête ronde ?

La poésie anglaise balbutia longtemps en $41$ Amérique, ou plutôt, comme une grande écolière ignorante, ânonna pendant des années une leçon mal apprise, Ce que disait un peu injustement Keats de l’époque de Pope et de Dryden, on peut l’appliquer à ce Parnasse puritain. Leur Pégase était un cheval de bois :

          With a puling infant’s force

They sway’d about upon a rocking horse,

And thougt it Pegasus.

Il n’y a pas d’autre ressemblance entre les poètes de la métropole et leurs premiers contemporains de la Nouvelle-Angleterre, entre Waller, l’auteur charmant des vers À une rose, Sur une ceinture, et Michael Wigglesworth, l’auteur du Jour du Jugement. Un seul point de comparaison, c’est que les poètes cavaliers ramènent au calme le *blood-and-thunder style*, et que les puritains le ramènent à la-platitude. Ce qui demeure fondamental, c’est l’origine religieuse de la poésie comme de toute la littérature américaine. Ce caractère, elle ne l’a pas encore perdu ; elle se ressent encore du grand théologien Jonathan Edwards : Emerson se posa toute sa vie en pontife, et son poète d’aujourd’hui, Walt Whitman, voudrait bien être pris pour un prophète, tout démagogue qu’il soit, et renouer la chaîne avec Osée ou avec Baruch.

Les généralités qu’on vient d’avancer sur la $42$ poésie américaine se peuvent notamment appliquer à la poésie de la nature, dont il est facile de suivre la lente éclosion. Mais qu’une telle revue serait fastidieuse, en détail, et stérile. Pourtant, on ne saurait partir de Bryant ; tout poète de marque a une généalogie, au moins un précurseur. Ainsi Bryant est expliqué par Philippe Freneau, et quant à sa conception religieuse et pessimiste du monde, ne faut-il pas en chercher l’origine dans les profondes influences puritaines qui avaient mis leur empreinte dans la poésie elle-même ?

Donc, sur ces commencements, quelques notes, un peu hors du sujet annoncé par le titre, mais nécessaires ; — on peut les supposer au bas des pages.

#### I

Sans compter les vers anglais écrits, par hasard, en Amérique, la première production poétique de la Nouvelle-Angleterre est probablement une pièce anonyme qui fut composée vers 1630 : New-England’s annoyances, you that would know them, — Pray ponder these verses which briefly do show them. Tel est le titre en un $43$ médiocre distique. Ce sont les plaintes vulgaires d’un colon déçu, récriminations naïves peut-être, et assez modérées pour ne pas décourager les frères prêts à passer l’Océan. Dix ans plus tard paraît une traduction des psaumes, sortie de l’imprimerie établie en 1639 à Cambridge, Massachusetts, par un certain Daye. C’était l’œuvre collective de quelques théologiens au nombre desquels John Eliot, le fameux apôtre des Indiens. D’après la préface, ces braves gens ne semblent pas s’être fait d’illusions sur le mérite littéraire de leur besogne. Il faut leur accorder ce point ; car aussi bien, cette traduction des psaumes passe-t-elle pour la plus médiocre qui soit en langue anglaise, où il y en a tant.

Our harp wee did hang it admid

Upon the wilIow tree

Because they that us away

Led in captivitee

Requir’d of us a song.

On a reconnu le Super flumina Babylonis, Ps. CXXXVI.

Laissons passer encore dix ans et nous verrons apparaître « la dixième muse, récemment éclose en Amérique ». L’auteur, qui s’annonce si modestement, est une jeune femme, Mrs Bradstreet, la première en date de quelque cinq cents poétesses dont s’enorgueillit, on n’oserait dire à tort, la littérature américaine. Son $44$ recueil de vers eut de nombreuses éditions, et celle de Cambridge (1660) nous donne dans le titre même un abrégé, amusant par sa vaniteuse naïveté, des matières mémorables que contient le volume. Cette jeune poétesse, « le miroir de son temps et la gloire de son siècle », ne nous fait rien moins qu’un cours versifié d’histoire universelle, depuis le déluge jusqu’à Tarquin, « et depuis la République romaine, au commencement, jusqu’à la fin du dernier roi ». On sent à ce trait l’esprit républicain de la secte : le dernier roi, c’est Charles Ier. Si étrange que paraisse l’idée de ce panorama historique, envers, elle n’avait rien de nouveau. Mrs Bradstreet se faisait tout bonnement la continuatrice de Du Bartas, reprenant son œuvre où il l’avait laissée à la fin de sa Seconde Semaine. En France, nous méprisons Du Bartas sans le connaître, rebutés par l’extravagance de son style mais les étrangers, moins sensibles à ce défaut, font cas de son génie. Les Allemands l’ont étudié de près, et Milton l’avait lu, tout comme Mrs Bradstreet dans la traduction de Sylvester. Il serait injuste de ne point reconnaître qu’elle a profité à son école ses vers ont çà et là quelque ampleur. Pour le fond, nulle originalité ; c’est la triste philosophie religieuse des puritains. À peine, de ci, de là, si quelques détails de paysage montrent qu’elle a regardé autour d’elle et qu’elle $45$ a senti la nature particulièrement grandiose de son pays. Malgré les compliments ridicules dont l’accablent ses contemporains, loin d’être « l’émule de Virgile », Mrs Bradstreet n’est même point, comme dit l’un d’eux, et ce serait déjà beaucoup, « la vraie fille de Du Bartas».

On omettrait jusqu’au nom de Peter Foulger, s’il n’était le grand-père maternel de Franklin. Benjamin Thomson, du moins, a droit au ridicule, pour avoir gémi, en vers, de toute façon lamentables, sur la décadence des colonies anglaises, dont il prévoit la fin prochaine. Sans être optimiste, dont Dieu nous garde, on y peut voir une leçon pour les gens pressés de connaître l’avenir. Cet amusant rêveur, qui voyait l’hiver dans une gelée de printemps, vaticinait en l’an 1675. Plus intéressant, ce sombre théologien égaré dans la poésie, Michael Wigglesworth ; non qu’il ait le moindre talent, mais il a naïvement exposé dans toute leur laideur les doctrines puritaines. Le ridicule, à vrai dire, y dispute à l’odieux et l’on peut sourire, en dilettante de la sottise humaine, aux petits vers théologiques qui terrifiaient les congrégations de la Nouvelle-Angleterre. Il s’agit des pécheurs, c’est-à-dire de l’immense majorité des humains ; Wigglesworth nous damne libéralement et sans appel, puis il ajoute en s’adressant aux enfants morts en bas âge, qui vont tous et tout droit en $46$ enfer, n’ayant pu entrer en communication consciente avec la grâce divine

Yet to compare your sin with their

       Who lived a longer time,

I do confess, yours is much less,

       Though every sin’s a crime.

A crime it is therefore in bliss

       You may not hope to dwell,

But unto you I shall allow

       The easiest room in hell.

« À comparer votre péché avec celui des hommes qui vécurent une plus longue vie, je le confesse, il est beaucoup moins grand. Mais tout péché est un crime. Un crime ; donc en paradis vous ne pouvez espérer d’entrer, mais on vous réserve le coin de l’enfer le plus doux. »

Ah ! la vie n’était pas gaie, en ces temps-là, aux environs de Boston ! Et c’est pourtant de ces deux principes que furent nourris les hommes de la révolution américaine le temps par son frottement les avait adoucis, mais il en est resté quelque chose, comme un voile de gravité et de fatalisme, aux descendants de ces sombres, presque féroces pionniers.

Wigglesworth n’est pas le seul, il s’en faut, des théologiens de la Nouvelle-Angleterre atteints de la manie poétique. Presque tous, un siècle durant, en furent touchés. « Ni la vieillesse, dit M. Teyler, l’historien littéraire de cette période, ni les plus hautes fonctions, ni $47$ l’honorabilité, ni la médiocrité n’en préservaient. » Des gens braves et posés, comme le vénérable Peter Bulkley, eurent leur crise à un âge avancé d’autres, pris tout jeunes, vécurent de longues années sans pouvoir vaincre le mal impitoyable. Il en est résulté toute une littérature de cantiques, qui n’est pas absolument sans valeur comme document psychologique.

Vers le milieu du xviiie siècle, la médiocrité des poètes prit un autre thème. On se met à philosopher à la manière de Pope, et du moins, sous l’influence du maître classique, la poésie prend une forme. C’est William Livingston, gouverneur du New-Jersey, qui occupe ses loisirs avec un long poème intitulé Solitude philosophique, où l’on peut glaner des passages intéressants, des détails bien observés de mœurs et de paysages américains. Ce sont les quatre patriarches, dont les prénoms sont réunis dans ce vers :

David and Jonathan, Joel and Timothey.

David Humphreyfut l’ami de Timothey Dwight, rien de plus. De Jonathan Sewelle souvenir est resté associé à un beau vers, un seul, comme celui de Lumière ; on peut le lire dans l’épilogue de sa tragédie de Caton, mais de peur qu’on n’aille point l’y chercher, le voici :

$48$ But the whole boundless continent is yours.

(Le continent sans borne est à vous tout entier.)

Mais est-il si rare, ce vers qui, d’ailleurs, part d’un pied boiteux ? Les Américains le croient, parce qu’il a prédit leur fortune.

Le troisième, Joel Barlow, a écrit un de ces longs poèmes épiques dont l’Amérique s’est plus d’une fois rendue coupable, la Colombiade. Le titre dit le sujet. D’après M. Edwin P. Whipple, critique spirituel mais chauvin, jamais personne, quel que fût son courage, n’en a pu lire cent vers de suite, et quand M. Whipple sourit d’un de ses compatriotes, les autres peuvent rire. Le nom de Barlow a pourtant surnagé, grâce à un autre petit poème qui rappelle par le ton et le sujet la Gastronomie de Berchoux. Le Hasty Pudding est une agréable production culinaire ; les cuisinières peuvent y chercher la recette du plus fin pudding au lait, les gourmets l’art de manger selon les règles ce mets national, et les amateurs de la versification classique des vers qui ne dépareraient pas The Rape of the lock, la Secchia rapita ou le Lutrin.

C’est encore sur le mode léger que chanta John Trumbull, le premier des poètes américains dont la politique fit la réputation. Son premier poème, The progresse of Dulness, contient des passages de bonne et franche satire, mais sa popularité date de M’Fingal. Ridiculiser $49$ les tories au moment où les colonies se levaient contre eux, le faire avec talent et avec humour, c’était forcer le succès. Ce petit livre, qui ne visait peut-être pas si haut, fut le meilleur sergent recruteur de l’armée continentale. Il s’en vendit plus de trente mille exemplaires pendant la révolution, et les volontaires auxquels il avait mis le fusil à la main l’emportaient dans leur poche pour le relire entre deux escarmouches. Tyrtée héroï-comique, et Taillefer sans le savoir, Trumbull, en raillant les tories, n’avait cru faire que de la littérature et de la satire inoffensive il l’avoua lui-même. Pourtant le patriotisme éclate dans le caractère même de M’Fingal, tory désabusé, qui, par une sorte de fatale divination se sent poussé à prédire le succès des colonies rebelles :

Hear a voice that calls away

And cries « The wigs will win the day ! »

My beck’ning genius gives command

And bids me fly the fatal land

Were, changing names and Constitution

Rebellion turns to Revolution. »

Comme poésie cela est fort médiocre, mais les esprits excités répétaient avec le gentilhomme découragé « J’entends une voix qui m’appelle et me crie : La victoire restera aux whigs ! Mon génie m’avertit et m’ordonne de fuir une terre fatale où, changeant de nom et de $50$ constitution, la Rébellion va devenir Révolution. » C’est avec ces misères que l’on pousse un peuple aux armes ; encore faut-il les trouver à point.

Il serait impardonnable d’oublier le quatrième patriarche, lequel au nom biblique de Timothée joignait celui de Dwight. Qu’il y eût quelque part un poète répondant au nom de Timothée, cela faisait la joie de Byron. Pourtant cela est ainsi et ce Timothée a même écrit un poème épique terrible, la Conquête de Chanaan, où les victoires israélites alternent avec les victoires américaines. Il ne faut pas hésiter à préférer son ode patriotique, Columbia, et les poésies familiales où il se montre disciple élégant et ému de Cowper; la strophe spensérienne se déroule agréablement sous ses doigts, et la grâce de sa muse domestique, encore qu’un peu fade, ne serait point sans charme, si elle ne se parait mal à propos de brides classiques où l’on sent la pédanterie du *tutor* de Yale-college.

Avec une fierté digne d’un bon Américain, M. Griswold raconte, dans sa volumineuse anthologie, que Robert Treet Paine est le poète moderne auquel une pièce de vers ait été payée le plus haut prix. Adam and Liberty lui rapporta 750 dollars pour soixante-quinze vers, ce qui fait cinquante francs par vers. À la même époque, Murray payait Byron une guinée par vers, quand $51$ Byron daignait se laisser payer, et je ne vois pas, en effet, étant donnée la prodigalité bien connue des éditeurs, que ce prix ait été jamais dépassé. Ce dont M. Griswold ni R. T. Paine ne se sont jamais doutés, c’est que c’était beaucoup trop, et que l’on peut se procurer des vers bien meilleurs à meilleur marché :

And ne’er shall the sons of Columbia be slaves,

While the earth bears a plant, or the sea rolls its waves.

En voilà pour cent francs, et c’est d’autant plus cher que cela rappelle, à s’y méprendre, le refrain bien connu du chant national anglais :

Rule Britannia, rule the waves ;

Britons never shall be slaves.

De plus de talent comme peintre que comme poète, Washington. Allston, l’ami et le disciple de Coleridge qu’il avait connu à Rome, est le premier de ces Américains cosmopolites que l’ancien monde a fascinés et pour qui le Potomac porte un nom barbare. Son roman, Monaldi*,* naturellement un « récit de la vie italienne », n’est point des plus mauvais, encore qu’on sente le critique d’art plus que l’observateur et le psychologue ; parmi ses vers une pièce est demeurée célèbre, qui se termine par ces mots que l’Amérique adresse à la Grande-Bretagne « *We are one.* $52$ — Nous ne faisons qu’un. » Bien que cette poésie ait été publiée par Coleridge dans ses Feuillets sibyllins, elle n’a point précisément été prophétique.

Sans que nous l’ayons marqué au cours de ces appréciations sommaires d’œuvres et d’hommes qui eurent leur vogue, et même leur gloire, on a dû sentir la poésie américaine se dégager peu à peu de ses origines puritaines. Encore de nulle originalité, elle s’élève un peu au-dessus de l’inspiration sectaire ; la révolution, d’un seul coup, l’a affranchie et, sans donner le talent aux poètes, leur a cependant rendu la liberté. Celui qui, pendant cette première période, en profita le mieux, fut incontestablement Philippe Freneau. Son nom le fait pressentir, il était d’origine française, petit-fils d’un réfugié qui, fuyant la France après la révocation de l’Édit de Nantes, était venu fonder le village de la Nouvelle-Rochelle, aux environs de New-York. Né en 1752, il fut soldat, puis politicien de la Révolution, et montra d’abord plus de courage, ensuite plus d’esprit que de scrupules. Prosateur, il rappelle Franklin, avec moins de bonhomie et plus d’amertume « Si la fortune semble bien décidée à vous couper les vivres, ne mangez pas votre reste, ne bâtissez pas de châteaux en Espagne, comme d’aucuns ; retirez-vous plutôt dans une île déserte et là, mourez décemment. » C’est ce qu’en $53$ beaux vers et en une forme plus élevée, dira bientôt Bryant.

Les vers de Freneau ne sont pas toujours bons. La politique l’a médiocrement inspiré, malheur qu’il partage avec presque tous les poètes américains, qui tous, pourtant, y ont touché. Pour trouver quelque chose qui fasse penser aux odes de Manzoni ou aux ïambes d’André Chénier, il faut patienter jusqu’à Whittier et jusqu’à M. Lowell. Où Freneau est poète, et poète charmant, c’est dans le genre moyen, idyllique et tendre : Le Chèvrefeuille, Avril à Mai. Le caractère de sa poésie, c’est une mélancolie qui va jusqu’à l’amertume ; jusqu’à la cruauté dans ses vers À un vieillard. Il traîne toujours après lui l’idée de la mort qui jette une ombre sur son œuvre, et déjà l’on sent flotter dans l’air comme les bouts de ce voile automnal qui enveloppera toute l’œuvre de Bryant. Faut-il lui pardonner ses constantes intentions moralisantes ? S’il n’y a point du puritain, il y a du calviniste en lui ; il moralise à propos d’un papillon ou d’un rayon de soleil ; ce n’est, après tout, qu’une faute de goût, et il en est de plus graves. L’un de ses mérites, c’est d’avoir, le premier peut-être, compris la poésie spéciale et forestière de la vie sauvage. Campbell n’a rien trouvé de mieux que de lui emprunter littéralement l’avant-dernière strophe de sa Tombe indienne. En voici une où l’on sent $54$ très réellement vibrer l’âme de l’Indien qui ne saurait vivre si ce n’est en plein air.

Where Nature’s ancient forests grow

         And mingled laurel never fades,

My heart is fixed, and I much go

         To die among my native shades.

« Là où s’élèvent les vieilles forêts de la Nature, où les lauriers sont toujours verts, mon cœur a pris racine. Il faut que j’aille mourir sous les ombrages où je suis né. »

À côté du pamphlétaire, il y a en Freneau un poète satirique. Nul n’a mieux peint au vif les puritains, qui « gémissaient toute leur vie pour être heureux après leur mort. Sans penser à rien qu’à la couronne immatérielle, où qu’ils allaient, ils avaient les yeux fixés sur Sion, faisaient toutes choses en vue de la récompense finale, et tracassaient l’humanité pour l’amour du Seigneur. »

… Sighed their lives through to by happy hereafter.

On a crown immaterial their thoughts were intent,

They looked towards Zion whenever they went,

Did all things in hope of a future reward

And worried mankind for the sake of the Lord.

Ces vers marquent la fin d’une époque nous voilà bien loin du *Day of the Doom*.

#### $55$ II

À son premier voyage en Angleterre, rapporte M. Nichol, Bryant alla en pèlerinage à Rydal-Mount, et fut tout d’abord assez rudement accueilli par le maître : « Eh bien, monsieur, vous êtes un poète américain, à ce qu’il paraît. La poésie américaine m’est totalement inconnue, et d’ailleurs, je ne lis jamais de vers, que les miens. » — « Oh ! interrompit scandalisée une personne de la famille, mais c’est l’auteur de *Thanatopsis* que la semaine dernière vous nous avez dit par cœur, tout au long. » Ce poème, que Wordsworth admirait à un si haut degré, est peut-être le chef-d’œuvre de la poésie américaine. Bryant l’écrivit en 1816, à l’âge de vingt et un ans. À la *North-American Review*, où il l’avait porté sans se faire connaître, on fut un bon moment avant d’admettre que l’auteur pût être un Américain, que quatre-vingts vers aussi parfaits de forme, aussi originaux d’idées eussent été pensés et écrits de ce côté de l’Atlantique. La poésie américaine était née pourtant ; peu après, Bryant était célèbre en Angleterre et Wordsworth reconnaissait son sang.

$56$ Dans le fragment autobiographique écrit en 1874, quatre ans avant sa mort, Bryant déclare sa vie si pauvre d’incidents qu’il n’y saurait trouver les éléments d’un récit de quelque intérêt. C’est pourtant un sujet sur lequel son gendre, M. Parke Godwin, a pu composer deux gros volumes[[11]](#footnote-11), en relatant minutieusement les détails d’une longue existence où la poésie ne tient qu’une bien petite place, celle des loisirs d’un directeur de journal. L’Evening Post, la politique, les affaires, les responsabilités occupèrent, sans l’user, une vie qui aurait pu être plus féconde : l’œuvre poétique de Bryant tient en un petit volume de quelque trois cents pages.

Il était né en 1794, à Cunnington (Massachusetts), dans un milieu presque littéraire. Son père, médecin, aimait les lettres. « Mon père se délectait à la poésie, et sa bibliothèque renfermait la plupart des œuvres des plus éminents poètes anglais. Il faisait lui-même des vers, principalement sur le mode humoristique et satirique. » Selon la méthode de ce temps, aggravée par le rigorisme puritain, il fut élevé avec une sévérité qui allait jusqu’à inspirer aux enfants la terreur (*awe*) de leurs parents. Son grand-père lui apparaissait comme une sorte de Dieu qu’on pouvait à peine fléchir à force de prières. Ajoutez $57$ à cela la pratique quotidienne des châtiments corporels, du fouet hygiénique et matinal. La tendresse paternelle, je ne dis point l’affection, qui fut de tout temps, était alors un sentiment inconnu. Conçue théoriquement par Jean-Jacques, elle n’entra guère dans les habitudes familiales avant le premier quart de ce siècle.

Laissez, tous ces enfants sont bien là. Qui vous dit

Que la bulle d’azur que mon souffle agrandit

           À leur souffle indiscret s’écroule?

Ces vers marquent un profond changement dans les mœurs.

Aux temps où nous reporte l’éducation de Bryant, nous sommes bien loin du jour où Longfellow écrira, en se souvenant de Victor Hugo :

Come to me, o ye Children,

           And whisper in my ear

What the bird and the winds are singing

           In your sunny atmosphere.

£

For what are ail our contrivings,

           And the wisdom of our books,

When compared with your caresses

           And the gladness of your looks?

Bryant n’a pas cette note familiale. Il a été trop battu, il lui en est resté un dédain singulier, peut-être une impossibilité de se $58$ manifester au dehors sous les formes simples et naturelles de la tendresse humaine.

Sobre de détails dans ses pages autobiographiques, il nous donne, ce qui est plus précieux que des anecdotes, l’histoire de ses premières lectures. Ce furent naturellement des poètes Blair, Campbell, Southey et Cowper. Mais le manuscrit s’arrête au moment où l’on allait apprendre sous quelle influence fut composé Thanatopsis. Nous en savons toujours assez pour ne point marcher tout à fait au hasard, et tout d’abord, en ouvrant Blair, nous lisons dans The Grave :

                      What is this world?

What but a spacious burial field unwalled,

Strewed with death’s spoils, the spoils of animals

Savage and tame, and full of dead men’s bones?

The very turf on which we tread once lived

The very turf on which we tread once lived

And we that live must lend our carcasses

To cover our own offsprings in their turns

They must cover theirs[[12]](#footnote-12).

Ces vers sont beaux dans leur dureté et leur concision. Bryant s’en est certainement souvenu en écrivant Thanatopsis, dont voici l’analyse :

$59$ À celui qui sait communier avec la nature, elle parle sur tous les modes, avec des accents tristes, gais, éloquents. La voix s’insinue au cœur, le guérit ou le console. Quand tu sentiras venir l’agonie de la dernière heure, prête l’oreille à ses suprêmes enseignements : Tu vas mourir, bientôt de toi rien ne va plus demeurer. La terre qui t’a nourri va t’absorber au sein des éléments. Tu deviendras pierre ou terre, tu alimenteras les racines du chêne. Oh ! ta tombe ne sera pas solitaire. « Avec toi reposent — Les patriarches de l’enfance du monde, les rois, — Les puissants de la terre, les sages, les bons, Les formes et les rudes ancêtres des âges lointains, — Tous dans le même sépulcre grandiose. Les collines — Aux flancs pierreux, aussi vieilles que le soleil, les vallées — Qui les séparent et s’étendent au loin dans leur abandon pensif ; — Les bois vénérables, les fleuves qui se meuvent — Majestueusement, et les ruisseaux plaintifs — Qui font-verdoyer les prairies ; et, répandue tout autour, — L’immensité grise et mélancolique du vieil Océan. — Tout cela n’est que la solennelle décoration — Du grand tombeau de l’homme… »[[13]](#footnote-13). Tout ce qui respire partagera ton $60$ sort. Tu disparaîtras et rien ne sera changé ni au cours des choses ni au caractère des hommes, et tout et tous se joindront un jour à la caravane innombrable qui se dirige sans cesse vers le royaume mystérieux. Puisque telle est la loi, obéis, mais fièrement, non sous la menace du fouet comme un esclave. « … Approche-toi de la tombe — Comme quelqu’un qui se drape sur sa couche — Avant de s’endormir et de partir pour les doux rêves. »

                                      Approach thy grave

Dans un jeune univers, si tu dois y renaître,

Puisses-tu retrouver la force et la beauté.

Ce sont les vers de La Fontaine, mais plus beaux encore, et qui semblent ennoblis par une digne image, celle du repos.

Que signifie au juste dans la pensée du poète ce mot grec arbitrairement composé, Thanatopsis ? Spectacle de la mort, regard dans la mort ? On ne sait trop ; mais l’impression ressentie à la lecture du poème est des plus nettes, sous le vague apparent des larges idées voilées par les plis sculpturaux d’une abondante draperie poétique. C’est la haute résignation au sort naturel, $61$ d’une âme qui aime son destin parce qu’elle le comprend, et parce que de la mort elle voit jaillir la vie. La nécessité d’un désastre permanent emporte avec elle la nécessité même d’une constante renaissance ; l’ordre est fait de ces deux désordres. Le cycle des choses roule éternellement sur ces trois points, pareils aux trois points mathématiques qui déterminent le cercle vie, mort, réveil. D’un premier terme idéal, éveil, naissance primordiale, il ne s’inquiète pas. Il en est ainsi, et il fait le tableau de ce qui est. Mais ce mouvement, ce changement perpétuel de la vie en la mort, de la mort en la vie ne s’opère point d’une façon brutale ; la nature est indifférente, mais de cette indifférence même naît sa bonté, car s’il y a place pour tous dans « le tombeau grandiose», il y a place pour tous encore dans la vie. Pourtant, si la vie est douce, la vie n’est rien, puisque la mort incessamment la guette ; il faut donc accepter l’existence et renoncer à l’existence avec une résignation égale.

Ce poème sur lequel un Allemand ferait un volume de commentaires n’a rien de panthéiste. Bryant, avec un instinct de vrai poète, se maintient dans la réalité des choses visibles, et ne hasarde aucune hypothèse ; il regarde et il dit ce qu’il a vu. C’est quelque chose comme la Vision d’Addison, transposée par un familier des bois, $62$ des prés et des fleuves. Il n’a pas la naïve indiscrétion de se demander :

Où s’en vont ces esprits d’écorce recouverts ?

Jamais l’imprudence ne lui viendrait de s’adresser aux chênes avec l’attendrissement de M. de Laprade :

Dans un jeune univers, si tu dois y renaître,

Puisses-tu retrouver la force et la beauté.

Il sait que l’immortalité du chêne n’est point dans son âme, mais dans ses glands, et, en voyant mourir les vieux arbres des vieilles forêts vierges, il n’a aucune de ces langueurs romantiques du poète français :

Croissez sur nos débris, croissez, forêts nouvelles,

Sur vos jeunes bourgeons nous verserons nos pleurs.

Oh ! qu’il a l’âme mieux trempée et comme il sait aimer les forêts de l’amour qui leur convient et qui est fait de sérénité[[14]](#footnote-14), celui dont parle le vieux poète Florentin :

Amor sincero non piange nè ride.

$63$ Voyez dans sonHymne forestier *c*omme il est robuste, sain, et noblement religieux. Il s’adresse à Dieu, dont les forêts sont le temple naturel, car c’est lui dont la main a élevé ces vénérables colonnes, lui qui fait ondoyer cette voûte verdoyante, et il dit :

« Mon esprit est frappé d’une religieuse terreur lorsque je pense — Au grand miracle qui s’accomplit sans cesse — En silence, autour de moi, le travail perpétuel — De la création, finie et pourtant renouvelée — À chaque instant. Gravée dans l’œuvre, je lis — La leçon de ma propre éternité. — Oh ! tout vieillit, tout meurt ; mais voyez — Comme sur les pas de la vieillesse décadente — Se presse la jeunesse, la belle jeunesse toujours gaie —  Toujours belle en ses belles formes. Ces grands arbres — N’ondulent pas avec moins de majesté que leurs ancêtres — Ensevelis à leurs pieds. Oh ! il ne se perd pas —  Un seul des charmes de la nature ; sur son sein, — Après la fuite des innombrables siècles, — La fraîcheur de son printemps brille encore —  Et brillera toujours. La vie se moque de l’inutile haine, — De son archi-ennemie, la mort, et elle s’assied —  Sur le trône du tyran, sur le sépulcre. »

Illa senescere, at hæc contra florescere cogunt.

Ce vers de Lucrèce exprime brièvement l’idée $64$ à laquelle Bryant revient sans cesse. De même, dans *The Evening Wind*, un peu sentimental, dans The Rivulet, dans Les Prairies :

« Ainsi changent les formes des êtres. Ainsi s’élèvent — Des races de choses vivantes, glorieuses en leur force, — Ainsi elles périssent, soit .que le souffle vivifiant de Dieu — Les remplisse, soit qu’il les abandonne. »

Pourquoi êtes-vous triste, dit ailleurs un mourant (The old man’s Funeral) : « Vous ne sentez pas de tristesse à voir le blé moissonné — Ni cueillis les fruits mûrs du verger — Ni, jonchant le sol, les faînes tombées des hêtres jaunissants. »

Et c’est toujours cette image de la mort nécessaire à de nouvelles vies. Il semble avoir moins le sens du présent que celui du *devenir*. En disant que la vie est un perpétuel *devenir*, si l’on ne parle pas un très pur français, l’on exprime du moins une idée juste, et qui a hanté les cerveaux des poètes avant d’être démontrée par les métaphysiciens allemands.

Mais la certaine renaissance des choses mortes, le continuel renouveau qui travaille la terre n’empêche pas que ce qui est mort soit mort. Il y a des formes qui furent belles et qui ne seront plus jamais ; d’autres plus belles peuvent surgir, les mêmes ne reviendront pas à la lumière. C’est peut-être là pour le rêveur le $65$ plus profond abîme de mélancolie où se puisse plonger une âme humaine. On a beau du passé en appeler à l’avenir, invoquer la nécessité, se bercer de croyances réparatrices, le proverbe arabe vient aux lèvres ce qui est fait est fait. L’irréparable mort des générations, la destruction et le retour aux atomes des puissants cerveaux, des beautés parfaites, des splendeurs naturelles, tous ces évanouissements définitifs de ce qui fut sont bien faits pour troubler le vivant. Ceux même qui croient au progrès, en dépit de l’histoire, peuvent partager ce malaise, car si la vie est faite avec la mort, et si l’essence demeure, le sépulcre ne fendra pas les formes disparues. Bryant croyait au progrès. C’était de son temps et de son pays ; l’Amérique grandissante était convaincue que les destinées de l’humanité s’envelopperaient un jour dans les plis de la bannière étoilée, et que le drapeau. de l’Union, lambeau de ciel constellé, s’agrandirait à l’infini, jusqu’à couvrir le monde comme un nouveau firmament. La liberté conquise explique ces illusions, bien que des esprits originaux, comme Thoreau, fussent loin de les partager. Bryant a même écrit son plus long poème, les Siècles, pour célébrer ce mot et cette idée, progrès, qui répugnent tant aujourd’hui aux esprits éclairés par l’histoire. Pourtant, il sent très fortement l’irrémédiable, et il avoue sa tristesse à la pensée $66$ des choses anciennes qui ne sont plus. C’est la Terre qu’il interroge, à l’heure mélancolique du minuit :

« Ô Terre, pleures-tu aussi le passé — Comme l’homme, ton enfant? Ce que j’entends, sont-ce tes lamentations — Sur les heures de ton enfance, qui ne reviendront pas, sur tes printemps — Disparus avec la fraîcheur nouvelle de leurs mélodies. — Sur les nobles générations de tes fleurs, — Sur tes majestueuses forêts du vieux temps, — Tombées avec tout le reste? »

L’Italie, qu’il visita, lui inspire encore de semblables pensées, et ce qu’il voit sous ce beau ciel, c’est « la poussière des morts qui voltige parmi les blés naissants et les vignes nouvelles».

Rarement abandonne-t-il ce thème ; à moins que, comme c’était la mode, pour faire preuve d’hellénisme, il ne traduise un fragment de Simonide ou apporte son ode aux massacres de Chio. Les temps sont loins où la chrétienté tout entière, héritière des lettres païennes, se levait contre les Turcs avec la Grèce, pour lui rendre son nom et la liberté, car elle avait perdu l’un et l’autre. Bryant, très sincère, monte jusqu’à l’indignation et jusqu’à l’enthousiasme ; il laisse pour une fois la passion, comme un orage, troubler les horizons uniformes de sa poésie automnale. Et il chante le partisan grec, qui n’aura de $67$ repos tant que les Turcs ne gésiront, jusqu’au dernier, couchés sur le sol,

Ainsi que la moisson des feuilles, à l’automne.

Et il chante l’amazone grecque, qui part, non moins ardente que ses frères, après avoir passé dans sa ceinture

Cimeterre et pistolets.

Cette dette payée, le poète revient à ses forêts. Et comme il se passionne rarement il ne rit guère. La nouvelle lune, elle-même, qui en soufflait d’autres à Musset, lui inspire des pensées graves, charmantes, fines, douces, tendres, mais graves. S’il s’épanouit d’aventure, c’est comme la forêt d’un rayon de soleil : « Il y a un sourire sur le fruit et un sourire sur la fleur. — Il monte un rire du ruisseau — Qui court à la mer. »

Jamais d’ironie, jamais d’humour, ce qui donne à ses vers un caractère unique peut-être dans la poésie anglaise. Mais de là quelque monotonie, non pas dans l’expression de la pensée, mais dans la pensée même. Son œuvre, comme on l’a remarqué, ressemble à une immense et majestueuse avenue, au bout de laquelle, en perspective, on aperçoit un cimetière. Il ne se laisse presque jamais aller à cette note presque désintéressée $68$ de l’artiste amoureux de tout ce qui palpite et de tout ce qui remue. Wordsworth lui-même a plus de mouvement. Comparez les vers des deux poètes To a Waterfowl. Chez l’un la vivacité de l’oiseau anime le vers brisé par son vol que le poète emprisonne dans la strophe. Le pluvier de Wordsworth voltige, s’élève, tourne en cercle, plonge, remonte comme un trait ; celui de Bryant flotte dans le ciel comme une chose dont le vent se joue, et elle ne dit rien au poète que des tristesses. L’alouette, comme Shelley, ne l’a jamais emporté en un merveilleux rêve de lumière et d’harmonie ; il ne lui demande pas :

                  D’où tires-tu les purs accords

                  Dont tu sais charmer nos remords

                            Et notre peine ?

                  — Est-ce du ciel ? Est-ce du mont

                            Ou de la plaine?

                  Est-ce du bonheur où se fond

Ton cœur, qui vibre exempt de douleur et de haine[[15]](#footnote-15) ?

Dédaigneux du printemps et de ses sources, il ne voit guère dans la nature que les mélancolies de l’automne où la vie, plus visiblement, s’absorbe lentement dans la mort, et il s’en va, seul à travers les forêts bruissantes,

$69$ Tissant ses plus doux chants des plus tristes pensées[[16]](#footnote-16).

De cette tristesse s’épand une grâce singulière et pénétrante. Quoi de plus charmant que sa *Mort des Fleurs* ? Il ne touche qu’avec respect aux corolles flétries qui furent éclatantes et parfumées « Où sont les fleurs, les belles jeunes fleurs ? Dans la tombe. La noble race des fleurs repose, en sa couche funèbre, avec nos belles, avec nos braves. » La pièce est tout entière fort belle. Admirable encore le morceau intitulé Juin, où il réclame d’être enterré sous la verdure d’une prairie, ajoutant : « Mon bonheur sera peu de chose, seulement ceci, que ma tombe sera verte. »

Ses tendresses même sont funèbres, mais il présente l’idée de mort dans un buisson de roses, et une femme voudrait mourir rien que pour inspirer des vers tels ceux-ci : « La mort viendra — Doucement vers une douce beauté comme la tienne, — Aussi doucement que le vent qui se faufile parmi les bosquets en fleurs — Pour détacher de l’arbre les pétales délicats. — Elle fermera tes yeux purs paisiblement, sans te faire souffrir, — Et nous nous fierons à Dieu pour te revoir plus tard».

Au jugement d’Edgar Poe, ce passage seul $70$ suffirait à prouver que le poète avait du génie. Il faut le lire dans le texte[[17]](#footnote-17). Moins appréciables encore à travers une traduction sont ces passages de la plus fine et de la plus poétique observation où Bryant fixe des détails de vie animale entrevus pendant une excursion

« Le bruant gazouillait sur les branches du hêtre, — Et sous la ciguë dont les branches lourdes ployaient, — Courbées par leur fardeau glacé, et laissaient à sec, — Sur la terre, un cercle de feuilles sèches, — La perdrix avait trouvé un abri »[[18]](#footnote-18).

De tous les petits chefs-d’œuvre de Bryant, il en est un où se résume en vingt-quatre vers toutes ses qualités et toute sa philosophie, pièce sans titre qui commence par ces mots : O Fairest of the rural maids*.* Selon le mot de Poe, c’est de la poésie « richement idéale », et l’une de ces perles à mettre dans une anthologie universelle, à côté des joyaux les plus rares. Ces $71$ vers forment une synthèse d’une si prodigieuse subtilité qu’il faut peut-être en marquer d’abord l’idée fondamentale.

La jeune fille en laquelle Bryant incarne son rêve transcendant est la personnification même de la nature, et chacun de ses traits en rappelle un détail.

« Ô la plus belle des filles champêtres ! — Tu vins au monde dans les ombres de la forêt. — Des dômes verts, des aperçus de ciel, — Voilà ce que rencontrèrent d’abord tes yeux d’enfant.

« Tes premiers jeux, tes vagabondages — N’eurent jamais pour champ que le désert sylvestre — Et toute la beauté de cette scène — Est dans ton cœur et sur ta face.

« Le demi-jour des arbres et des rochers — Est dans l’ombre légère de tes cheveux ; — Ta démarche est pareille au vent qui ondule — Son chemin joyeux parmi les feuilles.

« Tes yeux sont des sources dans les sereines— Et silencieuses eaux desquelles on aperçoit le ciel ; — Leurs cils sont les herbes qui regardent — Leur jeune image dans le ruisseau.

« Les profondeurs de la forêt, vierges de pas, — Ne sont pas plus immaculées que ton cœur ; — La sainte paix qui remplit l’air— De ces calmes solitudes, y règne »[[19]](#footnote-19).

$72$ Bryant est tout entier dans ce raccourci.

Two voices are there ; one is of the sea

One of the mountain.

De ces deux voix, ni celle de la montagne ni celle de la mer n’ont murmuré de secrets à son oreille ; sa poésie est la voix même de la Forêt, et la Forêt est sa muse. Sans être, comme Thoreau, un contempteur systématique de la civilisation, Bryant a ce culte un peu naïf de la vertu forestière et rurale, et, par ce côté, il touche au dix-huitième siècle, à celui de l’Émile et $73$ desÉtudes. La nature n’est pas seulement douée de tous les charmes, mais aussi de toutes les puretés. Le mal s’arrête à la lisière des bois et l’âge d’or fleurit à l’ombre des grands arbres. Ce sont les idées qu’il exprime dans son Inscription pour l’entrée d’un bois :

« Tu ne trouveras rien ici — De tout ce qui te contristait dans les demeures des hommes — Et te faisait maudire la vie. »

Il croit que la lutte pour l’existence est une nécessité particulière aux humains et que, là où l’homme est absent, la vie s’écoule sans heurts et sans cruautés. Et il n’a tort qu’à moitié, car si l’idéale vertu règne en quelque lieu de la terre, c’est plutôt, on peut le concéder, dans les forêts vierges — s’il en est encore — que dans les hôtels de la cinquième avenue. Plutôt encore que parmi la vraie nature, où il ne pouvait guère s’échapper que de loin en loin, Bryant vécut au milieu de ses rêves, opprimé par la dure réalité. Aussi sentait-il bien que la grande et vraie libératrice est la mort ; il la saluait et l’appelait :

Libératrice ! — Dieu t’a sacrée pour délivrer les opprimés — Et écraser les oppresseurs !

Elle fit, à vrai dire, la sourde oreille, et mit une cinquantaine d’années avant de se décider à lui rendre son salut et à lui tendre la main.

#### $74$ III

Bryant répond admirablement à l’idée qu’on se fait d’un poète de la nature chez qui toute pensée, avant de se particulariser, a besoin de s’aller tremper dans les ombres forestières, parmi les feuilles vertes et les feuilles mortes. D’instinct, il fraternise avec la vie végétale, et c’est là qu’il prend ses rimes et ses métaphores, sa philosophie et sa mélancolie. Et tout cela est simple, se résume en un mot : accepter la vie, puisque tout est vie, la mort, puisque tout est mort ; plus brièvement, et d’après le mot du poète : communier avec la nature. Emerson nous emporte dans un monde beaucoup plus compliqué nous pénétrons dans les secrets des choses ; l’*over soul*, les au-delà s’entr’ouvrent devant nous.

Qu’Emerson ait curieusement disserté en prose sur les plus délicates questions de la psychologie et de la métaphysique, des mœurs, de l’art, et en général sur toute matière à essais et à antithèse, tout le monde en convient. Son esprit était doué d’une pénétration rare, d’une $75$ originalité, un peu laborieuse, mais surprenante de pensée et de forme. Il est un des maîtres de l’analyse. Sans doute, principalement dans la littérature anglaise, il y a des poètes analytiques, comme Wordsworth, comme Shelley. L’un et l’autre pourtant ont d’autres qualités, l’un sa douceur et sa mélancolie intime, l’autre, avec la perfection de la forme, sa prodigieuse puissance d’idéalisation. Tout d’abord, Emerson n’est maître qu’à demi de la technique du vers et il se permet des négligences où l’on sent la faiblesse de la main à dompter le rythme. Mais on peut encore être poète, et, comme Lamartine, Byron, grand poète, malgré de graves inégalités, pourvu que, tout en étant incomplète, la forme soit originale. Or, ceci manque peut-être à l’auteur du Sphinx ; ce qui lui appartient en propre dans sa manière, ce sont surtout les défauts, l’obscurité et l’affectation. Faut-il cependant le ranger parmi ceux dont parle Wordsworth, les poètes doués des dons qui font le poète, hormis celui sans lequel les autres ne sont pas, le don du vers ?

Oh ! Many are the poets that are sown

By Nature : men endowed with highest gifts,

The vision and the faculty divine

Yet wanting the accomplishment of verse.

On ne l’oserait pas. Laissons qu’il est moindre $76$ comme poète que comme prosateur, et acceptons avec ses manquements l’homme pénétré des mystères et des grâces de la nature, qui a écrit les Wood-Notes.

Le petit volume de vers d’Emerson peut se diviser arbitrairement en trois parties ; du moins l’inspiration y est-elle triple : poésie transcendantale, poésie d’amour purement humaine, poésie de la nature,

Say on, sweet Sphinx ! the dirges

      Are pleasant songs to me.

« Parle, douce Sphynge, tes lamentations ont un charme pour moi ! » Qu’il soit malaisé de le partager et de se plaire à cette « énigme transcendantale», c’est sans doute la condamnation d’une poésie où l’obscurité simule, par des jeux d’ombre, une profondeur d’abîme. Goethe, qui s’est plu à cette poésie philosophique, est bien plus suggestif d’infini en quelques lignes de ses *Pensées en vers*, qu’Emerson en plusieurs pages. Et encore, la philosophie versifiée tourne si vite au lieu commun, nous ramène si aisément de l’infini au manuel élémentaire : « Là (plus loin que le soleil et les étoiles), le Passé, le Présent, le Futur, d’une même racine poussent en un triple jet ; les Substances divisées à la base sont unies au sommet ; là, l’essence sacrée circule une $77$ dans des âmes différentes… » Le géomètre qui nous dit que « à l’infini, un cercle est une ligne droite », parle un langage clair, sensé et original, au prix de celui-là. Dante, seul entre tous, a pu faire de la poésie avec les discussions, plus ardues encore, de la scolastique. Qu’on relise, au chant XVI du Purgatoire, la digression sur le libre arbitre : ni la poésie ne souffre de la rigueur théologique, ni la théologie de l’exigence poétique.

Le philosophe transcendant se borne-t-il à être homme et à mettre à nu ses sentiments d’homme, qu’il atteint, au contraire, çà et là, à la vraie et pure poésie. Ainsi le début de Threnody*,* d’un très beau mouvement

      The South-wind brings

Life, sunshine, and desire…

Ainsi encore, car Emerson n’a point l’artifice du trait de la fin, le début des stances To J. W.

      Set not the foot on graves

Hear what wine and roses say.

Les petites pièces d’amour sont charmantes, toutes chastes. Le mot de l’énigme que le Sphinx garde mystérieusement dans sa cervelle de pierre, Eros le dévoile :

The sense of the world is short —

$78$ Long and various the report —

To love and be beloved.

« Aimer, se faire aimer. » Et les fleurs printanières appellent Hélène au milieu d’elles : Fais comme nous, « viens, viens vite ; nos cœurs se gonflent, nous fleurissons, et le vent que nous parfumons chante une chanson qui vaut la peine d’être écoutée ».

Mais Emerson n’a pas voulu être le poète de l’amour.

Il n’est aucun artiste, aucun poète, aucun penseur ou aucun rêveur, aucun être humain peut-être qui ne se fasse de la nature, c’est-à-dire de l’ensemble des choses, une idée différente de celle de son voisin[[20]](#footnote-20). Les couleurs sont ce que nos yeux les voient, chaque perception est comme une création ! Ce que peut être un arbre en soi, nous n’en savons rien ; seulement, l’arbre, chêne ou hêtre, nous donne une impression qui détermine l’idée que nous nous ferons du chêne ou du hêtre. En généralisant, il n’en va pas autrement : la nature simple, pure, bonne, belle, est une invention assez moderne, attribuée non sans raison à J.-J. Rousseau ; au fond, elle n’est ni bonne ni mauvaise, ni belle ni laide, ni pure ni impure ; elle est.

$79$ Emerson, avec son penchant au symbolisme, ne pouvait échapper à la tentation d’en faire une entité à laquelle il prête d’étonnantes vertus. C’est une illusion semblable à celle qu’on a notée chez Bryant. Avec un peu, non tout à fait de ce pédantisme, mais de ce ton doctrinal d’un essayiste qui n’a ni la bonhomie de Montaigne, ni la finesse de Charles Lamb, Emerson a exposé ses idées sur le sujet, en son dix-huitième essai intitulé Nature. Il s’agit des solitudes forestières et de leur influence réconfortante. L’Amérique avait alors, çà et là, des aspects de Thébaïde. Comme jadis les saints, en ces temps-là les romanciers, les poètes et les philosophes fuyaient le monde, allaient vivre au désert. Hawthorne fermait aux hommes les portes de son *old manse* ; Whinttrop vagabondait solitaire sur les bords de l’Orégon ; Thoreau, un civilisé retourné à l’état sauvage, demeurait au lac Walden, dans un *log-hut* édifié de ses mains, restait des années sans autre compagnie que les bêtes, les fleurs et les arbres. Tous fuyaient l’horreur d’une civilisation sans poésie et sans dignité. À ceux qui n’ont ni le loisir ni le courage de suivre ces exemples, Emerson conseille au moins d’aller de temps à autre se retremper dans la nature « Ses enchantements sont curatifs. » La saison poétique, c’est l’automne. Comme Bryant, Emerson aime cette saison mourante ; il y a dans sa poésie $80$ quelque chose d’automnal : « Octobre. Le jour incommensurablement long sommeille sur les larges coteaux, échauffe l’étendue des champs. Avoir vécu tout entier l’un de ces mois ensoleillés, il semble que cela vaille une vie entière. » À ces dithyrambes répétés, on pourrait mettre en épigraphe les vers de Spenser.

Then came the Autumn all in yellow clad,

As though he joyed in his plenteous store,

Laden with fruits that made him laugh…

Mais le vieux rimeur songe quelque peu à Bacchus ; nos deux poètes, sobres et chastes, à peine à quelque dryade rêvée.

Ah’ si l’homme du monde, nous dit Emerson, l’homme d’affaires, voulait seulement venir jusqu’à la lisière des bois : là commencent une sainteté et une sincérité religieuse, là tous ceux qui viennent en amis sont accueillis avec une sympathie profonde et qui jamais ne se dément. « Car la nature est toujours fidèle — À celui qui se confie à sa fidélité — Quand la forêt m’aura égaré, — Quand la nuit et le matin auront menti, — La mer et la terre refusé de me nourrir, — Alors seulement, il sera temps de mourir. — Et encore à ce moment, mère, elle me donnera — Un oreiller dans son champ le plus vert. — Et les fleurs de juin ne dédaigneront $81$ pas de couvrir — Les restes de leur amoureux disparu[[21]](#footnote-21). »

C’est une sorte de culte, qu’en son panthéisme flottant, Emerson professe pour la nature. Pour lui, elle a du divin, elle n’est point profane. « Il semble qu’une journée n’a pas été tout entière profane, où quelque attention a été donnée aux choses de la nature. » Dans la tombée de la neige, le passage du vent qui ride la surface des eaux, la chute bruissante du grésil sur les feuilles mortes, la réflexion des arbres et des fleurs par le miroir d’un lac, le murmure odorant du vent du sud, il voit « les images de la plus ancienne religion ».

De pénétrer tout au fond en la métaphysique de la nature, selon Emerson, ce n’est ici le lieu, puisqu’on ne veut montrer que le poète, doué, à un haut degré, du sens champêtre, et il faut, renvoyant de plus profondes analyses à $82$ une étude sur le penseur, se borner à la notation des caractéristiques les plus notoires.

Emerson est un esprit religieux, s’il en est de tels hors de la religion même. L’homme qu’il comprend est sujet au mal, n’arrive au bien que d’un effort de volonté, et ce bien, quel est-il ? Nous retrouvons les systèmes vains et faux du xviiie siècle, la grande et déplorable hérésie de Jean-Jacques : le bien, c’est la conformité de la volonté individuelle avec la nature, bonne en soi et qui ne peut faillir. Même sa fréquentation panse les faiblesses morales comme les faiblesses corporelles : « Viens ! (c’est le pin forestier qui chante), viens t’étendre sous mon ombre calmante, y guérir les blessures que t’a faites le *péché*. » Facile absolution, mais quoi d’étonnant selon les idées du poète, puisqu’en cette même nature douée de tant de vertus on rencontre l’infini même, le Seigneur que Moïse vit en la forme d’un buisson ardent qui, sans se consumer, brûlait !

« Oh ! quand je suis à l’abri dans ma maison forestière, — Je foule aux pieds les vanités de la Grèce et de Rome ; — Et quand je m’étends sous les pins, — Où l’étoile du soir si saintement étincelle, — Je me ris de la science et de l’orgueil humains, — Des écoles des sophistes et du clan des docteurs, —  car, que sont toutes ces choses, en leur plus haute expression, — $83$ Quand l’homme peut, dans un buisson, se rencontrer avec Dieu »[[22]](#footnote-22) ?

Eh ! oui, Dieu se montre aux simples et aux croyants et aux purs en les mystères de la nature, mais celui-ci ne semble-t-il pas un peu vague, comme symbolique ou spinoziste ?

Laissons le *prophète*, et qu’il suffise d’achever le dessein de l’amoureux du calme champêtre, du *sylvan home*, de la cabane forestière et solitaire. À cette aspiration il revient en maints endroits. Il aime les « pauvres champs, les prairies basses, les étroits ruisselets, trouve un chez lui en des lieux du vulgaire méprisés». Comme ses vers ; un peu rudes, pleins de reflets, donnent l’impression nette des renouvellements du printemps !

I bathe in the morn’s soft and silvered air,

And loiter willing’ by yon loitering stream…

Onward and nearer rides the sun of May,

And wide around, the marriage of the plants

Is sweetly solemnized.

$84$ Mais tous, il s’en faut, n’ont pas cette acuité des sens ; la plupart « ont des yeux et ne voient point ». Avant de rêver, Emerson regarde, et ses pensées, si haut qu’elles montent, ont ce point de départ et ce point d’appui, l’observation. C’est lui-même, ce voyant (*Seer*) dont les impressions sont notées dans les *Wood-Notes*, et qui, « à la saison où le sol se jonche des pommes du pin», est chez lui dans la forêt, comme César dans Rome. Voyant, c’est-à-dire poète ; aussi longe-t-il, « sans hameçon, ni lignes, le bord des ruisseaux, foulant les larges prés ». Il n’a « ni faux, ni fusil » et rien ne lui importe, ni les hommes, ni les cieux ; ce dont il se soucie, nul ne peut le lui donner, que la nature. C’est aux ombres, aux couleurs, aux nuages, aux larves, aux buissons qu’il s’intéresse, au pêle-mêle des choses. Il sait l’heure où les fleurs « ouvrent leurs boutons virginaux », pour secrets que soient leurs mystères, et le vent, peut-être, ou les oiseaux lui ont enseigné les retraites lointaines des orchidées. Lui, sans doute lui seul, voit les perdrix pondre dans les bois, entend le chant vespéral du coq de bruyère, « et le faucon peureux ne fuit pas à son approche ».

De l’infinité de choses que *voit* ce Voyant, le détail entraînerait à une trop minutieuse analyse, à des citations multiples et démesurées, système dont on craint déjà d’avoir abusé. Donc $85$ pour faire court et clair, notons l’impression définitive qui se retient d’une familière lecture des poésies d’Emerson. Sa conception de la Nature est une dualité : la nature libre et spontanée est bonne ; l’autre est mauvaise, celle que l’homme a façonnée à ses égoïstes besoins. Le monde corrompt l’homme, la solitude le purifie. Conclusion tout à fait négative, puisque, aussi bien, non moins que les abeilles, les fourmis ou les castors, les humains furent destinés à la société par le Créateur ; et que l’état de la nature — lisez l’état sauvage — point de départ ou dégénérescence, n’est qu’un des rameaux ou que l’une des branches mortes de l’arbre généalogique des civilisations.

Mais le poète se garde, même reste bien loin du pessimisme relatif où devait l’entraîner cette opposition, et il juge que les deux états sont nécessaires : c’est la théorie qu’il a développée en prose dans son Essai intitulé *Compensation*. Tandis que Bryant, d’une large vue, embrasse et unifie l’ensemble de la vie, Emerson la dualise, y cherche deux principes ; l’un y voit un enchaînement, l’autre, une bataille. Tous deux se rencontrent en cette conception de la *continuité* de la Nature. On dirait, si ce n’était une hérésie, qu’elle n’a ni commencement ni fin ; et de fait, si l’on restreint le sens des mots, on peut le dire. Emerson donne de cette idée de pittoresques $86$ formules « On ne surprend pas la nature dans un coin. — On ne trouvera jamais le bout du fil. » C’est pourquoi on cherchera toujours, et c’est aussi pourquoi la Nature aura toujours ses poètes.

### $87$ II. L’humour et les humoristes

Tout n’est pas dit sur l’humour anglais tant qu’on ne l’a étudié que dans la littérature britannique. Les Américains, pour avoir le même parler, sont loin d’avoir les mœurs anglaises ; sans doute, cette unité de langue, d’abord, une même nourriture intellectuelle et le même fonds religieux, le même Shakespeare et la même Bible, des traditions et des préjugés communs ont donné aux deux peuples un air de famille : mais plus encore que les ressemblances, les différences sont caractéristiques. Ici, la liberté se meut sous des règles qui la dominent sévèrement, les personnes, les familles, les métiers sont hiérarchisés, le respect pour la forme va jusqu’à la superstition, enfin il y a une religion d’État qui $88$ commande à la vie privée comme les lois à la vie publique ; là, au contraire, une liberté, une égalité, une tolérance, un individualisme qui vont jusqu’à l’émiettement de la nation en une multitude de volontés divergentes, un laisser-aller de la chose publique caractérisé par le « chacun pour soi », le défaut de cohérence et, en place de l’égoïsme national, l’égoïsme personnel. De plus, dans un pays où bien peu de personnes ont leur fortune faite, il y a les affaires qui priment tout, dévorent jusqu’aux plaisirs. L’Anglais est difficile à amuser ; l’Américain *paraît* inamusable ; l’Anglais est sérieux, l’Américain *paraît* grave, mais de cette gravité toute physiologique qu’un vif chatouillement détruira soudain.

Et comme la caractéristique des peuples est surtout dans la manière dont ils s’amusent, dans la forme qu’ils donnent à cette littérature qui veut faire penser, mais en faisant rire ou sourire, l’humour chez les deux nations sœurs est très différent. Pressé de vivre, l’Américain ne saurait prendre le temps de méditer la profondeur ou la délicatesse d’un trait d’esprit ; il faut l’empoigner, le violenter, le secouer brutalement par une grosse extravagance ; c’est un accès de gaieté qu’il cherche, une énergique flambée qui lui fouette le sang. Comment alors se plairait-il à la délicatesse d’un Charles Lamb, aux *Essais d’Elia*, $89$ ce foyer doux qui convient à l’intimité du salon de famille ou à la solitude du cabinet de travail? Les *Essais* sont un livre du coin du feu, comme le *Voyage sentimental*, comme le *Vicaire de* Wakefield ; les productions des humoristes américains sont à lire en chemin de fer, littérature de *sleeping-car*.

Non que tout l’humour anglais soit digne de Lamb ni tout l’humour américain au niveau de l’esprit de Mark Twain ; on ne détermine ici que les divergences extrêmes. Aussi bien, il faut les exemples pour appuyer la théorie ; autrement, ce serait, comme dit quelque part Schopenhauer, commencer par jouer une valse pour danser ensuite. On n’a voulu qu’exposer tout d’abord le motif qui à poussé à entreprendre cette étude et le but qu’on espère atteindre : montrer quelle est la forme particulière que les Américains ont donnée au vieil humour britannique, comment ils l’ont rajeuni, mais aussi, avec leur tempérament propre, gâté et défiguré.

#### I

En feuilletant les œuvres d’Emerson, d’Edgar Poe, de Hawthorne, on trouve des pages $90$ humoristiques égales, pour la fantaisie et la profondeur, aux plus belles pages des Swift et des Sterne. Si on se rabat sur les humoristes de profession, dont c’est le tempérament de rire et le métier de faire rire, la chute est sensible. L’un a de la facilité, l’autre de l’imprévu, tous une certaine sagacité, un flair qui les mène au comique, mais non sans une assez pénible recherche. Ils rencontrent le mot, mais la trouvaille est trop souvent gâtée par l’effort : leur style est essoufflé comme un chasseur de papillons. Quant au sérieux, ils n’en ont point, paraissant d’ailleurs s’en soucier fort peu. Qu’ils égratignent ou qu’ils chatouillent, la sensation ne va pas plus loin que l’épiderme ; la blessure ne saigne pas, le rire ne secoue pas. Ce peuple si foncièrement grave, et qui ne badine pas avec les affaires, a la vue plus claire que profonde. Ils atteignent l’idée, luttent pour la forme, l’arrêtent un instant, la laissent fuir sans lui pousser l’épée aux reins. L’humour des Américains ressemble peut-être plus à l’esprit français, celui qui n’est pas du meilleur aloi, qu’au vieil humour britannique. C’est souvent un mélange de fausse gravité et de comique raffiné qui se côtoient, s’entrelacent, sans arriver à s’étreindre et à se fondre : on pense à ces bouffonneries nègres chantées sur un ton de mélopée lugubre. II a des procédés enfantins ou bizarres l’hyperbole, il faudrait dire l’*hyperhyperbole*, $91$ l’antithèse, l’énumération hétéroclite, la gradation illogique, le quiproquo et surtout l’emploi de l’argot, *slang*, d’une orthographe étrange, d’une grammaire à faire frémir. Rien ne les arrête ; la langue nationale en a vu de si dures entre leurs mains qu’elle s’en relèvera difficilement. Le beau mérite d’apprendre à mal parler au peuple de la terre qui parle le plus mal ! Un Athénien se serait évanoui à entendre un barbare traiter la langue d’Aristophane avec la moitié du sans-gêne dont M. Billings ou M. Browne en usent avec l’anglais de Swift. Et, pour le fonds, M. Lowell, lui-même, le fin lettré, ne rougira pas de nous parler d’un nègre « si noir, que le charbon faisait sur lui une tache blanche », ou « d’un morceau de bois où le peintre avait si bien imité le marbre que, jeté dans l’eau, il s’enfonçait ». Cela ne fait même pas sourire. Meilleur, mais d’un genre encore fort médiocre, le mot de M. Browne sur un conscrit « qui demande à être exempté comme fils unique d’une veuve qui est son unique soutien ». Une bonne moitié des *humoristic papers* américains est de cette force, et l’autre souffre d’un tel voisinage et d’un tel mélange. Ces jeux d’esprit ont peu de rapport avec l’humour de Falstaff ou de l’oncle Toby. L’absurde est tolérable ; mais encore faut-il qu’il soit pris sur le fait et dans le vrai du caractère humain ; l’observer, soit, mais l’inventer, c’est se moquer.

$92$ De l’esprit, les Américains en ont dépensé beaucoup, preuve qu’ils en ont, depuis les parodies de Quincy Adams jusqu’aux parodies de M. Lowell, depuis Rip van Winkle jusqu’à Huckleberry Finn. En remontant le moins haut possible, il est encore nécessaire de faire partir cette étude de l’an 1820 ; car c’est à cette date que se révéla l’ancêtre de l’humour américain, Washington Irving. Son nom est connu, connues en Europe ses œuvres historiques, mais qui a lu sa pourtant fameuse History of New-York, by Knickerboker ? Irving, qui procède directement de Sterne et de Goldsmith, prolonge en Amérique cette école anglaise du bon sens ; il est sobre, un peu timide, mais il a du goût. Son livre est clairement le patron de tous ceux du même genre qui l’ont suivi, avec une constante exagération d’excentricité. La parodie est si parfaite, si mesurée de ton, bien que du plus franc comique, que des Hollandais y furent pris. D’aucuns crièrent à la trahison ; le bon Diedrich fut honni, et un citoyen du nom de Verplanck, descendant des fondateurs de l’antique New-Amsterdam, se fâcha net, en déclarant que c’était, « en vérité, un exemple navrant d’injustice historique ». Le rire, sans doute, désarma la colonie hollandaise, et l’ironie, d’ailleurs, n’était point du tout sanglante :

Les bourgmestres, raconte l’historien, étaient $93$ généralement choisis au poids. C’est une règle observée dans toutes les cités honnêtes et bien pensantes qu’un alderman doit être gras, et la sagesse en peut être aisément démontrée. Un corps maigre, mince, dégingandé, est ordinairement accompagné d’un esprit pétulant, toujours en l’air, tandis qu’à une périphérie ronde, luisante, pesante est toujours joint un esprit de même sorte, tranquille, torpide, d’aplomb. Qui a jamais entendu parler d’un homme gras conduisant un charivari, ou se mêlant aux rassemblements turbulents du populaire ?

Et tout le livre est maintenu dans la même note gaie et fine, Après les mœurs publiques, les mœurs privées le passage est des plus amusants :

Je me souviens d’une histoire qui courait dans mon enfance. On racontait que la femme de Wonter-Van-Twiller, à la recherche d’une cuiller à pot égarée, s’avisa de vider ses poches et découvrit l’ustensile caché tout au fond, parmi quelques vieilleries. Une belle dame de cette époque s’empaquetait, même pendant l’été, dans une quantité de jupons divers, suffisants pour habiller, et au-delà, toutes les danseuses d’un bal moderne. Et ce n’était pas pour les messieurs un médiocre sujet d’admiration. Bien au contraire, la passion d’un amoureux semblait croître en proportion de l’amplitude de l’objet aimé ; et une volumineuse demoiselle fut un jour proclamée par un sonnettiste de l’endroit, rayonnante comme un tournesol, luxuriante comme un chou bien pommé. Ce qu’il y a de certain, c’est que le cœur d’un amant d’alors ne pouvait contenir qu’une seule dame à la fois, tandis que dans celui de nos galants modernes, il y a suffisamment de place pour en loger une demi-douzaine. D’où je conclus ou bien les cœurs des messieurs se sont élargis, ou bien ce sont les dames elles-mêmes qui ont diminué ; mais ceci est une question que les physiologistes seuls ont qualité pour résoudre.

$94$ Washington Irving a écrit de charmantes choses sur bien des sujets divers, mais ses meilleures pages humoristiques lui ont été inspirées par les mœurs des anciennes colonies hollandaises, leur contraste avec le nouvel esprit américain. Jamais il n’a été meilleur que dans Rip van Winkle, ce conte qui défrayait encore l’année passée un petit théâtre parisien. Réveillé de son sommeil fantastique, Rip, après vingt ans d’absence, revient chez lui ; l’Amérique n’est plus une dépendance de la couronne anglaise, la république a été proclamée. Il croit tout bonnement rentrer d’une excursion de chasse, entreprise la veille son calendrier retarde de vingt ans :

Il se dirigea à grands pas vers son lieu de rendez-vous habituel, l’auberge du village elle aussi avait disparu. À sa place s’élevait une grande bâtisse rachitique en bois, avec d’énormes fenêtres béantes auxquelles il manquait des vitres remplacées par de vieux chapeaux et de vieux habits ; au-dessus de la porte des lettres étaient peintes : *Hôtel de l’Union. — Jonathan Doolittle*. Au lieu de l’arbre qui abritait sous ses rameaux la tranquille petite auberge hollandaise de jadis, on apercevait un immense poteau tout nu ; et au bout, quelque chose de rouge qui ressemblait à un bonnet de nuit. Un drapeau flottait, couvert d’étoiles et de rayures, bizarre et incompréhensible assemblage. Il reconnut cependant sur l’enseigne la face rubiconde du roi Georges, sous laquelle il avait fumé tant de paisibles pipes, mais là encore il y avait une étrange métamorphose. L’habit rouge était devenu bleu et chamois, une épée remplaçait le sceptre, la tête était ornée d’un chapeau à cornes, et on lisait autour en gros caractères : *Général Washington*.

Comme d’habitude, il y avait foule autour de la porte, $95$ mais Rip ne reconnaissait personne. Le caractère même des gens semblait changé. C’était un brouhaha affairé, bourdonnant, menaçant, qui remplaçait le flegme accoutumé et la tranquillité somnolente. Il chercha en vain le sage Nicolas Vedder, avec sa large face, son double menton, sa belle et longue pipe, poussant, au lieu de vains discours, d’épais nuages de fumée. Van Blummel manquait aussi, le maître d’école qui ressassait les vieilles nouvelles d’un vieux journal. À leur place, un grand garçon maigre et bilieux, les poches pleines de proclamations, déclamait avec véhémence — droits des citoyens, — élections, — membres du congrès, — liberté, — *Bunker’s Hill*, — héros de soixante-six, — et autres matières qui n’étaient pour Rip qu’un pur jargon babylonien.

En ses pages les plus vives, Irving garde toujours ce ton modéré. C’est moins un Américain qu’un Anglais du xviiie siècle, et, selon le mot de Thackeray, « le Goldsmith de notre temps », gros éloge ; car l’auteur de The Bee est bien exquis dans sa bonhomie un peu bohème. Irving, dont la vie fut toujours particulièrement favorisée, n’a aucune amertume ; il passe, en souriant de nos travers, sans voir nos vices, nos sottises, sans s’arrêter à nos méchancetés. Comme sa moralité trop paterne, son style pur est simple jusqu’à la nudité : rien qui saisisse et accroche au passage. Bien qu’il écrive : « Je ne donnerais pas pour la moitié des grands hommes des anciennes chroniques le vieux Jack, le gros Jack, le bon Jack, le délicieux Jack Falstaff », il n’a rien de l’humeur exubérante de sir John ; il l’aime, mais elle lui fait peur.

$96$ Dans le même temps, Haliburton jetait hardiment l’humour américain dans la forme excentrique où il s’est développé depuis. C’était non pas un citoyen de l’Union, mais un Anglais né en Nouvelle-Écosse. La littérature britannique ne saurait cependant le réclamer ; il appartient à la série qui va d’Irving à Mark Twain, et laissé de côté, il y aurait un vide, car son influence, principalement au point de vue du style et de la langue, a été assez grande, sinon fort heureuse. Le personnage dont il fait son porte-parole, Sam Slick, est horloger de son état, et surtout beau diseur. Sur tous sujets, l’intarissable Sam a une saillie ou un paradoxe, où la satire est vive, nette, rarement cruelle, mais non pas si bonne fille que celle d’Irving. Les deux compagnons devisent à la bonne franquette, tout en voyageant à petites journées de la rivière Philippe au fort Laurence. Les titres des chapitres montrent qu’ils ne se piquent point de beaucoup de suite dans les idées et que tout leur est bon : La cuisine Yankee et la nourriture du cheval*. —*Le nègre blanc*. —*La peinture italienne*. —*L’aigle américain*. —*Le chemin d’un cœur de femme*. —*Les huîtres du Cumberland engendrent des idées mélancoliques. Maître Sam juge fort cavalièrement les Anglais :

Celui-là savait ce qu’il faisait qui leur a donné le nom de John Bull, je vous le garantis : des cous de $97$ taureau, des têtes de taureau, c’est bien ça, vous pouvez m’en croire. Boudeurs, mauvaises têtes, vicieux, toujours à jouer des pieds et des mains, prêts à tous les vilains tours, quand il n’y a pas de risque et qu’on ne les surveille pas, ils sont têtus comme des mules et spirituels comme des paons.

Tenez, il n’y a pas, que je sache, de plus riche spectacle, que d’examiner un Anglais qui débarque pour la première fois dans une de vos grandes cités. II se gonfle comme un ballon, sa peau est près de crever, c’est un tambour à gaz qui se promène, et il se dandine comme un ours qui marcherait sur des charbons. Du haut de sa grande et gauche carcasse (ils ne ressemblent pas précisément aux Français pour les manières) tombe un sourire rogue, qui vous dit : Regarde bien, Jonathan, voilà un Anglais ; voilà un camarade dont le sang est aussi pur que celui d’un pirate normand, et il a de l’argent des deux couleurs, plein sa poche de l’un, plein sa bouche de l’autre.

Il faut dire que Sam est Américain ; mais, sans le vouloir, et tout naïvement, il est plus cruel encore pour ses compatriotes. « Les Anglais, fait-il remarquer en haussant les épaules, ont des collèges, des académies, nous aussi. Latin, grec, nous n’estimons point que cela vaille un centime, nous l’enseignons comme eux, avec la peinture, la musique et autres balivernes, mais nous savons ce qu’en vaut l’aune : le calcul, voilà ce qu’il faut. Un homme qui calcule est sûr de devenir riche. Nous sommes un peuple calculateur. Nous calculons tous. »

Voilà de la satire qui mord et emporte le morceau. Pour saccadé, pénible que soit le style d’Haliburton, il a du pittoresque et une certaine $98$ force brutale. D’aucunes de ses pensées sont exprimées avec une netteté et une franchise parfaites, comme celle-ci, qui est fort d’actualité :

Ceux qui disent que les colonies sont inutiles sont des fous ou des coquins. Si ce sont des fous, il n’y a qu’à hausser les épaules ; si ce sont des coquins, qu’on leur fasse tourner la meule jusqu’à ce qu’ils se décident à ne plus mentir.

Un critique américain qui fait autorité entre Boston et New-York, M. Griswold, a dit de Sanderson qu’on trouve heureusement réunies en lui les caractéristiques de Rabelais, de Sterne et de Lamb. C’est donc bien le moins que je dise pourquoi cette appréciation me semble tout à fait bouffonne. Le chauvinisme est une plante qui atteint aux États-Unis des proportions tropicales, et à lire l’Atlantic Monthly, Boston compterait les jours par les chefs-d’œuvre qui sortent de ses presses. La vérité est que Sanderson ne manque ni de finesse, ni de légèreté, ni de cette observation superficielle, facile à tout homme d’esprit qui compare des mœurs étrangères aux mœurs de son pays. C’est à Paris, vers 1839, qu’il écrivit ses Esquisses parisiennes par un gentleman américain ; elles sont agréables, mais sans éclat. Tel, le portrait de sa maîtresse d’hôtel, une maman Vauquer jeune :

Un des grands avantages de la *landlady* française, c’est $99$ la douceur et la variété du sourire. Les Françaises y excellent toutes. Notre Mme Gibou fait jouer sa petite artillerie pendant le dîner ; elle manie son sourire en si grande perfection qu’elle est arrivée à l’adapter soit au degré de sentiment qu’elle doit exprimer, soit à la dignité de la personne avec laquelle se croisent ses regards. Vous pouvez dire sans vous tromper : Un tel a de l’arriéré ; cet autre est en fonds.

Et ceci lui sert à prouver que les Français aiment par-dessus tout l’argent, et que tout se paie chez eux, les bonnes grâces comme le reste. Voilà comment on juge un pays d’après le personnel de ses tables d’hôte.

Qui tiendrait à être complet devrait citer à cette date trois ou quatre journaux humoristiques qui tiennent leur place dans la presse littéraire, où nombre d’écrivains spirituels firent leurs premières armes ; le plus connu avait emprunté son nom au bon Diedrich et s’appelait le Knickerbocker Magazine. Dans celui-là ou d’autres, parurent les satires parfois piquantes de Verplanck, de Dana, de W.-G. Clarke. On ne peut dire que ces noms soient tout à fait oubliés, non plus que les œuvres, mais il semble qu’ils appartiennent maintenant plutôt à l’histoire qu’à la critique littéraire. Holmes, d’ailleurs, les a singulièrement rejetés dans l’ombre et le piment de la nouvelle littérature humoristique a fait paraître fade ce qui n’était que modéré de goût et de couleur.

#### $100$ II

Olivier Wendell Holmes, l’un des esprits les plus distingués de l’Amérique contemporaine, est d’un génie fort divers, quasi universel. Poète, romancier, essayiste, historien, il est encore docteur en médecine, professeur d’anatomie à l’université de Harvard, et l’auteur d’études médicales d’une haute valeur. Son véritable état, et sa nature, c’est d’être humoriste. Écrivain de race, il aime sa langue et la manie en maître, avec quelque préciosité, peut-être, mais avec une habileté de main qui sent son orfèvre littéraire. Les mots, en eux-mêmes, les syllabes, et jusqu’aux lettres de l’alphabet ont une magie pour lui. Il a pu mettre de la poésie dans la grammaire et commenter avec une délicatesse d’artiste les théories du professeur de M. Jourdain :

Il y a une fascination rien que dans le son du souffle articulé, des consonnes qui résistent avec la fermeté d’une fille d’honneur, ou cèdent à demi, ou se laissent aller tout à fait à la caresse des lèvres, des voyelles qui coulent et murmurent chacune à sa manière le *b* et le *p* péremptoires, le fragile *k*, l’*r* vibrant, l’*s* insinuant, l’*f* empenné, le *v* velouté, l’*m* au son de cloche, le large et tranquille *a*, l’*i* pénétrant, l’*u* (*ou*) $101$ roucoulant, l’*o* émouvant. Dans les lettres et dans leurs combinaisons, il y a une fascination.

*There is a fascination.* Il crie cela avec la même conviction que Childe Harold dans ses adieux à la mer :

There is a rapture on thy lonely shore.

Mais c’est ainsi qu’il faut aimer sa langue, dans la phrase les mots, dans les mots les syllabes, dans les syllabes les lettres. Holmes se plaît à ces analyses minutieuses, et, dans l’étude des caractères, il portera quelquefois le même procédé micrographique. Le détail, mieux que les vues d’ensemble, convient à son talent ; il réussit admirablement les petites scènes de mœurs reliées entre elles par un fil léger. Ainsi sont composés les trois livres qui ont fait sa réputation et dont le premier est aussi le meilleur, The autocrat of the Breakfast Table. Dans les deux autres, l’*Autocrate* est remplacé par le *Poète*, puis par le *Professeur*, mais sous le masque c’est toujours le Dr Holmes, riche de traits d’esprit et de saillies humoristiques.

Deux romans avaient précédé ses essais. L’un qui date de 1860, Elsie Venner, est excessivement original, bien que le physiologiste y montre un peu trop le bout de l’oreille. La mère d’Elsie a été mordue par un serpent venimeux, elle guérit miraculeusement et se marie : il lui naît une $102$ fille dont la nature tient du serpent autant que de la femme. Avec ses *diamond eyes*, Elsie dompte les reptiles, vit familière avec eux, mais elle est fatale à ceux qu’elle aime : son amour est un poison. Sans les drôleries qui surgissent sous la plume de l’humoriste aux moments les plus pathétiques, ce serait de l’Edgar Poe ou du Hawthorne ; il aurait fallu une couleur plus uniformément sombre, un fantastique plus grave et plus convaincu. Une fois peut-être, une seule, Holmes s’est élevé au vrai sentiment pathétique, quand il raconte ce voyage à la recherche de son fils blessé, à travers tous les champs de bataille de la guerre de Sécession. Ces pages ont été recueillies dans ses Soundings from the Atlantic. On y entend cette note puissante et sévèrement émue que donne seule la réalité et l’expérience personnelle. C’est un morceau rare et si je dis qu’il fait pleurer, on s’étonnera que le même homme s’entende si bien à faire rire.

L’autocrate prend ce nom de ses fonctions. Il prétend qu’il est temps de guider un peu, d’autorité, la jeune Amérique vers des voies nouvelles. Pendant que les mœurs se démocratisent, que la bonne compagnie se fait plus rare, l’autocrate entame sans vergogne l’éloge du raffinement et même du dandysme, mais d’un ton un peu moins solennel que le petit traité d’Emerson, $103$ faussement intitulé Manners. Holmes, du reste, partage le goût de la civilisation précieuse avec l’élite des écrivains américains. De caractère, autant que d’origine, Poe était fort aristocrate ; Hawthorne n’oublie pas qu’il descend des antiques puritains, fondateurs de Salem. Ni Howells, ni Faucett, ces deux romanciers du bon ton, ne vont jamais chercher leurs types dans les classes des *farmers* ou des *merchants*, que pour y chercher des exemples de vulgarité, *low humanity*. La constitution des États-Unis et les habitudes générales sont foncièrement démocratiques ; la littérature y est plus aristocratique qu’en Angleterre même. Il y a d’ailleurs, à Boston et surtout à New-York, une société, très hautaine de prétention, aussi fermée que l’ancien faubourg Saint-Germain, qui a eu sur les lettres une profonde influence. C’est pour elle que Howells a écrit Chance acquaintance, et Faucett A gentleman of leisure.

Holmes a l’esprit trop fin pour ne pas voir tous les défauts de ses compatriotes ; il va plus loin, et ses remarques sont presque toujours d’une application générale. Il n’oublie pas qu’il est des travers communs à tous les hommes ; ce sont ceux-là qu’il vise avec un véritable instinct de moraliste. Il a le mot méchant, l’ayant juste. Aller chercher la morale au milieu des aphorismes de l’autocrate, c’est cueillir des violettes $104$ parmi les buissons, on s’égratigne. Il dira, par exemple :

La nature, ayant inventé et manufacturé les auteurs, s’aperçut qu’il lui restait quelques déchets ; elle en fit les critiques.

Savant, il excelle à ridiculiser le pédantisme scientifique, comme dans ce dialogue entre le poète et un entomologiste :

— Comment, pensez-vous que marchera l’élection, demain ? demandai-je.

— Ce n’est pas demain, ce n’est que dans un mois.

— Dans un mois ! Mais de quelle élection voulez-vous donc parler ?

— De l’élection du président de la société entomologique, monsieur, répliqua-t-il l’air ébahi comme si l’on pouvait songer à une autre élection qu’à celle-là. Il y a compétition, monsieur, continua-t-il, entre les diptéristes et les lépidoptéristes, et les deux partis ont leur candidat tout prêt.

— Je suppose que vous êtes entomologiste ? interrompis-je.

— Oh ! mon ambition ne va pas jusque-là, monsieur. Il est permis à une société de se faire appeler entomologique, mais l’homme qui, dans l’état actuel de la science, monsieur, l’homme qui s’arroge un tel titre est un imposteur. Nul homme n’a le droit de se dire entomologiste, monsieur, le sujet est trop vaste pour une seule intelligence humaine.

— Puis-je me permettre de demander, repris-je un peu intimidé, quelle est la division particulière que vous étudiez?

— On me donne quelquefois le nom de coléoptériste, mais je n’ai aucun droit à une appellation aussi générale. Le genre scarabée, voilà où je me suis spécialement confiné, et que j’ai presque exclusivement étudié. $105$ Appelez-moi donc scarabéiste, si vous voulez. Que je devienne seulement digne de ce titre et j’aurai satisfait mon ambition la plus haute.

Le pontife de la table d’hôte dirige la conversation vers les sujets les plus piquants et les plus actuels. Il tranche la question des femmes de lettres.

Tant d’insensés se font imprimer maintenant, que l’heure est venue d’instituer une sorte de police littéraire qui maintienne le flot envahissant de la presse… Si l’on s’adressait particulièrement à chacune des jeunes personnes qui ont des aspirations littéraires, il faudrait respecter leur amour-propre ; mais un avertissement collectif me permettra de leur adresser quelques bonnes vérités sans leur causer trop de chagrin… Si j’étais un pape littéraire, lançant une Encyclique, je dirais à ces jeunes personnes inexpérimentées que rien n’est si commun que de prendre une aptitude banale pour un don particulier et un signe non équivoque de vocation. Nul, excepté les éditeurs, les maîtres d’école et quelques hommes de lettres, ne sait combien il est fréquent de rencontrer des personnes capables de rimer convenablement, ou de griffonner en prose des bavardages d’une lecture possible, surtout parmi les jeunes femmes qui ont reçu une certaine éducation.

Et il les renvoie, comme Molière, aux soins de leur ménage, et aux bons travaux d’aiguille pour lesquels le ciel les à formées. Les conseils sont complétés par l’histoire humoristique d’une pauvre jeune fille, obligée, pour vivre, de fournir toutes les semaines une nouvelle au Weekly Basket, corbeille hebdomadaire et sans fond, qu’elle $106$ est condamnée à remplir comme une Danaïde. La malheureuse doit trouver tous les sept jours des émotions, des passions, des intrigues, des mystères nouveaux, pour les gages d’une bonne à tout faire anonyme.

Pauvre petit corps, pauvre petite âme ! Elle est une de ces trop nombreuses jeunes créatures délicates, intelligentes, capables de sentiment, qui attendent comme une voile détendue le souffle céleste qui gonflerait leur poitrine blanche, l’amour, ce droit des femmes, et s’aperçoivent que la vie leur offre une place sur un banc, une chaîne aux pieds et la rame à tirer nuit et jour.

C’est peut-être parce qu’il y a tant de galériennes de lettres, tant de damnées du *novel* en trois volumes que les sentiers de la littérature sont jonchés de coquilles de romans que le public a avalés tout frais et dont il ne reste plus d’autre trace.

Un peu plus loin, Holmes revient sur les critiques et les charge à fond dans un passage amusant :

Quelqu’un écrit un volume de critique. Une revue trimestrielle critique le critique. Un *magazine* mensuel parle de la critique du critique. Un journal hebdomadaire critique la critique de la critique du critique. Enfin, le journal quotidien nous donne quelques remarques critiques sur l’article de l’auteur hebdomadaire qui a critiqué la notice critique parue dans le *magazine* sur l’essai critique qui étudiait le volume de critique.

Il sait être sérieux en conservant son esprit. Il dira par exemple :

$107$ On commence à comprendre qu’il n’y a pas moyen d’étudier n’importe quelle religion séparément. Il faut faire de la théologie comparée, comme on fait de l’anatomie comparée.

Voici deux autres remarques, l’une très fine, l’autre d’une rare profondeur :

Beaucoup d’idées croissent mieux une fois transplantées dans une autre intelligence que celle où elles ont poussé. Ce qui dans l’une était herbe folle, devient fleur dans une autre ; et une fleur aussi, par un changement de terrain analogue, peut devenir mauvaise herbe.

Quand un homme a le désir de se débarrasser de sa liberté, s’il est réellement prêt à se courber sous un esclavage volontaire, rien ne peut l’en empêcher. La liberté est souvent un lourd fardeau pour un homme. Elle implique la nécessité d’un choix perpétuel, ce qui constitue le genre de travail qui répugne le plus aux créatures humaines. Dans la vie ordinaire, nous y suppléons en nous faisant des habitudes ; et en politique, l’organisation des partis n’est que le moyen de nous décharger du soin de penser.

La richesse de cet esprit qui va, sans faux pas, de la plaisanterie à la pensée philosophique, n’est pas moins étonnante en vers qu’en prose. Poète, il reste humoriste ; il met, sans la gâter, de l’esprit dans sa poésie. Le don est rare.

Avant d’écrire ses trois petits livres humoristiques, Holmes avait publié un recueil de vers intitulé Poems, où des poésies d’une bouffonnerie étrange coudoyaient des hymnes patriotiques en l’honneur de Washington et de Lincoln. Quelle qu’en soit la forme, sa poésie est $108$ certainement originale ; elle lui appartient ; son inspiration, toute personnelle, n’a aucun des pédantismes de l’érudition littéraire. S’il n’échappe point, dans ses débuts, à l’influence de Longfellow, plus tard il s’en dégage, et il n’a jamais imité ni les effusions solennelles de Bryant, ni les mièvreries de Whittier, ni Willie, doux et religieux, ni Poe, dont les stupéfiantes ballades se tordent dans la nuit comme de jeunes sorcières. Son vers, remarquablement net et bien ciselé, rappelle un peu celui de Crabbe, qui, comme lui, travaillait dans le mode héroïque, avec amour et minutie, les thèmes les plus humbles. Ajoutez-y la finesse de William Spencer, la note émue de Cowper, et enfin, une fantaisie et une verve humoristique qu’on ne retrouverait nulle part. Il est parfois goguenard, au sens que Théophile Gautier a donné au mot, et aussi parodiste à la manière de Théodore de Banville, bien qu’avec moins d’esprit. Son ironie, qui n’est jamais trop mordante, prend souvent quelque chose de doucement ému, et l’instant d’après, elle part en fusée et crève en éclats de rire. Il aime à commencer sur un ton élégiaque pour finir sur un jeu de mots. Ainsi la pièce qui a pour titre Ma volière, parue dans The Iron Gate and other poems (1880) :

Combien de fois, regardant un nid d’oiseau bercé sur les vagues au gré de la marée, je me suis perdu en $109$ d’étranges rêves de métempsycose, flottant, oiseau de mer moi-même, parmi les oiseaux de mer. Contre la pluie, grêle, neige, dans un manteau de plume emmitouflé, l’œil vif et clair, les muscles déliés, l’oreille tendue à tout bruit.

Il se représente, voguant ainsi en rêve sur le grand océan bleu, et les vers sont fort jolis, puis il termine brusquement :

Une voix m’appelle, je quitte la fenêtre et je me retrouve comme devant, bipède sans plumage ni bec, ni pattes, ni le moindre bout d’aile, n’ayant plus rien de l’oiseau, rien du tout, que ma plume.

Cela rappelle l’épigramme de Goldsmith : « Dis-moi, cruelle Iris, que pourrais-je bien te donner ?… Je vais te donner quelque chose d’inestimable, et je l’offre du fond de mon cœur ; je vais te donner, oh ! trop charmante enfant, je vais te donner — au diable ! » Dans une note plus sérieuse, Holmes garde son amour du contraste. Il. intitule une pièce de vers d’un ordre tout à fait philosophique, la Nostalgie au Paradis. Trois âmes se lamentent d’avoir quitté : l’une, son enfant ; l’autre, son fiancé ; la dernière, son père. Leurs plaintes sont très belles et débordantes de lyrisme. Il semble qu’elles aient, en effet, quelques raisons de se tourmenter, lorsque Dieu leur dépêche un ange qui les rassure et les console avec des phrases captieuses, bonnes pour des âmes, peut-être, mais dont des $110$ créatures terrestres se contenteraient difficilement. Elles seront heureuses, malgré tout, puisque, aussi bien, c’est dorénavant leur état d’être heureuses et qu’elles sont au ciel pour cela, mais le poète n’a l’air qu’à demi convaincu. Qu’il ait voulu nous montrer ou l’inanité de l’amour, puisqu’il n’a pas d’au-delà, ou les contradictions de nos espérances extra-terrestres, ses vers sont beaux et font penser.

Beaucoup plus humble est le ton d’une autre pièce, dont le titre est comme un sommaire, Le Soir, par un tailleur.

Le soir a mis sa jaquette, et autour — de son sein brûlant l’a boutonnée avec des étoiles. — Je vais m’étendre là, sur le velours du gazon — qui ouate les membres amaigris de la terre, — et rêver à l’unisson des choses qui m’environnent. — Ah ! que ce lacet doré est charmant, — qui retient la jupe traînante de la nuit ! — Les feuilles épaisses, tremblant sur leur fil de soie, — font une musique pareille au frou-frou du satin, — pendant que la brise légère berce leur sommeil… — La bonne nature se traîne languissante, — et son déshabillé laisse à nu sa gorge émue. Mes sentiments sont en harmonie avec tout ce qui m’entoure. — Je salue les fleurs qui brodent le manteau de la terre, et là-bas l’oiseau tranquille[[23]](#footnote-23) — qui vogue sur les eaux est un frère pour moi. — Le vulgaire ne connaît pas toutes les poches dissimulées — où la nature fourre ses charmes. Mais cette position inusitée de mes jambes — me donne des crampes dans les mollets. — Il faut que j’aille les croiser à leur manière habituelle.

$111$ On trouvera ce badinage un peu léger, mais que de gens, devant la nature et tout le long de leur vie, restent comme le tailleur de Holmes, les hommes de leur profession ! Il fallait descendre jusque-là pour compléter le raccourci de ce talent inégal dont l’étrange souplesse déconcerte nos habitudes d’esprit. Holmes n’a pas bien su fixer ses facultés trop ondoyantes ; il flotte entre tous les genres comme une épave poussée et repoussée par les courants contraires. C’est d’ailleurs un don funeste du caractère américain de se répandre en toutes directions avec une prodigalité folle. Faire prendre au cours d’une rivière quatre lits différents, cela ne fera pas quatre rivières, mais quatre ruisseaux. Holmes s’est amoindri en se prodiguant sous des formes trop diverses. La critique américaine, dont la naïveté vaniteuse est proverbiale en Angleterre, a quelquefois appelé l’Autocrat un Montaigne expurgé. C’est bientôt dit, mais l’éloge est plus faux encore qu’il ne paraît outrecuidant. Holmes est fort peu sceptique ; le doute serait un anachronisme dans une nation qui se forme et dont la première tendance est de croire à la patrie grandissante, à l’avenir. Les Américains ont encore des naïvetés d’espérance et de foi qui s’arrangeraient mal des hésitations de ceux qui disent : Que sais-je ? Leurs poètes sont des apôtres, comme Longfellow ; leurs prosateurs, $112$ des éducateurs comme Emerson, dont la férule a été respectée plus qu’un sceptre. À sa manière, et tout en badinant, Holmes a joué, lui aussi, ce rôle de maître d’école. Des trois titres qu’il s’est octroyé, le professeur est peut-être celui qui lui convient le mieux. Ses bouffonneries même ont un fond doctoral. Il a l’esprit didactique, la main pleine de conseils qu’il sème en tout terrain, au hasard de la volée.

#### III

Si l’on mettait, autrement que pour mémoire, M. Joseph Nealen tête des *minor humorists*, ce serait pour lui faire une leçon de moralité grammaticale. Les américanismes d’Haliburton sont acceptables, le jargon qui remplit les Charcoal Studies n’est plus qu’un langage vicieux. Cette manière de parler populaire est devenue l’unique forme sous laquelle les humoristes américains essaient de voiler à demi aux étrangers la profondeur de leurs pensées. Cela s’appelle le dialecte yankee et cela consiste en une mauvaise prononciation et une mauvaise orthographe. Assurément les hommes d’esprit qui l’ont manié ont $113$ su en tirer des effets de comique fort drôle, et il faut se résigner à rire, tout en protestant. Je leur garde, pour ma part, fort peu de rancune, la conservation du pur anglais n’étant point mon affaire. Je pousserai même la condescendance jusqu’à citer dans toute la beauté de leur débraillé les passages originaux à côté de la traduction. Ceux qui lisent l’anglais ne s’y divertiront point médiocrement.

Ces remarques s’appliquent tout d’abord aux célèbres Biglow Paper de M. Lowell. C’est un mélange de prose et de vers, de plaisanteries et de chants patriotiques, de satires et d’hymnes, partie en bon anglais, partie en dialecte. Henri Russel Lowell, poète et homme d’esprit, sait, par prodige, demeurer l’un et l’autre, même en jargon. L’auteur de la Commemoration Ode et de la Fable pour les critiques n’est pas un écrivain de médiocre valeur. La satire des Biglow Papers est très dense, assez difficile à saisir pour qui n’est pas familier avec tous les détails de l’histoire des États-Unis :

Freedom’s keystone is slavery, that ther’s no doubt on,

It’s suthin’ thet’s — wha’d ye call it? — Divine…

The mass ough’to labour, an we lay on soffies,

Thet’s the reason I want to spread Freedom’s aree…

                   Sez John C. Calhoum, sez he.

La clef de voûte de la liberté, c’est l’esclavage ; là-dessus, pas de doute, — c’est quelque chose qui me semble, comment diriez-vous? Divin… La masse est $114$ faite pour travailler, et nous pour nous étaler sur nos sofas, voilà pourquoi je veux étendre l’air de la liberté, dit John-C. Calhoun, en personne.

Plus amusante que la partie rimée est l’appendice où l’auteur a recueilli les prétendues appréciations d’une presse fantaisiste sur son œuvre. Il s’y raille lui-même, en daubant ses contemporains.

Extrait de l’Univers littéraire universel : Livre unique que nous espérons voir bientôt entre les mains de tous les écoliers. Nous sommes heureux de rencontrer enfin un auteur assez patriote pour s’être affranchi de cette servile déférence à la grammaire et à l’orthographe anglaise trop commune parmi nous.

Si cette phrase est inventée, elle aurait bien pu avoir été sérieusement écrite, car il ne manque pas d’Américains pour étendre la haine de l’Anglais à la haine de la langue ; ceci explique la faveur qui n’a cessé d’accueillir les livres humoristiques en dialecte yankee. Parfois Lowell va plus loin dans cette voie où il est difficile de s’arrêter. Le vrai dialecte finit par manquer de piquant lorsqu’on le manie tous les jours, alors on prête ce style à un agent électoral, personnage américain d’une haute saveur comique :

Deer sir, — it’s gut to be the fashun now to rite letters to thec andid 8s, and i wus chose at a publik meetin in Quaalam to du wut was nessary fur that town. i writ to 271 ginerals and gut answers to 209. tha air called $115$ candid 8s but i dont see nothing candid about em. this here 1 wich i send was thought satt’ys factory.

La traduction donne un résultat assez misérable, même en conservant le calembour sur les candidats.

Cher monsieur, — il est de mode, maintenant, d’envoyer des lettres aux candides As, et j’ai été choisi à un meeting public à Quaalam pour faire le nécessaire dans cette ville. J’ai écrit à 271 généraux et 209 m’ont répondu. Ils sont candides As, mais je ne vois rien de candide en eux. La ci-incluse m’a paru satisfaisante.

Sur l’usage ridicule des citations grecques ou latines, surtout de la part de ceux qui ne les comprennent pas :

La première platitude venue en l’une ou l’autre de ces deux langues a pour le vulgaire un attrait aussi mystérieux que les cérémonies des Francs-Maçons. Cette fascination est si puissante qu’il ne serait pas étonnant de voir *Festina lente* choisi pour devise favorite par le capitaine d’un steamboat du Mississipi ; ou ἀριστον μὲν ὔδωρ cité comme argument irréfutable par un gentleman dont la vue a sur les bouteilles un effet diamétralement opposé à celui du stéréoscope, et réclame la substitution du *v* au *b* dans binoculaire.

Voilà de l’esprit qui vient de loin. Lowell a cependant quelquefois la satire assez juste et fort incisive, quand il se moque, comme le fait Holmes, de l’amour des Américains pour les distinctions honorifiques, que l’État leur refuse, mais que distribuent généreusement toutes $116$ sortes de sociétés et d’académies de province. Il a de la perspicacité, de l’imprévu, beaucoup de pittoresque dans la forme souvent étrange qu’il donne à sa pensée. Telle de ses boutades ne recule pas devant l’irrévérence :

Je ne voudrais pas aller trop loin, ni me flatter de pousser le coude à la Providence.

Milton est le seul homme qui ait bien compris la poésie de la cataracte ; il est vrai qu’il l’avait dans l’œil.

Ceci passe peut-être les bornes au-delà desquelles la plaisanterie cesse d’être littéraire. Le même homme a parlé ailleurs de Milton et des vieux poètes anglais en fort bonne prose avec une érudition et un jugement sains. Auquel entendre ? Voilà bien de leurs tours, à ces humoristes : railler aujourd’hui ce qu’ils respectaient hier, sans qu’on puisse savoir ce qu’ils pensent au fond.

S’il est difficile de pénétrer l’esprit de M. Lowell, on peut prendre sa revanche avec M. Browne, qui sous le pseudonyme d’Artemus Ward a publié plusieurs volumes humoristiques très populaires en pays de langue anglaise. Fantaisiste spirituel, d’une bonne humeur engageante, allant volontiers jusqu’au burlesque pur, jusqu’à la charge et l’énormité comiques, il ne se donne ni comme un penseur, ni comme un moraliste. Son but est d’amuser, et il réussit, surtout à ses $117$ propres dépens, car c’est Artemus Ward lui-même qui sert généralement de plastron aux plaisanteries de M. Browne. Artemus Ward a fait une conférence dans une petite ville américaine, et M. Browne en donne le compte rendu :

C’était un grand spectacle. M. Artemus Ward parlait et la plupart des auditeurs dormaient tranquillement sur leurs chaises. Quelques-uns quittaient la salle pour ne plus revenir, d’autres pleuraient comme des enfants à chacun de ses mots les plus spirituels. Tout cela formait une scène expressive et montrait bien la puissance de ce remarquable orateur. Lorsqu’il annonça qu’il ne redonnerait jamais de conférence dans la ville, ce fut une explosion de bravos assourdissants.

Tout lecteur anglais connaît le livre où il raconte les aventures de ce montreur de figures de cire, qui parcourt les États-Unis, subit beaucoup d’aventures et résume ainsi son expérience: « Vivez de vos rentes, empruntez pour cela s’il le faut, mais vivez de vos rentes. » Quand le *Showman* passe en Angleterre, il a changé de métier, il promène une ménagerie. Cela est écrit dans le langage étrange qu’on connaît, mais sans affectation d’excentricités grammaticales.

Un jour que je frappais mon léopard plus fort que d’habitude, cela m’attira une remontrance de la part d’un grand monsieur à lunettes qui me dit :

— Mon brave homme, ne battez pas ce pauvre animal prisonnier. Caressez-le plutôt.

— Je vais le caresser avec un bâton, répondis-je. Et je lui en envoyai une nouvelle volée.

$118$ — Je vous en prie, cessez, reprit le monsieur, éloignez-vous et considérez bien l’effet de la douceur. Je connais mieux que vous les idiosyncrasies de ces bêtes.

En disant cela il alla vers la cage, et collant sa figure aux barreaux de fer, il dit gentiment :

— Viens ici, ma jolie petite bête.

La jolie petite bête obéit sans se faire prier, saisit le monsieur par ses favoris et lui en arracha de quoi former une pelote à épingles.

Il se retourna vers moi.

— Espèce de vagabond, je vais vous faire poursuivre pour exhibition d’animaux dangereux et immoraux.

— Mais, cher monsieur, repris-je, il n’y a pas ici un animal qui ne soit d’une moralité parfaite ; seulement il ne faut pas les flatter. Pourquoi aller vous immiscer dans leurs idiotes syncrasies ?

Le monsieur était un échotier dramatique ; il écrivit un entrefilet dans un journal où il déclara que mon établissement faisait de mauvaises affaires.

Un chapitre des impressions d’Artemus Ward comme dompteur :

Quant aux ours, on peut leur apprendre des exercices intéressants, mais il ne faut pas compter dessus. Je possédais donc un ours gris Énorme qui savait danser, gesticuler, faire le mort, pencher tristement la tête, soupirer mélancoliquement, etc… Je représentais avec lui quelque chose que j’appelais sur mes affiches : « Magnifique Tableau vivant, où l’on voit la tendresse de l’ours pour son maître. » Je me couchais sur un tapis, et l’ours devait venir s’étendre près de moi, la patte droite sur mon cœur, pendant que l’orchestre jouait en sourdine Home, sweet home. C’était un spectacle touchant, je puis le dire, et j’y ai vu pleurer un collecteur d’impôts.

Un jour donc, je m’avançai et je dis :

— Mesdames et messieurs, nous allons vous montrer la tendresse de l’ours pour son maître.

Comme je m’étendais par terre, je remarquai bien $119$ l’expression singulière de ses yeux ; il les roulait en me regardant, mais je ne pouvais me figurer la scène qui allait suivre. Il se coucha et mit sa patte sur ma poitrine, pendant que je répétais :

— Affection de l’ours, pour son maître. Vous voyez le monarque des solitudes de l’ouest absolument subjugué. Si cruels que soient ces animaux, on peut se rendre compte qu’ils ont un cœur et qu’ils sont capables d’aimer. Cet ours, le plus formidable qui existe, et qui mesure dix-sept pieds de circonférence, me chérit comme une mère chérit son enfant !

Mais quelle fut mon horreur lorsque cet ours gris et infâme passa sous moi son autre patte et se dressa en brandissant ma personne. Il valsait et gambadait de la façon la plus effrayante en me tenant serré contre lui ; j’étais mort de peur… Je l’échappai belle. L’ours mourut de mort violente, le lendemain, s’étant trouvé devant une balle qui sortait du fusil d’un de mes hommes.

Il ne faut point faire fi du rire ; ces bouffonneries d’une verve inférieure, plus clownesque que comique, sont si franches et dénuées de toute prétention qu’il est bien permis de s’y amuser, Le sujet n’en demande pas plus, la forme et le fond s’adaptent à merveille ; on n’en saurait dire autant de trois petits humoristes qui ont *blagué* la guerre civile et jeté au milieu des batailles et des dissensions des partis la note grossière de leur rire indécent.

Les *lettres* du major Jack Downing sont la protestation d’un démocrate contre la politique abolitionniste. Il cherche à couvrir ses adversaires de ridicule et à les vouer au mépris, mais l’autorité lui manque ; ses plaisanteries ne $120$ portent pas. Tout cela est, d’ailleurs, d’un intérêt rétrospectif, et quand il nous dit qu’après la victoire du nord « le pays a pris la grippe et les fièvres», pour avoir avalé la médecine suivante :

|  |  |
| --- | --- |
| État de siège. | 2 onces |
| Confiscation | 2     » |
| Impôts | 2     » |
| Abolition. | 8     » |
| Justice | 0     » |
| (Agiter avant de servir) | |

qui peut s’intéresser à cela, à part peut-être quelques fanatiques sudistes attardés ?

Dans le comique de Downing, l’orthographe joue un grand rôle. Écrire *majer* pour *major*, *medicen* pour *medecine,* *ginrally* pour *generally*, surtout *dimmicracy* pour *democracy*, etc., fait partie de son esthétique, et il n’en a guère d’autre. À peine de temps à autre trouve-t-il un mot vraiment drôle, comme celui de cet abolitionniste :

Un petit enfant nègre dans les bras, les yeux levés au ciel, il répète tout le temps la même prière : « Ô mon Dieu, que ma volonté soit faite, et non la vôtre. »

Petroleum V. Nasby donne la réplique au *majer* ; il est républicain. Mais sa platitude est de celles qu’aucune cause ne relève. Les Orpheus C. Kerr papers n’ont point une valeur bien supérieure aux Lettres de Jack Downing, mais si la satire y est souvent aussi grossière et aussi $121$ calomniatrice, elle a peut-être une portée plus générale. Il nous montre l’envers de la guerre civile, fouille, en ricanant, les plaies les plus laides, et lance des calembours cyniques devant les lâchetés et les trahisons qu’il étale au jour. M. G. Sala nous en prévient dans la préface Orpheus C. Kerr « éclate de rire au nez d’événements qui ont douloureusement étonné le monde ». Son livre nous donne l’impression d’armées uniquement composées de titubantes escouades de coquins, d’imbéciles et de fanfarons. Si les soldats des deux partis étaient de provenances assez hétéroclites, il ne faudrait cependant pas prendre au pied de la lettre des choses comme celle-ci :

On attend deux Arabes pour prendre le commandement des brigades irlandaises, et le général Bleuker aura probablement deux Aztèques qui l’assisteront dans la direction de sa division allemande.

Un exemple de probité commerciale :

Ils allèrent au plus prochain cimetière, vidèrent toutes les tombes, en jetèrent le contenu dans un vieux broyeur à quartz, et le réduisirent en poudre. Ladite poudre fut envoyée à la côte et vendue comme fine fleur à douze dollars et demi le baril. Et un tel peuple serait conquis par une horde de rebelles sans religion ? Jamais ! Je le répète, non, jamais !

La politique est rarement une bonne inspiratrice. En faisant œuvre de parti, les Downing et $122$ les Orpheus C. Kerr ont calomnié leur pays ; jamais le plus sévère des étrangers, ni Mrs Trollope, ni Dickens n’a dit autant de mal de l’Amérique que les Américains. Il faut ajouter qu’ils n’ont pas eu la veine heureuse ; bien qu’entretenue par la jalousie anglaise, la popularité de leurs vilains petits livres va diminuant de jour en jour. La vogue se porte, en ce genre, aux amuseurs qui se moquent des travers et non des convictions de leurs compatriotes, font poser devant eux tous les hommes et non pas seulement leurs adversaires, ne reconnaissent pour ennemis que ceux qu’ils n’ont pu parvenir à dérider.

L’un de ceux-là est l’auteur des Innocents Abroad, l’autre, M. Billings, « le moraliste populaire par excellence, dit M. E.-P. Hingston, l’homme au bonnet à grelots, le type de l’humoriste américain». Il est assez écouté, paraît-il ; on accorde comme une valeur de sermon à ses aphorismes ironiques qui l’ont fait comparer à Thomas Hood. J’en choisis donc quelques-uns, mais on ne peut les goûter complètement qu’en les lisant dans leur jargon original :

Rize arly, work hard and late, live on what yu kant sell, giv noth’ing awa, and if yu dont die ritch, and go tu the devil, yu ma sue me for damages.

There is one thing I kant neve forget, nor 1 hain tried to, and that is the fust time I kissed a gal.

If I was asked, What is the chief end of a man now a daze? I should immegiatly repli, 10 per cent.

£

$123$ Levez-vous tôt, travaillez dur et tard, vivez sur ce que vous ne pouvez pas vendre si vous ne devenez pas riche et que vous n’alliez pas au diable, je vous permets de m’actionner en dommages et intérêts.

Il y a quelque chose que je ne pourrai jamais oublier, il est vrai que je ne l’ai pas essayé, c’est la première fois que j’ai embrassé une fille.

Si l’on me demandait : Quelle est la principale fin de l’homme, au jour d’aujourd’hui ? Je répondrais sans hésiter 10 pour cent.

Il s’assure sur la vie, et on lui fait les questions suivantes :

Are yu mail or femail? If so, please state how long yu have been so. — Do yu believe in a futer state? If yu du, state it. — Have yu ever committed suiside? And if so, how did it seem to affect yu?

£

Êtes-vous homme ou femme ? Dans ce cas, écrivez depuis combien de temps. — Croyez-vous en une vie future ? Dans ce cas, écrivez-le. — Vous êtes-vous jamais suicidé ? Dans ce cas, quel effet cela vous a-t-il produit ?

Encore une poignée de sentences familières ! il y en a de très fines :

Honesta is the best polisy, but dont take my word for it; tri it.

Familiarity breeds contempt, this iz so; jist as soon as we git familiarized with castor ile, for instance, we contempt it.

Misfortin and twins hardly ever cum singly.

The fust law ov natur iz tu steal; the sekund, tu hide; and the third iz tu steal agin.

Woman will sometimes confess her sins, but I never knu one tu confess her faults.

$124$ L’honnêteté est la meilleure des politiques ; mais ne me croyez pas sur parole, essayez-en.

La familiarité engendre le mépris ; à peine sommes nous familiarisés avec l’huile de castor, par exemple, que nous la méprisons.

Les malheurs et les jumeaux viennent rarement seuls. La première loi de nature est de voler ; la seconde, de cacher ; et la troisième, de voler encore.

La femme avoue quelquefois ses péchés ; mais je n’en ai jamais vu avouer ses défauts.

Restons sur celle-ci. Il y en a trop peu de pareilles parmi les élucubrations de Josh Billings. La compagnie est un peu mêlée, chez lui, et c’est dommage. Peut-être que s’il voulait écrire en anglais, se livrer moins à son imagination qu’à ses bons yeux d’observateur, il serait capable de nous donner un tout petit volume qui trouverait sa place à côté de l’Autocrate. Son plus grave défaut lui est commun, d’ailleurs, avec tous les humoristes américains : leur comique est trop prémédité et préparé en sous-main. La source n’en est ni spontanée, ni imprévue ; l’eau jaillit, parfois assez vive, assez claire, mais il a fallu creuser un puits artésien. Mesurant l’effet à l’effort, ils croient leur esprit irrésistible : mais le lecteur égoïste s’obstine à n’apprécier que le résultat.

S’il en était autrement, M. Leland serait un homme de génie. Les Hans Breitmann’s Ballads représentent une somme de travail qu’il est sans doute difficile d’estimer à sa juste valeur. La $125$ lecture en est si pénible, l’esprit et l’oreille sont si désagréablement affectés par ce patois anglo-hollandais aux articulations raides, que l’ironie assez subtile de la pensée s’évanouit à mesure qu’on en poursuit la lecture :

    Vhere ish de lofely golden cloud

Dad float on de moundain’s prow?

    Where ish de hummelstrahlende stern.

£

De shtar of de shpirits light?

    All goned afay mit de lager beer

Afay in de ewigkeit.

£

Où sont les charmants nuages dorés — qui flottent sur les sommets des monts ? — Où est l’étoile qui resplendissait au ciel, — L’étoile, lumière de nos esprits ? — Mais où est la bière de l’an passé ? Tout cela est loin, — bien loin dans l’éternité.

C’est railler comme il faut le sentimentalisme allemand la note n’est pas sans originalité, et à la langue près, on s’en accommoderait. Malheureusement, dévêtu de son travestissement, ayant dépouillé le Hans Breitmann, M. Leland n’a su écrire que des pochades sans style et sans finesse. Il abuse dans son Ægyptian Sketchbook de la permission qu’on peut accorder à un homme d’esprit d’user de la parodie. Passe pour La belle Hélène, mais y a-t-il le moindre sel dans les boutades de ce ton :

On rapporte que les Égyptiens apprirent tout ce qu’ils savaient des Juifs et en particulier d’Abraham qui avait $126$ établi à Héliopolis un cabinet de diseur de bonne aventure ; il enseigna l’astrologie aux prêtres. Je le vois faisant distribuer de petites cartes où était écrit : « On prédit les mariages ; on vous montrera le portrait de votre futur. On retrouve tous les objets perdus par l’observation des planètes. Messieurs, un dollar. Second étage, au fond de la cour. N. B. Sonnez à la grille. »

Se peut-il rien de plus misérable ? Je crois qu’après cela, il est temps d’arrêter. Et même je ne me sens point trop rassuré déjà. Me pardonnera-t-on d’avoir voulu donner une esquisse complète de l’humour américain, d’avoir cité parmi le meilleur un peu de mauvais ? Je l’ai fait, du moins, par esprit de vérité, plutôt que par amour du contraste, et c’est le même sentiment de curiosité analytique qui me guidera dans l’étude qu’il me reste à faire de l’auteur trop prôné, certainement, en France, mais trop dénigré peut-être en Angleterre, de The celebrated jumping frog et du Mississipi Sketch-Book.

#### IV

Johnson a dit, en parlant de l’esprit de certains poètes légers de son temps :

Leurs pensées sont souvent nouvelles, mais rarement $127$ naturelles ; elles ne sont point banales, mais point davantage justes ; le lecteur, loin de s’étonner de ne pas les avoir trouvées lui-même, se demande par quelles tortures infligées à son esprit, l’auteur a jamais pu les faire sortir.

Telle est également la réflexion que fait naître la lecture des petits humoristes américains, mais cela s’applique admirablement aux productions de M. Samuel Langhorne Clemens, fort connu sous le pseudonyme de Mark Twain.

Doué d’un rare talent d’observation, connaissant sa langue et la maniant, à l’occasion, avec souplesse et sincérité, plein de cette imagination comique qui transforme en sujets de rire tous les spectacles humains, M. Clemens pouvait prendre dans la littérature de son pays une place toute autre que celle qui lui restera. En des proportions restreintes, il pouvait en être l’Aristophane ; il a préféré le rôle du bouffon, du prestidigitateur, du clown littéraire. Et le public a été son complice ; ses premières excentricités furent saluées d’une telle explosion de bravos, qu’il se trouva comme emprisonné dans ce rôle inférieur d’amuseur populaire. La chose en est venue à un point qu’il est devenu, pour la foule ignorante des lecteurs européens, l’expression même de l’esprit américain et ceux-ci le jugent par ce qu’il a écrit de plus insensé.

$128$ Il est probable, dit un critique anglais, M. Nichol[[24]](#footnote-24), que pour la basse classe des snobs la prose américaine est, à l’heure actuelle, bien moins représentée par Irving, Emerson ou Hawthorne, que par Mark Twain, qui a pourtant plus fait qu’aucun autre écrivain américain contemporain, pour abaisser le ton de la littérature aussi bien en Angleterre que dans son propre pays.

Prodigue de plaisanteries irrespectueuses, de railleries méprisantes, d’avilissantes parodies, Mark Twain est un démolisseur à sa manière. Il *blague* Washington et les primitifs Italiens, fait la nique aux Pyramides et un pied de nez au Mont Blanc. Il voit les choses sous un jour bizarre, mais très particulier, très personnel. Il y a de la nouveauté et de la fraîcheur dans ses aperçus ; il n’imite pas, il ne compile pas l’esprit d’autrui. Le bon comme le mauvais, tout est neuf : d’un mot, il est original. Cette qualité, sans laquelle d’ailleurs les autres ne sont absolument rien, en littérature, a sans doute beaucoup fait pour sa popularité près d’un peuple avide de nouveau, mais il y a plus d’une façon d’être original, et l’on peut représenter à M. Clemens et à ses admirateurs qu’il n’a point pris la bonne.

Les procédés familiers aux humoristes américains, l’exagération et l’hyperbole, le $129$ grossissement jusqu’à l’absurde des faits d’observation, sont adroitement mis en œuvre par Mark Twain. Il y faut joindre une certaine naïveté, tantôt originelle, tantôt voulue, une affectation de moralité fort amusante, qui lui fait se voiler la face en traversant Regent Street ou le boulevard Montmartre, et déclamer au tombeau d’Abélard contre les semi-assassins de l’amant d’Héloïse. Il ne se refuse, en somme, aucune fantaisie. Le passé n’existe point pour lui ; il traite l’antiquité tout entière comme firent de l’Olympe les auteurs d’Orphée aux enfers. Ce sont des pages assez vulgaires, mais amusantes, que celles où il raconte la mort de Jules César en style de reporter, en appelant César, monsieur le prêteur, *coroner*, et les licteurs, des policemen. Les croyances, populaires ne sont pas plus sérieusement traitées. Il nous raconte qu’il assistait un jour à une représentation de lanterne magique ; on voyait des tableaux de la Bible et entre autres la touchante histoire de l’enfant prodigue qui rentrait à la maison pendant que l’orchestre jouait l’air connu :

Nous étions tous noblement gris

Quand nous som’s rentrés au logis.

Très souvent la naïveté est dans le style, auquel il donne quelque chose d’enfantin « Well, judge Thatcher, *he* took it… the widow Douglas $130$ *she* took me. But Tom Sawyer, *he* hurted me. The widow, *she* cried over me. » Ces quatre exemples sont pris dans les quinze premières lignes d’une page de Huckleberry Finn. Un autre procédé consiste dans l’emploi des patois ; on n’en conte pas moins de neuf, tous différents dans ce même livre, dont la lecture n’est pas toujours aisée. Voici, par exemple, le dialecte des nègres du Missouri :

Yo’ole father doan’know, yit, what he’s a-gwyne to do. Sometimes he spec he’ll go’way, en den agin he spec he’ll stay. De bes’ way is to res’easy en let de ole man take his own way. Dey’s two angels hoverin’ roun’ ’bout him[[25]](#footnote-25)…

Cette représentation graphique du patois est, en somme, légitime ; c’est du bon naturalisme, à condition de n’en pas abuser. Un nègre, après tout, parle nègre, si un académicien parle académiquement ; il faut cependant ménager la patience du lecteur et modérer les bavardages d’un personnage armé d’un tel jargon.

M. Clemens est plus amusant quand il manie ses ironies hyperboliques. Étant directeur d’un journal agricole, raconte-t-il quelque part, un $131$ abonné lui demanda son avis sur l’influence du phosphore dans l’organisme ; il répondit :

Oui, Agassiz recommande aux auteurs de manger du poisson, parce que le phosphore qu’il contient fait de la cervelle. C’est exact. Mais je ne puis vous indiquer la dose nécessaire, du moins avec certitude. Cependant, je crois, d’après vos renseignements, qu’une couple de baleines vous suffira pour le présent. Non des plus grosses ; de bonnes baleines moyennes.

Pour grossi qu’est le ridicule, la satire porte, car il y a certainement plus d’un matérialiste ignorant qui s’imagine que le génie se fabrique avec du phosphore. Je crois bien que c’est Maleschott, un des siens, du moins, qui recommande avec un sérieux parfait et pour le même usage la purée de pois verts, lesquels sont, paraît-il, extraordinairement phosphorés. Mark Twain tombe rarement aussi juste, mais il a des traits fort amusants, çà et là, dans ses divers recueils humoristiques. La célèbre grenouille sauteuse commença sa réputation ; c’est un court récit, non sans pittoresque, où le bouffon se mêle au sentimental. D’autres contes suivirent, du même genre, moins réussis, puis il donna la narration humoristique de ses voyages en Europe, toujours suivi par la vogue. Quand il s’est avisé d’appliquer sa méthode au roman historique, dans Le Prince et le Pauvre, le résultat a été si médiocre que ses fidèles mêmes ont douté de lui. Plus $132$ agréables sont les deux livres où il raconte les aventures de Tom Sawyer et celles de son camarade Huckleberry Finn. Dans une note placée en tête de Huckleberry Finn,l’auteur nous avertit :

Les personnes qui chercheront de la logique dans ce récit subiront de la prison ; — celles qui y chercheront de la morale seront bannies ; — celles qui y chercheront une fabulation seront condamnées à mort.

Celles qui y chercheront de l’esprit n’étant point mentionnées dans cette note comminatoire, je me risque à en détacher quelques passages.

Le camarade Finn parcourant l’Arkansas trouve dans une ferme l’œuvre inédit de la fille de la maison, jeune artiste morte à la fleur de l’âge, consumée par la fièvre du génie. Il décrit quelques-uns de ses tableaux.

Cela représentait une jeune femme vêtue d’une longue robe blanche, debout sur le parapet d’un pont, prête à sauter dans l’eau, les cheveux déroulés, regardant la lune avec des yeux pleins de larmes. Elle avait deux bras croisés sur la poitrine, deux autres bras étendus en avant, et deux autres encore levés vers la lune. L’artiste n’avait dessiné tant de bras que pour voir lesquels feraient le meilleur effet ; l’une des paires étant adoptées, elle aurait effacé les autres. Mais la mort la surprit avant qu’elle eût pu se résoudre, et maintenant on conserve ce tableau à la tête de son lit, dans sa chambre ; à chaque anniversaire de sa naissance, on y suspend des fleurs. La jeune femme en blanc a certainement une jolie figure bien douce, mais à mon avis, tant de bras que cela lui donne vraiment par trop l’air d’une araignée.

$133$ Cette même demoiselle de l’Arkansas était poète, pour mieux dire *poétesse* :

Et elle vous expédiait cela en un clin d’œil. Jamais elle n’avait besoin de s’arrêter pour penser. On lui écrivait un vers, et pourvu qu’il y eût une rime possible, elle en écrivait un autre aussitôt, puis la suite de la pièce, sans prendre haleine. Elle n’avait point de préférence ; tous les sujets lui étaient bons, pourvu qu’ils fussent tristes. Chaque fois qu’il mourait quelqu’un, homme, femme ou enfant, elle avait la plume à la main pour lui payer son « tribut », avant que le corps fût froid. Le médecin des morts arrivait, puis Emmeline, puis l’entrepreneur funèbre. L’entrepreneur ne la devança qu’une fois ; alors elle jeta au feu la poésie qu’elle apportait sur le défunt qui s’appelait Whistler. Elle ne fut plus jamais la même, après cela ; elle ne disait rien, elle ne se plaignait pas, mais elle se consumait, et ne survécut pas longtemps.

Cette raillerie est peut-être un peu funèbre, mais le genre est bien anglo-saxon ; il n’a point répugné à Dickens, qui en a donné l’exemple. Le passage suivant est plus caractéristique il s’agit du *Feud*, haine de famille dans la vallée du Mississipi, analogue à la *vendetta* corse. Interrogatoire du meurtrier :

— Vous avez été obligé de le tuer ?

— Je le crois bien, que j’y ai été obligé.

— Que vous avait-il fait ?

— Lui ? Il ne m’a jamais rien fait.

— Alors, pourquoi étiez-vous obligé de le tuer ?

— Quoi ! pour rien. C’est seulement à cause du *Feud*.

— Qu’est-ce que c’est que le *Feud* ?

— Mais où donc que vous avez été élevé ? Vous ne savez pas ce que c’est qu’un *Feud* ?

— Je n’en ai jamais entendu parler, qu’est-ce que c’est ?

$134$ — Eh bien, un *Feud*, c’est ça. Un homme a une querelle avec un autre homme et le tue ; alors le frère de l’autre homme le tue ; alors les autres frères des deux côtés viennent à la rescousse les uns contre les autres ; alors les cousins se mettent de la partie ; alors, comme ça, un beau jour tout le monde est tué, et il n’y a plus de *Feud*. Mais ça ne va pas trop vite : il faut longtemps.

Mark Twain connaît bien la psychologie de cet être inférieur, le nègre, il sait la mettre en action. Rien de curieux comme ce dialogue où Finn s’efforce, en vain, de faire comprendre au vieux Jim que les Français parlent et ont le droit de parler français, et non anglais :

— Voyons, Jim, un chat parle-t-il comme nous faisons ?

— Non, pas un chat.

— Eh bien, et une vache ?

— Non, pas une vache, non plus.

— Un chat parle-t-il comme une vache, ou une vache comme un chat ?

— Non pas.

— Il est naturel et juste pour eux de parler différemment l’un de l’autre, n’est-ce pas ?

— Ça, oui.

— Alors, n’est-il pas naturel et juste pour un chat et une vache de parler différemment de nous autres ?

— Oui, ça, c’est sûr.

— Bon. Pourquoi donc ne serait-il pas naturel et juste pour un Français de parler différemment de nous autres ? Réponds-moi à cela.

— Un chat est-il un homme ? reprit Jim.

— Non.

— Ça n’aurait donc pas de sens si un chat parlait comme un homme. Une vache est-elle un homme, ou une vache est-elle un chat ?

— Non, ni l’un ni l’autre.

$135$ — Eh bien, alors, elle ne peut pas parler comme l’un ou comme l’autre. Mais, un Français est-il un homme ?

— Oui.

— Eh bien, le diable m’emporte, pourquoi ne parle-t-il pas comme un homme ? Répondez-moi à cela, vous.

Je vis, conclut Finn, que c’était perdre son temps. Il n’est pas possible de faire raisonner un nègre.

Il n’y a point pénurie de prétendants en France, et l’on en trouve cependant jusque dans l’Arkansas. Un aventurier qui se fait appeler le duc de Bridgewater (nous dirions duc du Bord-de-l’eau) est abordé par un vieillard à barbe de fleuve, déguenillé, son pantalon dans ses bottes, qui se jette dans ses bras et lui dit :

— Bridgewater, je suis le dauphin.

— Vous êtes quoi ?

— Oui, mon ami, ce n’est que trop vrai, vos yeux contemplent en ce moment même le pauvre dauphin disparu, Louis XVII, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

— Vous, à votre âge ! jamais ! Vous voulez dire défunt Charlemagne, vous devez avoir six ou sept cents’ans, pour le moins.

— Ce sont mes malheurs, Bridgewater, ce sont mes malheurs. Ce sont mes malheurs qui ont fait blanchir ma barbe et tomber mes cheveux. Oui, messieurs, vous voyez devant vous, misérable, exilé, errant, méprisé, souffrant, le roi de France, le roi légitime.

Je ne donne point cela pour du très mauvais Mark Twain, car il y a pire ; mais voici du meilleur, extrait du livre où il raconte ses expériences personnelles comme pilote du Mississipi :

La face des eaux devint pour moi un livre merveilleux, $136$ non de ceux que l’on jette après qu’on les a lus, car il avait chaque jour une nouvelle histoire à conter Tout le long des douze cents milles, il n’y avait pas une page qui fût sans intérêt. Jamais homme n’en écrivit de pareil. Le passager, incapable de le lire, y voyait une suite de jolis tableaux peints par le soleil et ombrés par les nuages, tandis que l’œil expérimenté n’y trouvait rien du tout que la lecture la plus mortellement sérieuse. Lorsque j’eus appris le langage du fleuve, que le plus banal détail de ses rives me fut devenu aussi familier que les lettres de l’alphabet, il se trouva que j’avais fait une importante conquête. Mais j’avais en même temps perdu quelque chose qui ne pouvait jamais m’être rendu. La grâce, la beauté, la poésie, avaient abandonné le fleuve majestueux. Un jour vint où je cessai de faire attention aux gloires et aux charmes que la lune, le soleil, l’aurore jetaient sur les eaux, Ce soleil signifie que nous aurons du vent demain ; ces troncs flottants que la rivière va grossir, remercions-les ; cette marque oblique sur la surface du courant, c’est un haut-fond où s’éventrera quelque vapeur, une de ces nuits, si elle continue à s’étendre ; ces bouillons qui tournoient, c’est une barre qui se résout, un changement de chenal. Le fleuve n’avait plus pour moi d’autre intérêt que de me fournir d’utiles indications pour le pilotage. Depuis ce moment, j’ai eu pitié des médecins. Qu’est-ce que c’est pour eux que la beauté d’une femme !…

Plaignons le pilote du Mississipi, les médecins, si l’on veut, et aussi M. Clemens, qui, à force de rire de tout, n’a plus vu dans la vie que le côté comique des choses ; et prenons ces lignes que nous venons de lire comme la confession d’un humoriste. Elle n’est pas sans amertume.

M. Holmes est très âgé, Browne est mort, M. Lowell fait de la critique : où en sera l’humour, où en seront les humoristes américains lorsque M. Billings et M. Clemens auront encore écrit pendant vingt ans ?

C’est un genre qui s’en va, peut-être, et par la faute même de ceux qui l’ont cultivé avec le plus de succès. Ils ont trop oublié que le véritable humour, c’est de rire, sans doute, mais non de rire toujours et quand même. C’est trop mépriser la vie que de la railler sans cesse ; elle peut être mauvaise, en soi elle n’est point ridicule. Dans une des dernières pages qu’elle ait écrites, George Eliot a fermement flagellé ces bouffons de la littérature[[26]](#footnote-26). Son jugement est même un peu morose :

L’art de détruire est à la portée des esprits les plus bornés. Rien n’empêche un grossier butor de prendre un marteau et de faire sauter le nez à toutes les statues et à tous les bustes du Vatican, après quoi il pourra ricaner de plaisir devant son œuvre. Si l’esprit est le produit exquis de puissantes facultés, ce n’est pas une raison pour que nous soyons obligés de supporter les prétentions lamentablement désordonnées de monotones plaisantins à établir leur supériorité sur quiconque est doué de facultés moins facétieuses, à trancher dans tous les sujets qu’ils ne sentent, ni ne comprennent, et cela parce qu’ils n’ont de repos qu’après avoir brisé en mille pièces le miroir de la vérité dont ils se parent comme d’une verroterie bouffonne…

Les Tirynthiens, selon une ancienne tradition rapportée par Athénée, ayant reconnu que leur manie de rire de tout et du reste les rendait impropres aux affaires sérieuses, allèrent demander un remède à l’oracle de $138$ Delphes. Le dieu leur prescrivit une forme particulière de sacrifice qui devait être absolument efficace s’ils étaient capables de l’accomplir jusqu’au bout sans rire une seule fois. Ils y firent leur possible, mais la sotte gaminerie d’un enfant suffit pour détruire leur gravité inaccoutumée. L’oracle avait ainsi montré que les dieux eux-mêmes ne sauraient trouver un remède à une altération invétérée du caractère, ni donner la force et la dignité à un peuple qui, au milieu d’une crise publique, est à la merci d’une misérable plaisanterie.

Ceci a visiblement été écrit pour les Français, il y a quelque quinze ans, mais l’application en peut être à la fois générale et plus particulière. Un genre littéraire est bien près de disparaître qui ne vit plus que d’une continuelle intoxication de bouffonnerie. C’est l’agonie exhilarante du protoxyde d’azote, mais c’est l’agonie, puis la mort. Hors cela, le criterium serait médiocre pour juger de la santé d’un peuple. Aussi bien le rire que ne comprenait plus le romancier devenu philosophe est encore un bien assez précieux, et il n’y a plus de Tirynthien que Mark Twain. Ma sagesse n’est pas aussi sombre ; et, plus réservée, elle ne va pas interroger les dieux dans leurs temples, mais seulement La Bruyère, qui répond : « Il ne faut point mettre un ridicule là où il n’y en a point. C’est se gâter le goût, c’est corrompre son jugement et celui des autres. »

# $139$ La littérature des Jésuites

Les jésuites eurent un art, une méthode d’éducation, une religion ; ils essayèrent d’avoir une littérature. Leur art, qui se révéla principalement dans l’architecture, a quelque chose de pimpant et de mondain, sent la religiosité sucrée des gens qui veulent prendre les âmes à la glu des jolies choses. Telle église, qu’on attribue à leur inspiration, éveille l’idée d’un grand boudoir fané où des Jésus papillonnants donnent à la dévotion de discrets rendez-vous. Les anges y ont des airs de cupidons ; les bergers adorants ont mis des rubans à leurs houlettes, et les calvaires sont adoucis par des Madeleines bien pomponnées. On s’imagine un scrupule d’iris dans l’encens, et dans la cendre du mercredi de pénitence un soupçon de poudre à la maréchale.

$140$ Cet art dut être engageant, aujourd’hui il est suranné.

Leur littérature apparaît plus sérieuse, encore qu’elle ait son tour mondain, pour but de plaire autant que de convaincre.

Son époque est le grand siècle, son terrain la querelle avec le jansénisme. Un parti met en avant Pascal, se sent pour allié tout le cercle où règne Boileau : les adversaires ont le P. Bouhours. En somme, et si l’on excepte Bourdaloue, qui n’est pas tellement loin de Bossuet, Bouhours représente à peu près tout ce que l’on peut appeler la *littérature des jésuites*. Il est polémiste, lance contre Port-Royal des pamphlets assez persifleurs. Il est grammairien, continue Vaugelas d’un ton plus dégagé. Il est critique, raisonne sur la manière de penser et délimite les bornes du bel esprit. Il est universel, assez libre et assez sagace pour esquisser une théorie des milieux qui sentirait presque son M. Taine.

On se représente mal, de prime abord, un jésuite homme de lettres. Il faut s’abstraire de nos habitudes, rendre au mot la signification qu’il pouvait avoir au temps de Pascal. Après tout, est homme de lettres celui qui est prêt à écrire sur tout sujet donné, qui n’est jamais au dépourvu, que nul genre ne trouve à court ; Voltaire fut cela par excellence ; Bouhours aussi, en des proportions différentes et moindres.

$141$ Cette figure ; pour être de second plan, ne laisse pas d’intéresser — à moins qu’on ne doive cette illusion à M. G. Doncieux, qui vient de restaurer Bouhours et d’en disserter en Sorbonne. Sous ce titre, où se prend la curiosité Un jésuite homme de lettres au dix-septième siècle, l’auteur nous donne, en un cadre plus restreint, comme un pendant au Port-Royalde Sainte-Beuve.

Pourquoi tout sacrifier au grand Arnaud ! Aujourd’hui, fort désintéressés de ces choses, nous pouvons bien rendre justice même aux jésuites et reconnaître que les jansénistes furent quelquefois aussi jésuites que leurs adversaires. À coup sûr, Arnaud n’est pas moins retors que Bouhours ; et Pascal a tronqué trop de textes dans les immortelles Petites Lettres pour ne pas donner soupçon que sa bonne foi fut, avant tout, celle d’un croyant. Or, dans toutes les polémiques où la croyance est en jeu, l’on ment de part et d’autre avec sérénité.

Calomnie ? Point ! On sert sa cause, on frappe, et comme l’on peut…

Le lettré moderne suivra plus volontiers le jésuite sur un terrain moins âpre. Quand il fait de la grammaire, Bouhours ne saurait molester que les syllabes, les mots ou les phrases : c’est péché véniel ! Au reste, comme avec le ciel, Bouhours, un peu moins tyran que son maître $142$ Vaugelas, s’accommode avec la grammaire. Tout de même que ses confrères font les âmes, il laisse venir à lui les mots nouveaux, pourvu qu’ils soient de bonne compagnie, nés en la conversation des « honnêtes gens », agréés par les femmes (ce qui est un grand point) La circonspection qu’il montre en cette matière a de quoi nous faire sourire, nous autres qui voyons éclore à chaque pas des mots de toute couleur, et qui les prenons sans marchander, même les disgracieux et les inutiles.

Langue turbulente, criarde, qui ne ferait point mal de se remettre un tant soit peu sous la discipline d’un Bouhours.

Sa prudence conciliante et ce goût de la règle, mais d’une règle point trop rigoureuse, pliante aux usages et aux modes, sont bien d’un siècle où le caprice d’une cour, du roi plutôt, fait toute la loi. Comme ils peignent bien aussi, en miniature, l’esprit ondoyant de son ordre ! Ce qui n’est pas bon aujourd’hui le sera peut-être demain ; pas de rigueurs, des tempéraments ! Bouhours n’est pas homme à trancher : il expose le pour et le contre, propose à peine… Ainsi pour ses théories littéraires — ce qu’il prise, c’est la mesure — « un bel esprit est comme ces gens riches et sages qui sont magnifiques en tout et qui ne font jamais de folles dépenses ».

Il y a des choses fines dans ses Entretiens, $143$ dans sa Manière de bien penser, et c’est un chapitre où M. Doncieux fait preuve d’une rare pénétration d’analyse. Son Père Bouhours prend place parmi les délicats ; et comme on ne va guère feuilleter l’original, il y a gré à savoir à celui qui vient de si bien mettre en lumière, parmi son entourage, dans son vrai milieu, cet homme de goût qui fut, tout autant que jésuite, littérateur.

Ami simple, d’ailleurs, qui, malgré le piquant de ses polémiques, ne rendit guère d’autre service à sa compagnie que d’en être l’ornement et comme le luxe aimable. Il est vrai qu’au dix-septième siècle les belles-lettres avaient leur importance dans l’État, par elles-mêmes ; jamais on ne pratiqua autant l’art pour l’art, jamais la langue ne fut tant aimée, aimée parfois de travers, mais choyée par des esprits qui la voulaient parfaite. C’était avoir son rang, par là son influence, que de régenter en quelque coin du Parnasse ; la renommée de Bouhours donnait du lustre à la compagnie, jetait sur elle comme un manteau littéraire et mondain sous lequel le ménage politique pouvait s’élaborer à l’aise.

Sans s’en douter, Bouhours eut ce rôle et le tint à merveille. Par la suite, l’histoire littéraire de la Société de Jésus ne nous offre guère de personnages comparables. Au dix-huitième siècle, la littérature des jésuites se dessèche $144$ dans la théologie ou bien s’affadit dans les collèges : il y a peu de place pour les Bouhours. Plus tard encore, après la résurrection de l’ordre, il faut lutter pour l’existence, donner toutes les forces de l’esprit à l’activité pratique : plus que jamais, les Bouhours sont inutiles.

Au reste, il suffit qu’il en soit rencontré un ; et maintenant qu’il nous est loisible, à travers une lecture fort agréable, de faire entière connaissance avec Bouhours, nous nous prenons pour lui d’une certaine sympathie. Et quel brave jésuite, en somme, celui qui la veille de sa mort, dans le calme crépuscule de la nuit éternelle, disait à un ami « J’ai quelque scrupule du plaisir que je trouve à mourir ! »

# $145$ Alfred Vallette, romancier

Annuellement, d’après de sûres statistiques, la nation française produit environ trois mille tomes de roman c’est une grande richesse. Là-dedans sont comprises les réimpressions et les traductions et toutes sortes de babioles, — de jouets et de verroteries. Il est à croire que le trafic engendré par cette industrie est spécialement d’importation ; on voit des gens curieux et même dévoués tenter sous l’Odéon la dévirginisation subreptice de ces tomes, on n’en voit jamais que la passion exalte au point de leur faire payer, afin d’une possession complète et définitive, la rançon de ces multicolores esclaves. Où vont-elles, après ce stage à des comptoirs, à des vitrines, ces créatures issues de nous, pour qui leurs fabricateurs rêvèrent des robes $146$ brodées d’orfroi comme des chasubles, des colliers de perles noires, des diadèmes d’escarboucles, des souliers en peau d’unicorne, — et des lits de harem où la favorite parfumée d’origan s’évente sur des toisons de lynx avec des plumes de chimères !

Il y a telle sorte d’ivoire vert dont la provenance est inconnue ; presque aussi mystérieux, mais à l’inverse, le commerce des livres. On en sait le départ, on en ignore les suites. Rachilde émettait l’autre jour cette idée que peut-être, en telles régions invisitées, enfilées comme des merluches à de souples baguettes, ou comme des conques à des cordes de ramie, les romans nouveaux servent de monnaie, de régulateur du troc : avec ces ligatures, on dote les filles, on acquiert des chèvres et des armes de guerre, des femmes et de l’eau-de-vie. Bien que cette opinion ne soit encore que probable, et que nulle carte géographique, même de Justus Perthes, ne marque dans les solitudes de l’Afrique centrale une « Région des Livres », comme il y a une « Région des Lacs », bien que Stanley soit resté à ce sujet, non comme sur d’autres, muet, on peut, néanmoins, l’accepter provisoirement. Cela nous tire d’un grand embarras, — si toutefois, ainsi que je le pense, le doute est supérieur à l’ignorance.

D’autre part, c’est encore un soulagement. Qui $147$ n’avait été froissé de constater, en ces temps si noblement utilitaires, la vanité, le bon-à-rien du roman filoselle, de la bobine vulgaire débobinée en feuilleton puis rebobinée en volume (marques Delpit frères, Rabusson aîné, les Fils de Cotonet, Gréville-Duruy jeune et Vve Theuriet, *Aux 100.000 Bobines* (Ancienne Maison Maupassant, *Aux Fleurs de Médan*, etc.) ?

Dorénavant, nous voilà consolés et rassurés sur les floraisons funèbres d’un des arbres fruitiers les plus productifs du grand verger de l’industrie française. Travaillons, l’avenir est à nous : qui sait si à la prochaine exposition décennale nous n’aurons pas une place notoire, au pavillon de la République de Libéria, entre les plumes d’autruche et la poudre d’or !

Cependant, n’étant point spécialement qualifié pour les enquêtes commerciales, je me permettrai, au risque de mortifier dans leur dignité et même de léser dans leurs intérêts tant de respectables usiniers, de considérer la question à un point de vue différent, oh ! moins sérieux, et même, disons-le, entièrement futile, — celui de l’art.

Pour des yeux inexercés, inhabitués au compte-fil, les marques ci-dessus (et toutes les autres), se différencient très bien : tel amateur des produits galamment mélancoliques et jobardement mondains des « Fils de Cotonet » méprise avec $148$ résolution la marchandise « Rabusson aîné » ; ceux qui se fournissent aux *100.000 Bobines* (Ancienne Maison Maupassant), haussent les épaules devant les filés prudemment perpétrés sous les auspices de la Vve Theuriet ; et les habitués des cordonnets *Fleurs de Médan* (avec lesquels, disent-ils, on pourrait se pendre), récusent l’usage des pelotons « Delpit frères », qu’ils qualifient de simple filasse.

Il est difficile de compatir aux sympathies et aux dégoûts de ces amateurs, car les produits qu’ils aiment et ceux qu’ils repoussent sont tous taxés de hâtivité et d’insolidité, tous fabriqués avec une belle ignorance ou un rare dédain des élémentaires principes artistiques, tous « établis » avec le seul souci de la vente, du succès rapide, de la caisse à remplir.

Un homme de lettres qui, pour gagner strictement sa vie, se livre à des écritures ou médiocres ou volontairement médiocrisées, fourrées, selon la nécessaire clientèle, de cédrats ou de piments, n’est par cela même nullement condamnable : la liberté est une maîtresse qu’on ne paie jamais trop cher. Mais celui qui, à l’abri de toute pauvreté présente ou future, rédige, dans un but mercantile, de la copie, s’exclut à jamais, par ce seul acte, de la société des honnêtes gens dont nous voulons que la Littérature soit exclusivement composée. M. Zola, par exemple, qui $149$ eut du talent, l’a si bien galvaudé à des entreprises du genre de la Bête humaine et du Rêve que l’annonce actuelle de tel de ses livres nouveaux nous laisse aussi indifférents que les réclames des poêliers et des droguistes.

Il nous suffit d’ailleurs qu’à la suite de maîtres toujours dignes, quelques jeunes écrivains, bien décidés à ne jamais forfaire, publient de temps à autre un livre dont l’art, qui en est le moyen, est aussi le but : Le Vierge, d’Alfred Vallette, est de ceux-là.

On était accoutumé, dans un cercle, à dénommer ce volume, avant son apparition, « Monsieur Babylas », et il me coûte (moins qu’à l’auteur, sans doute), d’avoir à employer une appellation différente et fausse, sans être inexacte. Il faut, en de certaines circonstances, capituler avec les éditeurs, il serait parfois périlleux de leur répondre par un *Sit ut est, aut non sit*, mais ces raisons majeures ne peuvent m’empêcher de regretter le premier titre. Non que Le Vierge soit spécialement mauvais, mais ces syllabes induisent en erreur sur le but du romancier, qui n’a voulu ni donner un pendant à la vie de Stanislas Kostka, ni exciter les imaginations.

C’est une étude très simple, très dense et d’un bon naturalisme de la petite vie de province, $150$ synthétisée en une figure falote de petit vieux, figure merveilleusement vivante en son absence de vie, étonnamment vraie en son exagération vers le néant. Monsieur Babylas est la créature à laquelle il n’arrive jamais rien de notoire, qui se meut dans un milieu on dirait fluide où les chocs sont rares et peu violents, à laquelle rien ne réussit, mais qui d’ailleurs n’entreprend à peu près rien, qui est d’une timidité de chien battu et naturellement se fait battre rien que sur son air, souffre-douleur par destination, souffrant réellement, mais pas comme d’autres, souffrant négativement, ne comprenant pas la vie et incapable de chercher à la comprendre, un être faible, facilement roulé, mais jusqu’à un certain point protégé par cet excès d’innocence contre de trop grosses canailleries, incapable également de s’amuser et de s’ennuyer, contenté par l’absence d’activité, passant de longs moments, au bureau où il fait des copies, à jouir de ne rien faire, « dans une pose de petite fille qui s’ennuie à la messe », ne changeant guère en prenant de l’âge, ne s’apercevant de la puberté que par des désirs très imprécis, ne parvenant, à aucun moment, malgré des luttes contre une sorte de couardise maladive, à se renseigner directement sur la différence des sexes, mourant encore jeune ou toujours vieux d’une phtisie héréditaire, mourant guetté par d’équivoques captations, et après $151$ sa mort insulté, lui, le pauvre immaculé Babylas, dans ses mœurs !

C’est une création qui, sans être immense, est bien une création. Babylas nous était inconnu ; désormais il existe, il entre dans les types. Création originale, oui, car si elle doit quelque chose à Charles Bovary, elle pousse ce quelque chose très loin en dehors du type de Flaubert. Bovary est un homme faible, bon, un peu niais, non dénué d’instruction, capable même, avec une autre femme, de faire figure c’est un homme acceptable et même supérieur à bien des petits médecins et fonctionnaires de province. Babylas n’est pas acceptable ; il y a en lui du gnome, de la larve ; il donne la sensation pénible de l’incomplet, d’un chien sans queue, d’un chat sans oreilles, d’un oiseau sans plumes ; il n’a ni cheveux ni barbe ; dès sa première jeunesse, il doit couvrir d’une perruque son crâne de poussin duveté à peine, son crâne guère plus gros, guère plus plein : pourtant ce n’est pas un idiot, ni un noué, — c’est une maquette.

Il est presque prodigieux que l’auteur ait réussi à donner la vie à un être qui semble si peu fait pour vivre. Il vit, néanmoins, même d’une vie très visible, avec les paroles et les gestes, le corps et l’âme, de la vie intérieure et de la vie de relation, bien posé dans son ambiance, debout sur ses maigres jambes, bien logique avec lui-même, $152$ du dehors au dedans et du dedans : au dehors pour cela, le mot de création n’est pas excessif. Et l’ensemble est une œuvre d’art comme tel ivoire de Chine, tel bronze du Japon, art qui vaut par le détail autant que par le total et, dans le ramassis condensé de son grotesque intense et suranimé, nous donne une impression d’existence que ne nous donneront jamais, les contemplerions-nous pendant des siècles, les truquages gréco-romains de M. Chapu.

L’histoire de Monsieur Babylas apparaît, pour la contexture générale, ordonnée selon des principes scientifiquement codifiés. Le livre qui a ainsi servi de grammaire artistique à l’auteur est évidemment l’Éducation sentimentale, mais il n’y a pas imitation ; c’est plutôt une assimilation volontaire de procédés, une expérience résolument tentée et certainement réussie, comme d’un peintre qui emprunterait à un devancier sa perspective, son groupement, ses lointains, son étagement de plans, mais se réserverait la couleur, la forme, l’expression, l’intention, tout ce qui doit être personnel, à moins d’inexistence. Ainsi l’ironie est plus accentuée, les faits sont plus menus, plus tassés, engendrent bien plus que dans tels succédanés de l’Éducation le sourire et même le rire, l’émotion et même la pitié, la curiosité et même la sympathie, — ce qui est très loin des exagérations d’indifférence où se sont complu (pour n’avoir pas compris tout ce qu’il y avait en Flaubert de tristesse, d’amertume et même de tendresse et de bonté sous la rigidité affectée de cet homme au large cœur) de prudents compilateurs, comme M. Céard ou M. Alexis.

Le Vierge est plein d’agréables descriptions qu’on devine exactes (il ne faut pas dire vraies), avec dedans de jolis mots, le « grisollis » des alouettes, les tons d’un couchant dégradés jusqu’au « vert putride » ; — de très curieuses observations une nouvelle circule dans l’école, colère du maître, silence, recueillement, « après quoi prudemment une tête se releva, imitée d’une autre, encore, et de toutes » ; on voit ces oiseaux : c’est tout à fait charmant ; — d’autres telles que les petites filles aiment bien le sage Babylas, mais elles l’utilisent, lui font tourner la corde, brusquement, le jeu fini, le plantent là ; — par la forme de sa bouche « abaissée aux commissures, il semblait toujours sur le point de pleurer » ; — page 5, une très bonne psychologie de l’enfant pris et dompté par la vanité — ailleurs, bien notée « la tristesse des journées de fêtes », des jours où les gens ont l’air de jouer à s’ennuyer ; — plus loin, la naissance de la puberté, sur le fond toujours gris pointillée en menus coups de pinceau, en minuscules taches, mais fondues et assemblées vers une $154$ impression unique ; des remarques d’un humorisme lugubre, d’un comique atroce : Babylas — cette malchance n’arrive qu’à lui — « ferma les yeux de son père, — qui se rouvrirent peu après ».

En général, il y a, tout le long du volume, une bonne représentation de l’acte par le mot qui matériellement le détermine d’entre les autres actes, et un bon choix des actes nécessaires à la différenciation du type Babylas d’entre ses congénères.

Après avoir amusé, vers les deux tiers de cette histoire en images, la pauvre créature, tout d’un coup, par un imperceptible changement de rythme, commence à vous navrer : cela s’accentue à partir de la femme fuyante à ses pitoyables velléités, et l’enterrement du chien — fragment d’un tout à fait vrai sentiment — vient encore préciser la sorte de misère dont souffre alors Babylas : celle de l’isolement par timidité sentimentale.

Enfin, tout autour de Babylas, des personnages et des choses bien concordants avec la tonalité de la figurine centrale et qui la repoussent, par les hachures de leur grisaille, vers une lumière doucement trouble : on dirait d’un pays d’éternelle demi-transparence, une perpétuelle atmosphère de matin d’hiver, mais d’un matin ni froid ni chaud, ni clair ni sombre.

$155$ Ici finit le résumé, en impressions ; de ce premier roman d’Alfred Vallette, — roman sobre et solide, consciencieux et achevé, de noble labeur et d’art sincère.

# $157$ La Bestialité

L’extrême dépravation n’est souvent qu’un retour à la candeur première, et des écrivains qui ont fait de la perversité leur carrière en arrivent parfois à nous conter, sous couleur de luxures nouvelles, des histoires dont la fraîcheur était déjà contestable aux temps bibliques. C’est qu’il est fort difficile d’innover en ces imaginations. Le catalogue des plaisirs d’amour est bref, même si on y accueille les déviations de la folie charnelle, — et les anecdotes pathologiques, toujours les mêmes, que l’on trouve en nombre presque égal dans certains écrits scientifiques, dans les pamphlets licencieux du siècle dernier (Voir l’Espion du boulevard du Temple) et dans la littérature aphrodisiaque de toutes les époques. Les $158$ ouvrages casuistiques des Jésuites sont, en ce dernier genre, à mettre au premier rang. Sans doute, ils y font preuve d’une suprême connaissance de la bête humaine, mais leur sagacité n’est assez souvent que puérile et ils oublient que la vulgarisation des modes secrets du péché de la chair est beaucoup plus dangereuse que n’est probable leur guérison.

Dirai-je que ces sortes d’ouvrages seraient utilement étudiés par les romanciers érotiques ? C’est assez douteux, car l’imagination même d’un jésuite, comme le P. Sanchez, ou d’un capucin, comme le P. Sinistrari, est assez vite bornée par les possibilités, sinon par les vraisemblances. Pourtant, de tous ces médicastres de la chair en délire, Sinistrari est peut-être le plus curieux. Son petit livre, qui est assez connu, porte ce titre étrange « De la Démonialité et des animaux incubes et succubes, où l’on prouve qu’il existe sur terre des créatures raisonnables autres que l’homme, ayant comme lui un corps et une âme, naissant et mourant comme lui et capables de salut et de damnation. » Naturellement, Sinistrari ne prouve rien du tout que sa propre crédulité et son goût pour les obscénités pieuses, j’allais dire édifiantes, mais sa théorie de l’incubat et du succubat n’en est pas moins intéressante en son absurdité si logique, — et peut-être vraie, car que savons-nous ? C’est en cet $159$ opuscule que plus d’un mage, parmi les plus estimés, puisa sa science de la luxure ésotérique.

En passant, et pour préciser ses définitions, Sinistrari distingue soigneusement la démonialité de la bestialité. Comment ? Il est malaisé de répéter ses arguments, et il faut s’en tenir ici aux expressions de la bulle du pape Alexandre VII, qui déclare que « chacun de ces péchés porte avec lui sa turpitude particulière et distincte».

Le second de ces péchés, l’abominable bestialité, est un acte qu’on ose à peine évoquer, en sa triste et douloureuse abjection ; cependant, pour un homme primitif, un homme tout près de la nature et qui vit en frère parmi les animaux, il ne doit pas être si abject que cela. L’Histoire, légendaire ou véridique, le montre à l’origine de toutes les civilisations : les poètes le chantaient, et les nourrices, sans doute, narraient aux petits enfants, pour les endormir, des histoires d’amour où le jeune prince était un taureau blanc qui enlevait sur son dos, à travers les nues, sa belle, la blonde Europe. La mythologie grecque est pleine d’aventures de ce genre que personne n’ignore et qui ne choquent personne, parce qu’elles sont classiques et qu’on nous les apprend dès l’âge le plus tendre, — mais s’il nous prenait envie de réfléchir aux amours de Pasiphaé ?

La distinction absolue que nous faisons, depuis $160$ la civilisation, entre l’homme et les animaux, n’a pas toujours existé. Beaucoup de peuplades sauvages se croient issues d’un ancêtre animal et c’est même cette croyance qui explique les noms d’animaux que se donnaient les Peaux-rouges. En Égypte, le culte des animaux avait une origine analogue ; les bêtes sacrées étaient sacrées, non comme bêtes, mais comme parents de l’homme, comme membres de la famille, et on ne devait pas les manger, parce qu’on ne se mange pas en famille. Tels cannibales, qui n’auraient pas mangé de lièvres, mangeaient fort bien les hommes d’une autre tribu. Règle générale : quand un peuple s’abstient de la viande de telle bête, c’est qu’une tradition, souvent obscure, ou même oubliée, lui donne pour ancêtre cette bête elle-même.

On comprend qu’avec un tel état d’esprit, la fornication ne fût pas rare entre l’homme et les animaux ; elle était peut-être plus fréquente que nous ne pouvons ou que nous ne voulons l’admettre : — et personne ne doit affirmer que des êtres tels que les faunes et les sylvains, et tous les hybrides dont parlent les anciens poètes, n’aient jamais existé. Qui sait ce qu’ont pu produire, pendant des milliers d’années, les amours répétées des bergers et de leur troupeau ? Qui sait ? On avait tant raillé Hérodote pour ses pygmées — et Stanley les a retrouvés.

$161$ En somme, des amours qui nous paraissent monstrueuses, à cette heure, furent, à une époque donnée, « toutes naturelles ». Aussi, sachant bien des choses et ayant lu bien des livres, n’irai-je pas me scandaliser d’un roman récemment paru, sous le titre de l’Animale[[27]](#footnote-27) et où on nous raconte les amours d’une femme et d’un félin. Ce félin étant un chat (mon Dieu, quel homme, quel petit homme ! comme dit la chanson), ces amours sont assez irréelles, et leur sensualisme assez vague. L’auteur, qui est une femme, Rachilde, est sans doute persuadée d’avoir écrit une histoire plutôt pimentée ; je le veux bien, et aussi que l’histoire soit, d’un bout à l’autre, singulièrement malsaine, — mais malsaine et pimentée à la surface seulement. La vraie perversité, comme le vrai sadisme, ne s’acquiert pas par un effort d’imagination. L’affreux marquis de Sade se racontait lui-même ; il avait vécu ses « sadismes » avant de les écrire ; il imaginait peu, et le peu qu’il imagina est fort médiocre. Il n’est pathologiquement intéressant que lorsqu’il hurle après la chair et après le sang, sans menteries et sans simagrées. Son livre fameux, la Philosophie dans le boudoir (que d’aucuns croient, sur son titre, une œuvre de galante perversité), est un manuel d’érotisme à la fois $162$ effroyable et dégoûtant, mais on y sent vraiment toutes les violences et toutes les audaces charnelles d’un exceptionnel mâle, d’un être tellement armé pour l’amour brutal, pour la sensualité qu’il a probablement été un phénomène unique en son genre.

[[28]](#footnote-28)Je ne demande à personne d’être le marquis de Sade. Il y en eut assez d’un. Je demanderais plus volontiers aux romanciers qui n’ont ni sensualisme ni perversité naturelles, d’écrire selon leur tempérament : leurs œuvres seraient sans doute moins alléchantes, mais ce qu’elles perdraient en odeur, elles le gagneraient en saveur. Je veux dire qu’elles séduiraient plus profondément ; et puis, quand on a du talent, la vraie perversité, c’est d’être soi-même, en toute sincérité.

Mais l’auteur de l’Animale est un pur imaginatif, et, après tout, c’est peut-être un des meilleurs compliments qu’on puisse lui faire.

Un dernier mot : ce roman aurait beaucoup plu au capucin Sinistrari.

# $163$ L’affaire La Roncière

En 1834, M. de Morell, commandant de l’école de cavalerie, à Saumur, ferma sa porte à un des jeunes officiers de la garnison qui, jusque-là, avait fréquenté chez lui. Cet officier, le lieutenant de La Roncière, était soupçonné d’être l’auteur d’une quantité de lettres anonymes injurieuses et menaçantes dont la maison du général était remplie tous les matins. On trouvait ces lettres épinglées au mur, cachées à demi sous les flambeaux des cheminées, sur les tables, jusque dans la chambre de Mme de Morell et dans celle de sa fille, Marie, qui avait alors à peine seize ans. De plus, Marie de Morell s’était plainte de propos dédaigneux et presque grossiers : « Votre mère était fort jolie, lui aurait dit un jour La Roncière, $164$ vous ne lui ressemblez pas. » Enfin, La Roncière avait la réputation d’un débauché, d’un joueur ; sa vie était irrégulière ; ses camarades le mésestimaient. Il semble qu’il fût peu intelligent et d’un caractère faible, puisque, à un certain moment, pour sauver, à propos d’un duel, l’apparence de son honneur, il consentit, dans un billet qui, il est vrai, devait rester secret, à se reconnaître l’auteur des lettres anonymes.

Ces lettres, qui reproduisaient parfaitement son écriture, étaient des plus singulières et fort incohérentes. L’exaltation s’y montrait extrême. Il n’y était question que de haine, de vengeance, de crime : « Il me faudra la mort pour assouvir ma vengeance, disait une des lettres, adressée à un ami de la famille ; dans quelque temps, cette jeune fille ne sera qu’une pauvre créature dégradée. Si vous en voulez comme cela, on vous la jettera dans les bras. Je l’aime comme un fou, c’est-à-dire son argent, et à ma manière j’aurais voulu lui tourner la tête ; son petit air dédaigneux m’a empêché de le lui dire. Aussi, je me vengerai sur elle de son amour pour vous. » « Comme on le voit, observe l’acte d’accusation[[29]](#footnote-29), ces menaces pouvaient déjà faire pressentir de sinistres projets. » En effet, elles ne $165$ devaient pas rester vaines : tout se passe dans ce drame comme dans les feuilletons, où le romancier prédit très facilement, en termes dont l’ambiguïté devient très claire par la suite, les catastrophes des prochains chapitres.

« Nous avons dit, continue le même document, que l’hôtel de M. de Morell était situé sur la rive droite de la Loire, à l’angle de la rue Royale. Il se compose d’un rez-de-chaussée, de deux étages et de mansardes, avec fenêtres ouvertes sur la rivière. M. et Mme de Morell occupaient le premier étage ; Mlle de Morell était logée, avec Miss Allen, sa gouvernante, dans un appartement au deuxième étage et donnant sur le quai.

» Cet appartement était formé de trois pièces ; une grande alcôve, dans laquelle couchait Miss Allen ; un cabinet à côté où couchait Mlle de Morell, et un cabinet noir renfermant des armoires, qui ne communiquait qu’avec le cabinet de Mlle de Morell. La chambre de miss Allen n’avait d’accès que sur un corridor conduisant à l’escalier de service. La porte de ce corridor était garnie d’une serrure à bec de canne et à tour et demi. Elle se trouvait au bout d’un petit couloir régnant sur un côté de l’alcôve et fermé avec un simple bouton.

» Quant au cabinet de Mlle de Morell, la porte qui le séparait de la chambre de miss Allen ne se fermait en dedans qu’au moyen d’une petite $166$ targette dont le pène ne s’adaptait pas bien dans la gâche. La chambre et le cabinet étaient éclairés par des croisées à vingt-huit pieds du sol. Ces croisées étaient munies de persiennes qui n’étaient jamais fermées.

» Au-dessus de l’appartement de Mlle de Morell était une grande mansarde, que personne alors n’occupait, mais dans laquelle Samuël[[30]](#footnote-30) avait un accès facile. Il logeait en effet, seul des domestiques, dans cette partie de l’hôtel, et la mansarde où il couchait communiquait par un corridor avec la mansarde inoccupée. Les croisées de ces deux pièces n’étaient qu’à une distance de quatorze pieds des croisées de Mlle de Morell.

» On était arrivé au mardi 23 septembre. M. et Mme de Morell avaient passé la soirée au spectacle où ils avaient conduit le général de Préval. Mlle Marie de Morell était restée dans son appartement avec Mme Bécœur, femme du chirurgien-major, Mlle Bécœur et Miss Allen.

» La soirée se passa en causeries.

» Après le départ des dames Bécœur, miss Allen fit, selon sa coutume, la revue de l’appartement avec un soin extrême ; puis elle ferma la porte extérieure du corridor à tour et demi, et elle se coucha, ainsi que Mlle de Morell.

$167$ » La jeune fille était depuis longtemps endormie ; il était environ deux heures du matin.

» Tout à coup un bruit de vitres qui se brisent vient éveiller Marie. Écartant ses rideaux, elle vit, à la clarté de la lune, un bras passer par le carreau cassé et lever la poignée de l’espagnolette de sa fenêtre ; puis un homme pénétra dans la chambre et se dirigea rapidement vers la porte de communication du cabinet de Mlle de Morell avec la chambre de sa gouvernante.

» À cette vue, et par un mouvement spontané comme la pensée, Marie se précipita en bas de son lit, et chercha à se faire une sorte de rempart d’une chaise derrière laquelle elle se plaça.

» Elle put alors examiner l’homme qui venait de s’introduire chez elle. Il était de taille ordinaire, vêtu d’une capote en drap, coiffé d’un bonnet de police en drap rouge, et qui parut à la jeune fille avoir pour ornement un galon d’argent. Autour du col il avait une vaste cravate noire qui cachait les oreilles. Malgré cela, Marie reconnut aussitôt le lieutenant La Roncière.

» Tous ceux qui ont eu peur comprendront comment Marie n’avait pas pu pousser un cri en apercevant un homme qui s’introduisait par la fenêtre. Les grandes frayeurs semblent nous paralyser ; et en présence d’un danger imminent, il est rare que nous conservions le sang-froid nécessaire pour le conjurer. Chez les uns, ce sont $168$ les yeux qui se ferment, comme si en cessant de voir on pouvait cesser aussi d’être vu ; chez d’autres, ce sont les jambes et les bras qui se trouvent frappés d’inertie ; chez d’autres enfin, et il en fut ainsi pour Mlle de Morell, c’est la langue qui semble clouée au palais et refuse de s’en détacher, quelque effort que l’on fasse.

» Cependant La Roncière s’était élancé vers Marie, et la couvrant d’un regard effrayant

» — Je viens me venger ! lui dit-il.

» En même temps, il se jeta sur elle et lui arracha violemment la chaise à laquelle elle se cramponnait convulsivement.

» Alors, il saisit la jeune fille par les épaules, la terrassa et lui arracha sa camisole de nuit ; puis il lui passa un mouchoir autour du cou, et le serra de manière à ne laisser à sa victime que la faculté de pousser de faibles gémissements ; ensuite, il lui étreignit le corps dans une corde ; et, afin sans doute qu’elle ne pût tenter un mouvement, il mit ses pieds sur les jambes de cette malheureuse enfant.

» Quand il l’eut ainsi garrottée, il se pencha sur elle et lui porta des coups violents sur la poitrine et sur les bras ; il poussa la rage jusqu’à la mordre au poignet droit.

» Et tout en frappant et mordant, il s’écriait :

» — J’avais juré que je me vengerais !… Votre $169$ père m’a traité en laquais !… J’agis en laquais !…

» Et après un moment, il ajoutait :

» — Ce n’est pas tout ! Il me reste à me venger d’une autre personne qui a fait usage de lettres anonymes ! Elle ne perdra rien pour attendre !…

» À mesure qu’il parlait, son exaspération allait croissant, et il redoublait ses coups.

» — Depuis que je vous connais, poursuivit-il, il y a quelque chose en vous qui m’a donné le désir de vous faire du mal !

» À ces mots, la rage de ce forcené n’eut plus de bornes, il saisit un instrument que la jeune fille ne put voir, mais qu’elle crut être un couteau, et il lui en porta deux coups entre les jambes ; d’autres coups sur les cuisses occasionnèrent des contusions graves.

» Mais ces blessures produisirent un effet auquel La Roncière était assurément bien loin de s’attendre, et qui sauva la jeune fille du déshonneur.

» Le saisissement avait laissé Marie sans voix ; l’excès de la douleur lui rendant des forces, elle poussa des cris qui devaient être entendus.

» En effet, les plaintes et les exclamations de détresse de Mlle de Morell parvinrent aux oreilles de miss Allen ; la fidèle gouvernante. Elle se leva aussitôt, et La Roncière, ayant entendu le bruit qu’elle faisait en frappant à la porte et en $170$ l’agitant pour l’ouvrir, pensa qu’il était temps de songer à la retraite.

» — *En voilà assez pour elle*, dit-il en désignant Marie.

» En même temps, il déposa une lettre sur la commode, et se retira par la fenêtre qui était restée entièrement ouverte.

» — *Tiens ferme !* dit-il, s’adressant évidemment à un complice.

» Et il disparut. »

Cette aventure fut d’abord tenue secrète par la famille de Morell et, La Roncière ayant quitté Saumur, ils se crurent libérés de cette longue et cruelle persécution lorsque de nouvelles lettres de menaces les obligèrent à prévenir la justice. Un billet, adressé à Marie de Morell, disait ceci : « Ce que vous aimez le plus au monde, votre père, votre mère et M. d’Estouilly n’existeront plus dans quelques mois. Vous m’avez refusé, je me vengerai d’abord sur lui. » On trouva ce billet en des circonstances dramatiques. L’intéressante jeune fille, évanouie dans son cabinet de toilette, le tenait à la main. On la ranima, on appela un médecin et il y eut alors un spectacle qui aurait dû faire réfléchir : la malheureuse fut pendant plusieurs heures en proie à une effroyable crise hystérique. « Les muscles de son visage étaient tellement contractés qu’elle était devenue méconnaissable. »

$171$ M. de La Roncière fut arrêté à Paris le 28 octobre. Cela n’entrava aucunement les lettres anonymes ; maintenant, elles contenaient des aveux et faisaient clairement entendre que le but du bourreau était d’obtenir par la terreur la main de Marie de Morell. Que les lettres de l’écriture de La Roncière aient continué après son arrestation, cela ne surprit personne, car on le savait assez riche pour pouvoir soudoyer des gardiens de prison et d’ailleurs il avait évidemment plusieurs complices, sa maîtresse, une autre femme et un des domestiques de M. de Morell. Partout où passait la jeune Marie, les billets signés E. R. pleuvaient ; elle ne pouvait sortir en voiture sans qu’on en lançât par la portière elle les retrouvait aussitôt dans un pli de sa robe.

£

Traduit en cour d’assises sous l’inculpation de tentative de viol, M. de La Roncière fut défendu par Chaix d’Est-Ange ; Odilon Barrot et Berryer représentaient les intérêts de la partie civile, de sorte qu’il y eut, en somme, trois accusateurs contre un défenseur. Cependant, le président des assises semble avoir senti, sinon compris, l’innocence de La Roncière ; le tour de ses interrogations le prouve, ainsi que cette phrase de son résumé, visiblement calculée, dans sa solennité, pour impressionner le jury : « Si l’on rencontre quelquefois, en matière criminelle, des faits $172$ impénétrables à la sagacité humaine, le mystère dont ils restent entourés est un avertissement qu’ils doivent être réservés au jugement de Dieu. » Il s’appelait M. Férey ; intelligent et scrupuleux, il fut à peu près le seul à faire figure honorable dans ce procès, où trois illustres avocats furent si pompeusement médiocres.

« L’accusation, dit une lettre de La Roncière, le père, écrite à l’Observateur des Tribunaux du 25 août 1835, l’accusation, en avouant son impuissance de fournir des preuves, a demandé à être crue sur parole. »

Elle demanda même et obtint davantage ; elle exigea et on lui accorda que tout le calcul des vraisemblances fût renversé en sa faveur. Le témoignage des experts en écriture fut entièrement favorable à La Roncière. Selon l’un d’eux, M. Oudard, une seule des quatorze lettres saisies était d’une écriture réelle, sans déguisement, librement et franchement tracée ; c’était une petite lettre signée Marie de Morell, adressée à M. d’Estouilly ; or, les treize autres lettres représentaient la même écriture, mais dissimulée de façon à imiter assez bien l’écriture de La Roncière. L’expert reconnaissait dans le tout une main légère, très adroite et à son avis très différente de la main de La Roncière. Un témoin ami de la famille de Morell, en voulant combattre l’opinion de l’expert, reconnut sans s’en $173$ douter l’authenticité de la lettre signée Marie de Morell, il semblait donc que l’avis de l’expert dût au moins être recueilli avec déférence ; loin de là, il fut bafoué, ainsi que ses trois confrères, par les avocats et par le public. Dans sa plaidoirie, Odilon Barrot fit rire en racontant les méprises fameuses de quelques experts ridicules ; et ce moyen puissant de défense devint nul. Les affirmations de l’architecte, du vitrier et de la femme de chambre ne furent pas moins défavorables aux prétentions du ministère public.

« M. Girard, architecte à Saumur, fit la déposition suivante : — La chambre de Mlle de Morell est placée à vingt-huit pieds de hauteur. La persienne paraissait altérée, mais cette altération existait de longue date. Il n’y avait, le long du mur de face, aucune trace de passage ou d’escalade. Au-dessus de l’appartement se trouve une mansarde occupée par Samuel. Cette mansarde présente un rebord qui forme à l’extérieur un angle de quelques pieds. On a examiné attentivement cette partie de la maison, et on n’y remarqua aucune trace d’escalade. La toiture était intacte, et rien ne révélait qu’une corde y eût été fixée. Quant à la chambre de Samuel, rien n’a fait présumer qu’une corde y eût été placée. Il a été également impossible à M. Girard de découvrir sur le carreau $174$ en pierre blanche du pays, dont est carrelée la chambre de Mlle de Morell, aucune trace de sang. À l’extérieur, rien n’annonce le frottement d’une corde contre le mur, et cependant, si une corde eût frotté ce mur, elle eût laissé des traces infaillibles. Sans doute on aurait pu détacher la gouttière qui descendait du haut de la maison et faire passer la corde dessous, mais la gouttière est restée en place. On aurait pu encore placer une échelle contre le mur, mais pour le faire avec précaution et empêcher que des traces existassent, il eût fallu, en raison du point d’appui indispensable, une échelle d’environ trente ou quarante pieds, et, en outre, il eût été nécessaire que deux ouvriers habiles et habitués à pareille manœuvre prêtassent leur concours. D’ailleurs, il n’y avait sur les murs blancs aucune trace d’échelle. La conviction du témoin est qu’il n’y aurait pas eu impossibilité de monter par la fenêtre pour quelqu’un qui aurait pris toutes les précautions nécessaires, qui aurait eu du temps à lui, mais que l’ascension eût laissé des traces dans le cas contraire, et surtout pendant la nuit.

» Le vitrier de l’hôtel de Morell, le sieur Jorry, fait également une déposition très importante. Le 27 septembre, il a remis le carreau cassé dans la chambre de Mlle de Morell. C’était le carreau dans le battant à gauche le premier $175$ en bas. Il y avait un trou de trois à cinq pouces, et le carreau était cassé sur la longueur plus que sur la largeur. — D. Pouvait-on passer la main ? — R. Oui, Monsieur. — D. Pouvait-on, en passant la main, ouvrir l’espagnolette ? — R. Par la distance de l’intervalle du trou du carreau pour arriver à l’espagnolette, il y avait *un peu d’impossibilité*. (Vive sensation.) — D. Ces débris du carreau étaient-ils tombés en dedans ou en dehors de la chambre ? — R. Je trouvai les débris du verre sur l’abri extérieur ; je n’en ai point trouvé à l’intérieur. (Nouvelle sensation.)

» Une femme Tissier, domestique chez le général, déclare également que le carreau était cassé dans le bas de la croisée à gauche, et qu’en balayant elle n’a point trouvé de morceaux de verre dans la chambre. »

Une autre domestique déclare que quatre jours après la nuit de l’attentat, Mlle de Morell alla au bal et dansa avec beaucoup d’entrain. Sa mère, interrogée, donna pour explication que « sa fille, en allant au bal, remplissait un devoir ». Cette bonne dame semble d’ailleurs n’avoir même pas eu la curiosité de vérifier les « graves blessures » de sa fille, ni le souci de les soigner. Elle justifie son abstention par des phrases mécaniques sur la pudeur « Seize ans ! monsieur le président, un ange de pureté ! » Cet ange de pureté ignorait, en effet, comment se pratique $176$ un viol et quel est le but des violences qui peuvent accompagner cet acte. Sa pureté consiste en une ignorance matérielle des choses de l’amour et la perversité s’est heurtée à l’impossibilité d’imaginer les gestes sexuels : ainsi ne parle-t-elle que de coups et de morsures, de « blessures faites aux parties les plus secrètes ». Rien ne ressemble moins à ce qu’on peut imaginer d’un viol que la scène que l’on reconstitue par l’interrogatoire de Marie de Morell.

Le début de la plaidoirie d’Odilon Barrot, ou de son réquisitoire, est curieux et il résume bien, en ses antiphrases oratoires, ce que l’on pense aujourd’hui du rôle joué « par la plus pure et la plus innocente des vierges ». Il dit la vérité sans s’en douter, car on sait ce que dit un avocat on ne sait pas ce qu’il pense.

» Cependant on accuse Mlle Marie de Morell, dit l’avocat : on dit qu’elle est l’auteur des lettres anonymes ; qu’elle a ourdi une trame infâme, une combinaison infernale ; c’est elle, à entendre la défense, qui a donné des rendez-vous à sa mère sous le nom d’un officier, c’est elle qui a adressé des déclarations fort lestes à un officier. Elle a vu le désordre que ces lettres jetaient dans la maison ; elle a vu le chagrin, la perplexité de sa famille, et elle s’est jouée de tout cela. Elle a poussé deux officiers à se couper la gorge ; elle a fait verser le sang de l’un par $177$ la main de l’autre ; elle a écrit une lettre qui retrace le langage, je ne dirai pas d’un soldat, mais d’un soudard habitué à tout le dévergondage des tavernes et des lieux de débauche. Elle a, jeune fille de seize ans qu’elle est, tout foulé aux pieds, tout méconnu. Elle a tout deviné, tout appris, tout inventé ; elle a semé partout le désespoir ; elle a mis le deuil partout, et puis après, sur ce tas d’infamies, elle se dresse triomphante, et dans sa frénétique joie, elle a entonné en quelque sorte un hymne satanique !… (Rumeur prolongée dans l’auditoire.) Voilà, au dire de la défense, ce qu’a fait la plus pure et la plus innocente des vierges celle que, dans sa famille, on ne définit qu’en l’appelant un ange de douceur et de pureté… »

M. de La Roncière fut condamné à dix ans de réclusion. Le jury, voix de la foule, avait été entièrement dupe de cette idée bizarre, alors très répandue, que dans la race humaine, les jeunes femelles sont naturellement douées de toutes les vertus ; l’état des jeunes mâles est l’impureté ; l’état des jeunes femelles est la pureté. Il serait curieux de rechercher l’origine de cette opinion singulière qui, depuis cent ans, a faussé la littérature, l’art et les mœurs, et a créé cet être factice, la Jeune Fille. Assurément, en aucun moment des siècles passés, on n’eût été dupe d’une aussi diabolique vierge. Il y a deux cents $178$ ans, on eût évité un procès scandaleux et diffamatoire pour deux familles en enfermant la malheureuse dans un maternel couvent ; plus haut, on l’eût exorcisée à coups de fouet et ce traitement n’eût pas manqué d’avoir les meilleurs effets. C’était une possédée ; c’était une grande hystérique : les deux mots, qui ont une signification également nulle, sont clairs du moins par la certitude des faits toujours identiques qu’ils renferment. En ces dernières années, le cas de Mlle de Morell a inquiété la science, qui a facilement confirmé l’opinion des contemporains un peu avisés, telle à peu près qu’elle est rapportée dans le discours d’Odilon Barrot. Toutes les inventions maladives des hystériques n’ont pas d’aussi tragiques conclusions ; mais elles ont toutes le même but : l’hystérique veut que l’on s’occupe d’elle ; elle veut être intéressante elle veut être au premier plan ; son habileté simulatrice, que l’on a appris à déjouer, est parfois véritablement démoniaque.

Mais les romans les mieux construits ont des lacunes et des invraisemblances ; le génie lui-même ne pense pas à tout ; il y a des défaillances dans les combinaisons de l’hystérie. Le roman de Marie de Morell étonna par la précocité d’une telle perversion, mais ses invraisemblances furent vivement critiquées. La cause de La Roncière devint européenne. Il fut défendu avec $179$ science en Angleterre et en Allemagne ; des gens nés pour ne pas être dupes réfutèrent aisément un acte d’accusation qui apparaît aujourd’hui comme un des monuments de la sottise humaine. En absolvant M. de La Roncière, la science n’a aucunement prétendu condamner Mlle de Morell, l’inconscience étant inséparable de l’état hystérique ; tout ce qu’elle pourrait insinuer, c’est que de pareils procès, toujours possibles, en somme, devraient être évoqués devant elle et non devant une assemblée de rentiers et de boutiquiers. Quelle civilisation que celle où un marchand de parapluies est, dans tous les cas possibles, le juge absolu, le juge de la vie et de la mort !

# $181$ La littérature française en 1900

La littérature vue en perspective n’est pas tout à fait la même que vue au jour le jour, au hasard des rencontres. Après une année, tel livre a acquis une valeur plus grande, ou moindre, que celle qu’il avait le jour qu’on lui mit sa première robe — la célèbre robe jaune. La lecture fermente dans le cerveau, comme la nourriture dans l’estomac — et les suites sont un surcroît de forces, ou une rancœur. Il arrive aussi que nous avons dévoré des lectures si légères, si fugitives, qu’un souvenir à peine en reste, nuageux, dans notre esprit. C’était peut-être un parfum ? peut-être, et rien de plus.

Il s’agira ici d’impressions personnelles ; mais contrôlées par les jugements de l’opinion, même adverse. Je signalerai, en quelques pages, avec $182$ les livres qui m’ont été un plaisir, ceux qui ont agréé à une partie notable, même à un clan, du public lettré.

\*  
\* \*

Il faut un ordre, ascendant ou descendant, selon les philosophies, qu’elles soient rationalistes ou physiologistes ; on commencera donc par en haut, par la critique, pour aboutir à la poésie, qui représente ce qu’il y a de plus simple dans l’intellectualité, la conscience de la sensation. Cette hiérarchie peut se renverser, cela est sans importance.

La philosophie en France est presque réduite à la psychologie. C’est l’influence de M. Ribot. Les questions d’origine et de finalité rejetées hors de la science, il ne reste au philosophe que l’observation ; soit interne, celle qui dans le silence interroge la conscience psychologique ; soit externe, celle qui étudie sur autrui, homme ou animal, l’itinéraire obscur des sensations en leur voyage le long des nerfs vers le cerveau. Les maladies mentales ont été fort utiles aux progrès de la psychologie objective. Il n’est rien de tel, pour comprendre un mécanisme, que de conférer l’horloge normale avec l’horloge $183$ désordonnée. C’est en étudiant la volonté malade, la mémoire malade que M. Ribot nous a fait savoir plus exactement ce que c’est que la mémoire, ce que c’est que la volonté.

[Mais voici qu’il change de méthode. Pour déterminer la nature de l’imagination créatrice, nous expliquer, du moins, sa formation et sa marche, il laisse de côté, cette fois, la pathologie de cette faculté encore mystérieuse. Il ne compare plus le dévergondage à la règle ; il reste dans la grande route, daignant à peine jeter un regard oblique sur les chemins perdus. La tâche en a-t-elle été plus difficile ? Peut-être ; mais l’étude a gagné en agrément, un élément nouveau s’est alors insinué dans la psychologie. En mettant sur le même plan toutes les imaginations, celle du poète et celle du commerçant, celle de l’ingénieur et celle du mystique, M. Ribot a semblé ironique. Ce n’est qu’une apparence ; mais c’est un agrément. Que d’autres eussent été tentés de classer dans la pathologie l’imagination poétique ! Mais reconnaître la légitimité et l’équivalence de toutes les activités humaines, c’est faire œuvre de haute philosophie. Il faut donc retenir comme un modèle cet *Essai sur l’Imagination créatrice*. La vulgarisation de l’œuvre de Nietzsche a semblé tout d’abord redonner une sorte de vie aux vieilles querelles métaphysiques. Les psychologues ont pu craindre de se trouver délaissés. Mais Nietzsche, lui aussi, est un psychologue d’une singulière force, quoique sa méthode soit bien plutôt philologique que physiologique. On peut donc le suivre et l’étudier sans mépriser les travaux de l’école française. L’observation exacte est nécessaire, comme point de départ, à la métaphysique aussi bien qu’à la sociologie. D’ailleurs, Nietzsche est mort sans avoir pu formuler nettement sa métaphysique personnelle. L’idée du surhomme ne semble pas compatible avec les dernières vues de la science. Cette grandiose conception, née sous l’influence du darwinisme, n’aurait plus même une apparence de possibilité, si la croyance à l’évolution des espèces se trouvait contredite par des faits mieux observés, par des raisonnements plus serrés. Quant au retour éternel, laissons au catalogue des enfers bouddhistes cette rêverie énervante. II restera de Nietzsche l’œuvre d’un restaurateur de l’énergie humaine, d’un affirmateur des droits de la vie. Sa vraie métaphysique est dans l’opposition qu’il a tentée de l’instinct de grandeur contre l’idée de devoir. Il a lutté contre Kant ; et s’il ne l’a pas vaincu, il l’a blessé très dangereusement.

M. Jules de Gaultier a conté l’histoire de ce duel, qui se perpétue. Son livre, De Kant à Nietzsche, représente le plus grand effort métaphysique de cette année. Il a été le signal de l’examen nouveau de plusieurs questions que l’on croyait définitivement résolues. Les dévots les plus austères du Kantisme en ont été troublés dans leur piété naïve.

Après ces deux ouvrages qui figurent les deux ordres de travaux aujourd’hui en honneur dans la philosophie, quelques autres ont eu leur intérêt et leurs lecteurs. Voici le Victor Hugo philosophe, de M. Renouvier, étude paradoxale, car la philosophie de Victor Hugo, dépouillée de la parure lyrique, est bien vulgaire et bien nulle. Voici la France au point de vue moral, de M. Fouillée, dont il n’y a rien à dire, sinon que c’est un livre plein de bonnes intentions. Mme Clémence Royer nous a donné une Constitution du Monde, dont le monde n’avait que faire. Enfin il y a eu quantité d’études de psychologie dont le type pourrait être Le Rire, par M. Bergson. L’activité philosophique a été très grande et cependant, une partie de la force qui pourrait s’y employer se détourne vers la sociologie.

Ici on sort de la littérature. Les réformateurs croient faire œuvre d’utilité ; ils sont donc en dehors de l’art ; tandis que les philosophes, comme les savants, gardent jusqu’à un certain point l’attitude du désintéressement.

Cependant, pour combler la lacune entre la philosophie et l’histoire, je citerai un ouvrage qui se range parmi les plus importants de l’année L’Aryen, son rôle social, par Vacher de Lapouge. Il serait même utile de le lire avant de s’occuper d’études historiques. Et on lirait aussi, de même que l’Année sociologique de M. Durkheim, les livres où M. Gabriel de Tarde a consigné de précieuses observations et formulé sa loi de l’imitation, clef de plus d’un problème historique.

Le temps est loin où un écrivain pouvait entreprendre à lui seul une histoire de France « depuis les temps les plus reculés jusqu’à nos jours». Michelet, qui avait du génie, n’y a pas réussi c’est-à-dire que son histoire est une œuvre de littérature et non de science. Son volume sur Jeanne d’Arc est un fort curieux roman historique, et guère plus. Aujourd’hui, on a reconnu que pour bien se pénétrer de l’esprit d’une époque, il y faut vivre exclusivement ; et plus on approche des temps modernes, plus cette époque se restreint en étendue. La nouvelle Histoire de France qui a commencé à paraître sous la direction de M. Lavisse aura donc plusieurs auteurs. On en est aux Capétiens : c’est M. Luchaire qui traite cette période. Il la connaît fort bien et peut inspirer confiance.

Cependant, même ainsi comprise, l’histoire de France n’est guère séduisante. Ce qui vaut, ce sont les documents originaux, les chroniques, les mémoires, les monographies sur un personnage, un événement. Les vues d’ensemble sont toujours plus ou moins romanesques ; ce sont des constructions. La réalité n’est pas construite. Le plus précieux, peut-être, dans la matière historique, c’est l’anecdote, le trait de mœurs, la scène décrite par un témoin. En ce genre, cette année nous apporte Napoléon et sa famille, par Frédéric Masson, Le Cabinet secret de l’histoire, par le Dr Cabanes, le Journal intime de Cuvillier-Fleury. Parmi les monographies, on se souvient surtout de la vie du Comte de La Ferronays, par M. Costa de Beauregard, des Trois femmes de la Révolution, de Léopold Lacour, du Baron de La Hontan et le Canada au dix-septième siècle, de François de Nion. Nous avons eu deux Bismarck, celui de M. Ch. Benoist et celui de M. Welschinger. C’est aussi dans l’histoire, section des documents et des observations, qu’il faut ranger l’ouvrage de M. Baumann, La Vie sociale de notre temps, déjà mis à profit par des romanciers et des auteurs dramatiques.

A l’histoire politique anecdotique, biographique, est intimement liée l’histoire littéraire et aussi la critique littéraire. On ne peut écrire, sans toucher à la littérature, la vie d’un Richelieu, d’un Condé, d’un Choiseul ; ni sans toucher à la politique la vie de Voltaire ou celle de Chateaubriand, ni celle même d’un libertin comme Théophile de Viau, ou celle de Bois-Robert, ce bouffon. Il est vrai que la littérature et la politique sont désormais entièrement séparées ; mais cela est fort récent et dû à l’invasion démocratique. Les hommes politiques étant créés par la populace et les écrivains tenant d’une élite leur réputation, il en est résulté deux castes dirigeantes excessivement diverses d’idées, de goût, d’aptitudes. Le fossé se comblera peut-être. Des hommes courageux s’y sont jetés, nouveaux Curtius. mais on ne sait si les dieux récompenseront leur dévouement, ou leur ambition.

Il ne faudrait pas demander à des critiques comme M. Brunetière de séparer la littérature de l’étude des questions politiques ou religieuses ; mais d’autres s’en soucient peu et relèguent, peut-être à tort, l’histoire de la pensée humaine et de ses formes, au-dessus des intérêts sociaux. Ainsi M. Petit de Julleville ou M. Émile Faguet, dans leurs récentes histoires de la littérature française. Mais M. Faguet, seul rédacteur de son ouvrage, a pu lui donner une unité de vues qu’il ne faut pas demander à l’œuvre d’ailleurs considérable de M. de Julleville, réunion de chapitres écrits par des hommes de valeur et d’opinions diverses.

Parmi les études de la littérature classique, on a remarqué le Montaigne, de Guillaume Guizot, œuvre de réaction chrétienne contre le scepticisme catholique ; le Pascal, de M. Boutroux, auquel la même remarque convient très bien. Ces deux livres doivent être rangés parmi les mauvais livres, puisqu’ils tendent tous les deux à dénaturer l’idéal que se sont fait de la vie les races latines, éprises naturellement de beauté et de grandeur, bien plus que de vérité et de justice. Le Pascal est médiocre et presque honnête le Montaigne est adroit et presque scandaleux.

Plusieurs critiques, avec des fortunes assez égales, recueillent actuellement en volumes leurs articles de l’année ; il y a M. Doumic et il y a M. Bordeaux, M. de Wyzewa et M. Larroumet, et d’autres. Ce sont des documents d’opinion qu’il n’est pas inutile de consulter.

L’existence et la durée de ces collections prouvent un nombre croissant d’amateurs de controverse littéraire.

Il est fâcheux que l’exemple de ces représentants de la critique classique n’ait pas suscité quelques juges parmi les nouvelles écoles. Parfois M. André Gide ose une belle page de critique, telle sa brochure sur l’Influence en littérature, parfois M. Beaunier, M. Mauclair, qui vient de donner l’Art en silence, M. Kahn, ou M. Mockel analysent avec pénétration un livre nouveau ou le talent d’un poète ; mais il n’y a rien de suivi, rien surtout qui fasse pleine autorité. On a, en telles revues, des ensembles excellents de critiques, mais ce ne sont que des ensembles et non des œuvres personnelles. Cependant, quelle œuvre demande plus de personnalité que la critique ?

Il en fallait même dans un recueil comme celui qui s’appelle Poètes d’Aujourd’hui ayant à offrir au public des morceaux choisis parmi les plus beaux poèmes de ces dernières années, les éditeurs se devaient guider à la fois sur leur propre sens esthétique et sur l’état du goût parmi les lecteurs lettrés. On a dit que certains de leurs choix étaient arbitraires et aussi certaines de leurs exclusions. Mais tout jugement est arbitraire. Ce livre a popularisé une poésie à laquelle on avait prédit qu’elle ne sortirait jamais des cénacles. C’est un résultat appréciable et qui, sans cette initiative, aurait pu se faire encore attendre fort longtemps. Pratiquons un peu, à notre tour, la politique des résultats ; d’autres, qui ne nous valaient pas, s’en sont bien trouvés. Il faut réussir, c’est-à-dire qu’il faut, quand on a la force, la force motrice, filer son chemin. Un livre tel que le Tristan et Yseult de M. J. Bédier est-il du roman, est-il de la critique ? J’appellerais cela assez volontiers du roman critique. Recueillir les anciens textes où se trouvent épars les épisodes d’une légende, les coordonner, les traduire en un français simple et harmonieux, cela demande le sens d’un érudit et l’instinct d’un poète. M. Bédier possède ces dons, contradictoires trop souvent. On attend de lui d’autres restaurations. Il sera, s’il le veut, un nouveau Tressan, mais avec tout ce qui manquait à l’ancien, de science, de style et de goût.

Les romans sont toujours nombreux ; mais une statistique exacte constaterait peut-être leur décroissance. C’est à propos du roman sans doute qu’on a parlé d’une crise du livre. Il y a la crise vinicole ; il y aurait la crise romanesque. A la vérité, jamais il ne se publia autant de romans médiocres ; non pas même mauvais, médiocres et de tous les genres de médiocrité. Libertinage, moralisme, études sociales, passionnelles, parisiennes, exotiques ; la lyre a un très grand nombre de cordes, mais y en a-t-il deux ou trois qui donnent une note juste et claire ?

Les deux grands succès de l’année furent Quo Vadis ? et le Journal d’une femme de chambre. Mais le livre de M. Sienkiewicz ne nous regarde pas. Celui de M. Mirbeau n’est pas des plus agréables. On s’y amuse, mais non sans honte, avec la conscience de goûter un plaisir presque dégradant. Il y a des êtres abjects parmi la bourgeoisie ; il y en a davantage encore parmi le peuple. M. Mirbeau ne le croit pas. Il croit même le contraire et que le peuple serait tout à fait exquis s’il était tout à fait maître. On a réimprimé le Calvaire. M. Mirbeau a eu ainsi l’occasion de faire un examen de conscience. Son prochain roman nous en dira le résultat.

La Double Maîtresse, de Henri de Régnier et Amour, Amour ! de Pierre Veber ont également été fort bien accueillis par un large public. L’un est le roman littéraire, spirituel, fin et de bonne compagnie ; l’autre, le roman goguenard, boulevardier, équivoque. Je ne les ai pas réunis pour les mettre en parallèle et les critiquer de compagnie. Il y aura toujours très loin d’un poète lyrique à un vaudevilliste, même quand ils se rencontrent en un même genre. Ce qui est piquant, c’est que le vaudevilliste et le poète aient trouvé presque en même temps un succès presque égal cela montre la variété des publics ; ou, s’il s’agit des mêmes lecteurs, la variété des goûts dans un même liseur de livres.

Voici Le Roi. M. d’Esparbès écrit assez bien, d’un style coulant, riche et triste, il prend tout au sérieux, mais son sérieux ne va pas très loin. C’est un des écrivains de ce temps les plus appliqués et les plus consciencieux. Ses contes sont presque aussi sévères, en leur genre qui se voudrait vert-galant ou talon rouge, que les articles de M. Paul Adam, ces chefs-d’œuvre d’idéologie grave. Que c’est beau, la foi littéraire ! Ce n’est pas, du moins, ce que l’on reprocherait à Rachilde, si cela pouvait être reproché. L’auteur de la Jongleuse et des Contes et Nouvelles n’a pas la foi. Il la remplace par de l’esprit ; de la fantaisie, de l’ironie. Et Jean Lorrain ne s’y prend pas autrement pour nous plaire dans ses Histoires de Masques ; ni Pierre Louÿs, dans son Roi Pausole ; ni M. Maindron, dans son Blancador ; ni Hugues Rebell dans sa Câlineuse ; ni Willy dans sa piquante Claudine ; ni Camille de Sainte-Croix, dans sa moqueuse Pantalonie : c’est la veine française.

Un des romans de l’année qui furent le plus discutés, l’Appel au Soldat, de M. Barrès, le pourrait être encore, car les passions politiques sont restées en état. C’est un roman historique, mais d’histoire contemporaine, et plus encore d’histoire vivante et dans laquelle nous vivons. Le meilleur de ce livre épais et parfois pénible est la partie purement romanesque ; et ce meilleur y est bon au sens absolu. Quel livre délicieux si on en ôtait tout ce que M. Barrès a pris dans les journaux, si on n’y laissait que ce qui est sorti directement de sa sensibilité si originale. M. Paul Bourget publie ses Œuvres complètes et en même temps Un homme d’affaires, recueil de nouvelles, qui n’ajouteront rien à sa gloire. Il y a longtemps que M. Bourget n’augmente plus sa fortune littéraire ; il a même fait quelques mauvaises opérations. Ses livres trouvent encore beaucoup de lecteurs, mais nul n’est plus tenté ni de les discuter ni de les vouloir démolir. Il y a un mur entre lui et les écrivains d’aujourd’hui et on ne songe pas à y faire des trous. La communication s’est rétablie au contraire entre M. Zola et les nouvelles générations ; mais la politique eut plus de part à ces secondes noces que la littérature. Fécondité, qui n’a pas beaucoup grandi non plus sa réputation, a du moins prouvé son existence littéraire et la permanence de son orgueil d’écrivain. C’est un bonheur que n’avait plus le Daudet des dernières années ; et M. Bourget, comparé à son ancien rival, semble avoir été enseveli tout vif. Il ressuscitera peut-être. Il est bien plus mort que Maupassant, dont l’œuvre a conservé toute sa fraîcheur. Les Dimanches de Paris, roman inédit qu’on vient de retrouver, sont du Maupassant de la première manière, — celle peut-être qui lui était la plus naturelle et la mieux adaptée à son intelligence froide et méticuleuse.

Voici deux réimpressions qui furent les bienvenues Isis, de Villiers de l’Isle-Adam, et le Dragon impérial, de Judith Gautier ; et cela nous fait souvenir que ces deux admirables écrivains avaient jadis projeté d’écrire en collaboration un roman par lettres, l’un faisant le héros et l’autre l’héroïne. Des deux l’héroïne seule nous reste et elle vient de nous conter, dans ses Princesses d’Amour, les plus délicieux contes. Deux romans encore appartiennent à l’année, parce que l’année les vit passer en cour d’assises L’Homme en amour, par Camille Lemonnier, et Escal-Vigor, par Georges Eeckhoud[[31]](#footnote-31), les meilleurs romanciers de la Belgique française. On n’a brûlé ni les romans, ni les romanciers. Pourtant, quel plus beau cadre que Bruges pour un auto-da-fé ?

Parmi les débuts, quelques-uns sont à noter, celui d’une femme, G. Réval, qui nous a initiés dans les Sévriennes aux mœurs intimes d’une école normale de filles ; de Lucien Muhlfeld, avec La Carrière d’André Tourette, roman parisien ; de Binet-Valmer et de Gilbert de Voisins, avec Le Sphinx de plâtre et La Petite angoisse, romans de psychologie.

Et ce n’est pas tout ; mais ce que je cite est représentatif de ce que j’oublie. Et si je néglige un chef-d’œuvre, par hasard, il se tirera d’affaire tout seul.

C’est au théâtre que les écoles littéraires sont le plus nettement représentées, avec des fortunes diverses.

Nous eûmes du théâtre romantique, avec l’Aiglon, de M. Rostand. Les écoles ont la vie dure. Le drame romantique vivra sans doute moins longtemps que la tragédie classique ; comme la tragédie, c’est vers son déclin qu’il triomphe, alors que l’art s’en est retiré, alors que toute beauté en est absente. L’homme habile et qui a travaillé son métier réussit où avait échoué à demi l’homme de génie. Les éléments du succès de M. Rostand sont d’ailleurs multiples. Il y a d’abord son adresse merveilleuse de charpentier dramatique. Il sait les combinaisons qui, à coup sûr, amuseront ou passionneront ce public des théâtres, crédule et nerveux. Écrites en prose, ses pièces ne seraient pas allées si loin ; l’emploi du vers leur a donné précisément ce vernis d’art facile qui flatte les demi-lettrés. Le bourgeois qui s’amusait à une pièce écrite en vers, genre réputé ennuyeux, en a pris tout à coup une nouvelle estime pour soi-même. Il s’est cru en progrès intellectuel ; alors que c’est la poésie qui, tombée aux mains de M. Rostand, était tombée en déchéance. Derniers éléments, et non les moins importants, de ces succès immodérés, le talent bruyant de certains acteurs, et une entente de la réclame ; qui égale l’auteur et ses interprètes aux plus ingénieux industriels américains.

Nul d’ailleurs n’a le droit d’être jaloux de M. Rostand. Il a usé légalement des dons qu’il avait reçus, de son talent comme de sa fortune, et il en a tiré le plus /heureux parti.

On a beaucoup ri de l’art social ; il faut cependant reconnaître son existence. On pourrait appeler ainsi toute œuvre où le souci d’être utile, de résoudre un problème se rencontre à un degré quelconque. Mais on peut mesurer le degré ; il n’est pas le même sans doute dans les Tenailles de Paul Hervieu et dans la Robe rouge ou la Clairière. Cependant ces trois pièces rentrent bien dans le même genre. Je n’en connais pas vraiment de plus fâcheux. Oh ! la singulière idée que de faire discuter au théâtre des droits de l’enfant ou de la femme, des devoirs du magistrat, de la question des salaires ! L’art, quoi qu’il fasse, étant toujours social au sens vrai du mot, on pourrait appeler cette sorte d’art, l’art instructif ; cela ferait suite à la morale en action et l’on saurait d’avance à quoi s’en tenir.

Comme théâtre parnassien, nous eûmes le Prométhée de J. Lorran et F. Herold, joué en plein air aux arènes de Béziers. Comme théâtre symboliste, le Cloître, de M. Verhaeren. Il y a dans la première de ces œuvres un talent heureux ; dans la seconde, une rude et belle originalité.

Quel fut le poète de l’année, celui qui nous donna l’œuvre de l’art le plus nouveau et le plus vrai ?

La question posée, je sens mon imprudence ; mais comme je viens de relire plus de vingt volumes de vers pour la résoudre, je ne veux pas avoir perdu mon temps.

Le poète de l’année, c’est Stuart Merrill. Son livre s’appelle très simplement Les Quatre Saisons. On y trouvera des pages d’un sentiment délicieux et d’une langue parfaite, des images nouvelles ou qui le semblent, parce qu’elles sont bien mises en lumière et à leur place ; on y respirera partout un air de cordialité et de fraîcheur, pendant que se font entendre de divines musiques..

Il y a du nouveau dans ce livre, absolument. Il est également nouveau, si l’on se souvient des précédents vers de M. Stuart Merril[[32]](#footnote-32). Mais c’était le prélude. Les Quatre Saisons vous donnent le poète tel qu’il est devenu, après, les années d’apprentissage.

En signalant ensuite les Médailles d’argile d’Henri de Régnier, je n’entends point juger d’un concours entre lui et M. Merrill. Le nouveau qu’il n’apporta pas très abondamment cette année, il nous l’avait donné déjà. D’ailleurs, un roman témoignait en même temps d’un accroissement de sa personnalité. Les Médailles d’argile sont d’une beauté un peu froide, mais le pur relief est si pur, la ligne si précise !

Le vers libre, assez peu représenté dans les deux volumes précédents, triomphe, dans la Légende ailée de Wieland le Forgeron. Ce poème de M. Vielé-Griffin est une œuvre d’une noble inspiration et d’un beau lyrisme.

Je ne prétends pas dresser un catalogue annoté des livres de vers parus depuis douze mois. Cela mènerait loin. Il me suffira de nommer encore Au hasard des chemins, de A.-F. Herold, poésie apaisée, charmante ; le Songe de l’amour, d’André Rivoire, poésie calme, assez agréable ; la Beauté de la vie, de Fernand Gregh, poésie ingénieuse, non moins agréable ; les Idylles antiques et l’Amour marin, de Paul Fort. De ces deux recueils de ballades, le premier, s’il n’est le meilleur, est le plus séduisant. M. Paul Fort rythme admirablement sa pensée, son impression. II a le don de chanter et, chantant toujours dans le même mètre, de n’être jamais monotone. Son antiquité est ingénue dans l’amour comme dans l’héroïsme ; ses marins sont amusants, même quand ils sont tragiques, mais ils sont ceci ou cela avec un réalisme parfois excessif.

Il y a eu quelques débuts. L’un était attendu, celui de Louis Payen qui nous donne, avec À l’ombre du portique, des vers où il y a de la sensualité et de la pensée, du rêve et de la vie. L’autre nous prit à l’improviste. Et c’est à peine si nous sommes maintenant habitués à l’originalité dédaigneuse de Laurent Evrard. Il y a dans ses Fables et Chansons une manière très personnelle de voir, de sentir et de dire.

Le poème en prose, qui fut tant en faveur, n’a guère produit cette année que la Connaissance de l’Est, de M. Paul Claudel. Ce sont des paysages d’extrême orient, de Chine surtout, dont les couleurs sont admirables, des sensations exotiques rendues avec un art d’une singulière intensité.

Et voilà ce que c’est qu’une année de littérature. Avec ce que j’ai dû négliger, et qui avait encore son intérêt, avec les utiles réimpressions, avec les revues, cela donne au lecteur de livres français, plus de deux livres par semaine, qui valent la peine, les uns d’être lus, les autres d’être étudiés. C’est beaucoup. Et il n’a pas été parlé des traductions, des romans de d’Annunzio, de Serao, de Wells, de Stevenson, de Hardy, des dissertations de Tolstoï, des pièces d’Ibsen, des œuvres de Nietzsche, de toute cette littérature francisée, dont les amateurs sont nombreux. Il y a certainement en France une grande richesse intellectuelle, et de bon aloi. C’est une fortune solide, bien assise en fonds de terre et de la culture la plus variée et la plus heureuse.

# La question Loriquet

Si le nom de Loriquet a acquis une gloire immortelle, il n’est point prouvé que cela soit à juste titre. L’Histoire de France où le Père de la Foi (pseudonyme des Jésuites, sous la Restauration) appelle Napoléon « Monsieur le Marquis de Buonaparte » n’a jamais été vue par personne. C’est dire qu’elle n’a jamais existé, car un livre scolaire tiré à des milliers ne disparaît pas soudain. Je sais qu’il y ‘a des ouvrages perdus ; des éditions entières ont fondu jadis entre les mains de lecteurs trop fiévreux. Mais il s’agit de jadis. Depuis le dix-huitième siècle, il y a toujours eu un grand nombre de libraires et de collectionneurs, curieux même de babioles. Un livre s’absente, qui se retrouve dès. que sa valeur est connue. Il n’est pas un illettré, à cette heure, qui ne voie, dans un livre datant d’un demi-siècle, un inestimable trésor. Hélas ! car c’est dommage, le marquis de Buonaparte est une légende, comme Charles IX arquebusant ses sujets pardessus la Seine (du Louvre à la rue Mazarine, avec des tubes portant à cent pas ?) comme le « Fier Sicambre », comme le « Fils de Saint-Louis », comme la « Seringue spirituelle pour les âmes constipées en dévotion », comme les « Lettres d’Héloïse et d’Abailard », comme la « Poule au pot », comme « le Vaisseau *Le Vengeur* », les « Volontaires de 92 », ou « le bon roi Dagobert». En général toute l’histoire connue, approuvée, populaire, est apocryphe. Mais il est assez probable que celle que l’on met à la place n’est guère plus certaine. Tout est possible et rien n’est vrai.

Le « Marquis de Buonaparte » est possible ; le mot est bien dans l’esprit des régions basses de la Restauration. Il n’est pas vrai. Le P. Loriquet lui-même l’affirma dans une lettre à M. Passy qui, le 30 avril 1844, avait pris la phrase fameuse pour thème d’un discours contre les Jésuites. Ce genre de littérature, qui est ancien, a toujours attiré les imbéciles. Là où il y a, enfin ! une bonne occasion de sourire en examinant une bête curieuse, l’imbécile se fâche. Voici le principal argument de Loriquet

« Sans doute il peut se trouver un faussaire capable de faire ce qu’on appelle un *carton*, de mettre telle sottise qu’il voudra sur un feuillet détaché, et de substituer, dans quelques exemplaires, le faux texte au texte véritable de l’auteur. Supposé donc que le feuillet postiche existe, et qu’il vous tombe sous la main, et que vous puissiez le présenter à la chambre des Pairs. Mais les cent mille exemplaires tirés et répandus de toutes parts depuis 1814 sont encore là pour protester contre l’imposture mais l’ouvrage stéréotypé existe, toujours le même depuis près de trente ans, chez l’imprimeur, et son immuable existence est une réclamation perpétuelle, irrécusable. Mais le feuillet, ou peut-être la feuille entière clandestinement substituée à la véritable, si toutefois elle existe, examinée de près par des connaisseurs, donnera toujours, par la différence même du caractère et du papier, de quoi confondre le coupable et le ridicule auteur de ce guet-apens. Enfin il y a aujourd’hui, soit à Paris, soit à Lyon, soit dans, toute la France, tant d’établissements, tant de maîtres et de maîtresses, tant de milliers d’élèves qui, depuis 1814, ont eu, ont même encore cet ouvrage dans leurs mains ! Veuillez les interroger en tel nombre qu’il vous plaira ; pour abréger les recherches, indiquez-leur seulement le chiffre de la page maudite ; faites-vous même aider dans cet important travail par M. Portalis qui a été pour vous une autorité vous me direz ensuite, ou plutôt encore à la chambre des Pairs où vous, vous êtes fait mon dénonciateur, combien vous aurez trouvé de personnes qui aient lu, dans mon Histoire de France, la sotte phrase du *marquis de Buonaparte, lieutenant général des armées de Louis XVIII*. »

II paraîtrait que le *carton* dont parle Loriquet a vraiment été fabriqué par les soins d’un journal de cette époque (vers 1828), mais son existence est douteuse et je ne crois point, si on en a produit des exemplaires, qu’ils aient été conservés. Quant à l’authentique Histoire de France du Jésuite, on en possède de nombreux spécimens de toutes les éditions ; elle est innocente. C’est dans la première édition, celle de 1814, que l’on affirmait avoir lu la phrase mémorable. Or cette édition prudente s’arrête à la mort de Louis XVI.

Il ne faudrait pas croire cependant que l’excellent Jésuite, capable de se bien défendre, fût incapable d’une certaine imposture historique. Trop fin pour risquer une contre-vérité grossière, il est riche en insinuations. Il ne nie rien et il arrange tout. N’ayant point sous la main son élucubration, je n’insiste pas, ayant mieux. A défaut de Loriquet, hors de cause, voici Le Ragois.

L’abbé Claude Le Ragois n’est qu’un nom en cette aventure. Neveu de l’abbé Gobelin, le confesseur de Mme de Maintenon, il fut chargé d’enseigner l’histoire au duc du Maine et mourut vers 1695. C’est pour l’édification de son élève qu’il avait publié, en 1684, une Instruction sur l’histoire de France et l’histoire romaine, ouvrage des plus médiocres, arrangé, à l’instar des catéchismes, par demandes et par réponses. Réimprimée souvent avec les additions nécessaires, cette histoire anodine acquit, en 1820, la valeur d’un ouvrage classique grâce aux améliorations que lui apporta un sieur Moustalon. Mais Le Ragois n’acquit toute sa valeur que par la collaboration de M. De Foris, professeur de langues et de géographie. Le livre définitif, monument de bêtise et de mensonge, se présente ainsi Un frontispice, gravé par Hocquart, montre une assemblée des rois de France les plus connus. Au premier plan, Charles X déroule un parchemin où on lit Trocadéro, C’est un nom de victoire ; il est répété dans un cartouche en forme de pyramide où sont inscrits Tolbiac, Bouvines, Rosbecq, Agnadel, Marignah, Renti, Ivry, Rhinfeld, Fleurus[[33]](#footnote-33)t, Nervinde[[34]](#footnote-34)u, Fontenoi, Trocadéro. En bas, différents hommes de guerre. Le titre « Instruction sur l’histoire de France, par Le Ragois, continuée jusqu’au couronnement de S. M. Charles X ; augmentée d’une chronologie en vers des rois de France, par M. De Foris, professeur de géographie, de langues, 10e édition, ornée de portraits de nos rois jusqu’à S. M. Charles X, admis par le jury des Arts, gravés sur bois, etc. A Paris chez JH. Moronvel, rue Galande, n° 65, près la rue Saint-Jacques. 1828 ; 2 vol. in-12. »

Dans la chronologie rimée de l’histoire de France, environ cinq cents vers, il n’y a qu’une allusion obscure à Napoléon :

A sa perte travaille un vainqueur insolent.

Puis la représentation commence par cette demande : Qu’est-ce que l’histoire ? Le Manuel n’offre aucun intérêt jusqu’à Louis XVII. Sur tous les événements il professe une opinion moyenne, blâmant la Saint-Barthélemy, citant sans commentaires la Révocation de l’Édit de Nantes. A partir de la mort de Louis XVI, c’est une succession admirable de drôleries. On y apprend donc que Louis XVII « monte sur le trône en 1793, âgé de 7 ans, neuf mois, 25 jours ; règne 28 mois 17 jours... » ; que Louis XVIII « monte sur le trône en 1795, âgé de 39 ans ; règne 29 ans... ».

De Foris se garde bien de falsifier l’histoire ; il est exact. « *Que fit ensuite Buonaparte ?* Ne trouvant plus d’obstacles à ses projets ambitieux, il consomma son usurpation le 18 mai 1804. Le Sénat lui déféra la dignité impériale héréditaire...

Buonaparte prit le nom de Napoléon. » Et plus loin « *Événements depuis que Buonaparte s’est qualifié empereur*. »

Le récit des Cent jours est curieux, précédé de cette question «*Buonaparte ne revint-il pas en France* ? » La chute du tyran est contée en ces termes ; nous sommes après Waterloo « *Comment se comporta Buonaparte ?* — Le souverain de l’île d’Elbe s’enfuit précipitamment à Paris ; mais à l’approche des alliés, il partit pour la Rochelle et, n’ayant pu s’embarquer pour l’Amérique, il fut obligé de se rendre aux Anglais qui, de concert avec les autres puissances, le reléguèrent à l’île Sainte-Hélène pour le reste de ses jours. »

De Foris, très sobre sur les batailles de l’Empire, s’étend avec complaisance sur la guerre d’Espagne (1823) il y a là un alinéa qui eût bien intéressé Bouvard et Pécuchet :

« Monseigneur le duc d’Angoulême, nommé par S. M. T.-C. généralissime de ses armées, unit à la valeur l’humanité, la prudence et la loyauté. Aimé de ses soldats comme leur père, et regardé de tous les Espagnols comme leur libérateur, il a porté en moins de, six mois la gloire de nos armes des bords de la Bidassoa aux colonnes d’Hercule. Le premier octobre, heureux jour de la délivrance du roi d’Espagne, a immortalisé le duc d’Angoulême, et couronné du plus heureux succès une guerre entreprise pour la plus juste des causes. En vertu d’une ordonnance du roi, l’arc de triomphe de l’Etoile sera achevé pour perpétuer le souvenir du courage et de la discipline de l’armée d’Espagne. »

C’est donc en souvenir de la prise du Trocadéro, « ce glorieux événement», et à la gloire du duc d’Angoulême que s’érige l’arc de triomphe qui s’en doutait ?

Le tableau synoptique placé en tête du volume efface toute trace de la révolution et de l’empire. Il est ainsi disposé

|  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- |
| **Noms de rois** | **Monté sur le trône en** | **Âgé de** | **Règne** | **Meurt en** |
| 67e Louis XVI | 1774 | 20 ans | 19 ans | 1793 |
| 68e Louis XVII | 1793 | 8 ans | 28 mois | 1795 |
| 69e  Louis XVIII | 1795 | 40 ans | 29 ans | 1824 |

Voilà où mène la foi politique. Plus d’un livre de notre temps sera pareillement entaché d’imposture. On ferait bien de les collectionner, dès maintenant. Sauvons nos Loriquets. Peuplons les archives de la bêtise humaine. La bêtise n’est répugnante que jointe à la méchanceté. De Foris est un benêt ; il n’est pas odieux. Son histoire, d’ailleurs, reflète, et avec bien de la modération, les idées de tout un parti. Elles étaient singulières et assez voisines de celle de l’autruche. On s’imaginait qu’en ne parlant jamais de Napoléon on abolirait son souvenir. De Foris ne dit qu’une fois, en passant, ce nom abhorré ; il ne connaît que *Buonaparte*. Mais il y a des silences trop profonds qui parlent plus haut que les plus hautes paroles. L’ignorance des professeurs d’histoire de la Restauration n’était pas naturelle je soupçonne que ce nom de Buonaparte intrigua plus d’un sage écolier et en fit un bonapartiste, ou un libéral, ce qui, les mots ont leurs caprices, signifiait alors à peu près la même chose. D’autant plus que l’attribution des victoires est souvent énigmatique. On lit par exemple, sous la rubrique *Louis XVIII 69e roi :*« Événements militaires depuis la mort de Louis XVII jusqu’au 1er mai 1804. Qu’arriva-t-il en 1796 et 1797 ? — (1796) En Italie les batailles de Montenotte, de Mondovi, de Lodi, de Castiglione, de Roveredo, de Bassano, de Saint-Georges, la retraite du feld-maréchal Wurmser dans Mantoue, et la bataille d’Arcole gagnée par les Français... » Quoi ? La seule bataille d’Arcole ? Et les autres, qui les gagna ? En supprimant le vainqueur, l’historien est devenu tellement obscur que cela devait intriguer un ignorant. Plus d’un naïf dut vraiment attribuer ces victoires à quelque maréchal de S. M. Louis XVIII. Cependant, le sieur de Foris prend plutôt parti pour les Autrichiens que pour les Français. Son impartialité est ironique. Il n’entre jamais en aucun détail que si l’armée battue est celle de Buonaparte ; de sorte que les détails sont rares pendant cette période. Et cela est si drôle d’apprendre que les batailles d’Austerlitz et d’Iéna eurent lieu sous le règne de Louis XVIII qu’on oublie de se fâcher. On en arrive même à conclure que le successeur de Louis XVII a rempli un fort beau règne. Mais qu’est-ce que la vérité historique ? « Les Parisiens, disait Rivarol, tiennent à la prise de la Bastille, comme autrefois les Français au passage du Rhin, qui n’avait donné de mal qu’à Boileau. »

# Rivarol et la critique politique — Résumé [[35]](#footnote-35)v

On lisait, le 9 août 1789, dans le Journal politique National « Quant à la prise de la Bastille, je vois bien que les Français y tiennent, comme autrefois au fameux passage du Rhin, qui ne coûta de peine qu’à Boileau. Les Parisiens s’étaient arrangés pour éblouir l’Europe de cette fameuse prise ; mais l’Europe n’a pas tardé à savoir que le gouverneur de la Bastille n’avait pas donné aux habitants de la capitale le temps de montrer leur courage. M. de Launay avait perdu la tête avant qu’on la lui coupât. » Tel fut le sort de la plupart des personnages mêlés à la Révolution et, soit qu’ils aient péri, soit qu’ils aient dû fuir, soit que, par hasard, ils soient restés debout à leur place, il est certain que tous, ou presque tous, d’abord, avaient « perdu la tête ». A droite comme à gauche, ceux mêmes qui semblent avoir le mieux gardé leur sang-froid sont les plus aliénés, comme M. de Lafayette qui laisse tout faire, crédule en la bonté du peuple, auquel il échappera difficilement ; comme M. de Robespierre qui, l’œil atone, guette déjà dans l’ombre ses proies du lendemain. La Révolution est un spectacle, mais presque sans spectateurs, car la salle veut imiter les acteurs, jouer aussi, prendre part à la tragi-comédie. Tout le monde s’agite, tout le monde crie ; la haine se mêle à l’enthousiasme ; les illusions deviennent de la colère et les désirs de la fureur ; la bonté excuse les crimes, la naïveté les justifie tout le monde est fou, tout le monde a « perdu la tête ».

Cependant, et même dans les scènes les plus désordonnées, il y a toujours un témoin ou deux, toujours un ou deux êtres qui, plongés dans la foule, ne font point partie de la foule ayant été témoins, ils seront juges.

On n’exige pas d’un critique littéraire qu’il n’ait aucune opinion littéraire. Voir, c’est voir sous une certaine lumière ; connaître, c’est connaître sous un certain sens. L’intelligence, sous peine de se faner presque aussitôt, ne peut se séparer de la sensibilité, qui est sa racine il faut accepter la plante tout entière, et même avec la motte de terre qui lui maintient sa fraîcheur et sa vie. Critique politique de la Révolution, Rivarol a une sensibilité contre-révolutionnaire cela ne l’empêche pas d’avoir été un excellent témoin, un excellent juge. Presque seul, en ces temps de folies, il n’a point « perdu la tête ». D’origine italienne par son père, languedocien par sa mère, Rivarol sort d’une souche vigoureuse. Ses parents moururent plus qu’octogénaires, après avoir eu seize enfants. De Bagnols, où il est né, en 1753, il vient à Paris et lentement, par son esprit et par ses écrits, conquiert une certaine réputation. Ses épigrammes font que l’on compte avec lui, mais on ne compte pas encore sur lui. Il a trente ans et n’a encore donné que des esquisses lorsque son Discours sur l’universalité de la langue française, couronné par l’Académie de Berlin, rend tout à coup son nom européen. L’année suivante, il publie sa traduction de l’Enfer de Dante. Aucun écrivain de sa génération ne lui paraît supérieur ; il balance la réputation de Chamfort ; il console un peu les amateurs de belles-lettres, fort désemparés depuis la disparition des grandes gloires littéraires du siècle. Voltaire, Rousseau, Buffon, Diderot et d’Alembert viennent de mourir, Thomas va disparaître aussi, La Harpe est ennuyeux, Beaumarchais n’a, au théâtre comme dans la vie, que le génie de l’intrigue, Chamfort n’écrit plus qu’en secret Rivarol, en 1787, apparaît tout à fait au premier rang ; il dirige l’opinion ; une partie du rôle de Voltaire lui est échue. Prenant conscience de sa valeur et de ses charges intellectuelles, il va frapper, en 1788, deux coups très forts, l’un sur la mauvaise littérature, l’autre sur la mauvaise philosophie.

Le Petit Almanach de nos grands hommes est un répertoire alphabétique de tous les poètes médiocres, de tous les écrivailleurs du temps. Ils y figurent au nombre d’environ six cent cinquante et chacun avec une épigramme qui les aurait suivis dans la postérité, s’il y avait eu pour eux une postérité. La manière de Rivarol, c’est la bienveillance excessive, l’éloge outré, la douce ironie. Rien de plus amusant que ce livret. On n’oublie plus, ayant fait leur connaissance, « M. Gin, conseiller au grand conseil, si connu et si estimé pour le beau papier et les superbes gravures de sa traduction d’Homère ; M. Buffardin, auteur d’épigrammes qui font honneur à son cœur ; M. Levasseur, qui fait la musique de tous ses opéras, ce que personne peut-être n’aurait fait ; M. Hennet, si célèbre par sa chanson sur une Rose prudente : on ne conçoit pas comment M. Hennet a su marier tant de philosophie à tant de poésie dans une chanson. »

Rivarol, par ce Petit Almanach, se fit des milliers d’ennemis, car il n’est si mauvais poète qui n’ait des caudataires. Il disait plus tard « Si la Révolution avait eu lieu sous Louis XIV, Cotin aurait fait décapiter Boileau. En émigrant, j’ai échappé à quelques jacobins de mon almanach. » On y voit figurer, en effet, quelques terroristes fameux, Fréron fils, Pons de Verdun, Fabre d’Églantine, et d’autres.

M. Necker avait publié un livre très inspiré de Rousseau, De l’importance des opinions religieuses. Le ministre en disgrâce, repris de la folie de son pays, y prêchait un christianisme vague, une religiosité sentimentale, et le culte de ce célèbre « Être suprême » qui, après avoir souri aux amours de Julie, devait présider à la Terreur, pour finir, déguisé en « dieu des bonnes gens», dans la mansarde de Béranger. Rivarol, alors très philosophe, et tout à fait disciple de Montesquieu, démontra facilement l’inanité des opinions religieuses qui ne sont pas des opinions dogmatiques et traditionnelles il n’admettait que deux attitudes, celle du croyant et celle de l’incrédule. Plus tard, il y ajoutera, éclaire par les événements, celle du politique qui ne peut, en aucune circonstance, méconnaître l’utilité, pour un pays, d’une religion réelle, précise et hiérarchisée.

Ces Lettres à M. Necker décèlent, dans un esprit encore soumis à la tyrannie des philosophes, de très belles qualités de critique. Vienne la Révolution et la voici cet esprit aussi souple que vigoureux va se dégager des liens voltairiens et comprendre aussitôt, au résultat des premières luttes, que la force des États repose presque tout entière sur un ensemble de traditions sociales auxquelles on ne peut toucher sans provoquer la ruine de l’édifice. Rivarol avait l’esprit très observateur ; il se mit à observer la Révolution et, du même coup, à la juger. Quand, le 12 juillet 1789, parut le premier numéro du Journal Politique National, la critique politique, était née.

Un autre écrivain pourrait disputer à Rivarol la gloire ou le mérite d’avoir fondé en France la critique politique ; c’est Mallet du Pan, si estimé de M. Taine. Mais Mallet est Suisse ; il est venu à Paris exprès pour voir une révolution. Quoique ayant des relations en France, il est étranger aux partis ; ses intérêts sont de l’autre côté de la frontière. Son calme est louable ; il est explicable. Mallet d’ailleurs, se pose en ‘expert il écrit pour l’Europe bien plus que pour la France, et pour la Suisse plus encore que pour l’Europe. Le supplément politique du Mercure de France, où paraissent ses articles, a un titre qui lui impose l’impartialité il s’appelle le Journal de Genève. Intelligent, Mallet n’a pas beaucoup d’idées originales ; il arrive aussi que, nouvelliste en même temps que critique, il oublie dans l’examen des détails l’ensemble des faits et leur suite. Conscient peut-être de cette faiblesse, il ne dédaigne pas de s’inspirer du journal de Rivarol. Quand il se montre très perspicace et très philosophique, c’est qu’il vient de lire les résumés du Journal Politique. En admirant, et souvent outre mesure, Mallet du Pan, M. Taine, sans s’en douter, admire Rivarol. Les trois volumes du Journal politique national contiennent, écrite au jour le jour, toute l’histoire de la première et décisive année de la Révolution, depuis l’ouverture des États généraux jusqu’aux journées d’octobre. Rivarol s’est arrêté à cette date parce qu’il a jugé qu’elle marquait la fin réelle de l’ancienne royauté. L’histoire a ratifié ce jugement. Louis XVI, qui n’a guère jamais été roi, ne l’est plus du tout, quand le peuple a réussi à le traîner à Paris. Sa captivité date bien du 6 octobre, celle du Temple sera plus étroite ; elle ne sera guère plus effective. En même temps qu’il élucide parfaitement les causes immédiates de la Révolution, Rivarol s’attache à critiquer les décisions de l’Assemblée nationale et à montrer le péril où, par sa métaphysique politique, elle précipite le pays sans

s’en apercevoir. Quand l’Assemblée proclame que les hommes sont égaux, il n’a pas de peine à démontrer que c’est précisément le contraire qui est vrai ; mais surtout il prévoit les conséquences d’un tel principe. Les hommes ne sont ni ne seront jamais égaux, mais ils voudront le devenir et ne croiront avoir réussi qu’après avoir supprimé toutes les supériorités sociales. L’Assemblée croit perpétuellement assurer la paix et elle déchaîne la guerre ; c’est qu’elle légifère sur l’homme abstrait, l’homme naturel, et qu’une telle variété d’homme n’existe pas il n’existe que l’homme social, l’homme encastré dans la société comme un arbre dans une forêt. L’Assemblée, atteinte de folie philosophique, s’imagine qu’elle peut détruire la forêt sans toucher aux arbres. Tout le monde, et même Mirabeau, qui était lucide, gémit d’un tel entêtement. Tous les esprits un peu sages prévoient la catastrophe. L’Assemblée en contenait très peu. Rivarol est frappé de la médiocrité intellectuelle de ces représentants de la France. Ces hommes qu’on nous a vantés dans la suite et dont on a prétendu faire des héros étaient, en majorité, de pauvres hères des plus bornés. Leur premier soin est d’enlever au Roi l’autorité ; mais ils sont incapables de la prendre eux-mêmes. Alors, la souveraineté tombe en quenouille l’anarchie commence. Dès ce moment, cependant, Rivarol en prévoit la fin. Si étonnant que cela paraisse, dès 1790 il pose ce dilemme ou le Roi aura une armée ou l’armée aura un Roi ; et dans les deux hypothèses, c’est le début d’une dictature militaire. Le Roi n’eut pas d’armée, mais l’armée allait avoir un Roi en 1790, Bonaparte était lieutenant au régiment de la Fère.

Il est difficile de donner en quelques pages une idée juste de la critique politique de Rivarol. On peut dire qu’il ne s’est presque jamais trompé. Sa dernière prévision, en 1801, montrera la force de son génie déductif : « Il serait plaisant de voir un jour les philosophes et les apostats suivre Bonaparte à la messe en grinçant des dents, et les républicains se courber devant lui. Ils avaient pourtant juré de tuer le premier qui ravirait le pouvoir. Il serait plaisant qu’il créât un jour des cordons et qu’il en décorât les rois ; qu’il fît des princes, qu’il s’alliât avec quelque ancienne dynastie. Malheur à lui s’il n’est pas toujours vainqueur. »

Le Journal Politique National acheva la réputation de Rivarol. Bien qu’il ne ménageât jamais personne, bien qu’il fût nettement contre-révolutionnaire, bien qu’il eût transpercé de ses épigrammes tous les sinistres héros du jour, il semble avoir joui parmi ses adversaires d’une certaine considération. Il émigra en juin 1792, à la veille d’une arrestation probable ; peut-être en s’engageant au silence, eût-il pu rester à Paris. Mais si Rivarol, assez paresseux, était très capable de ne pas écrire, et il n’écrivait plus guère depuis 1790, il était incapable de se taire. C’est avec sagesse qu’il porta ses bons mots à Bruxelles, à Londres, puis à Hambourg et à Berlin. Mais l’auditoire, la frontière franchie, lui manqua. Son séjour parmi les Anglais, puis les Allemands lui fut très pénible. Sociable avant tout, quoique ami de la solitude, il ne put se faire à ces Hambourgeois, incapables non seulement d’avoir de l’esprit, mais de comprendre l’esprit. Un jour, à un souper, comme il avait lancé une plaisanterie, il avisa trois ou quatre des convives qui chuchotaient fort intrigués « Voyez-vous, dit Rivarol, ces Allemands qui se cotisent pour entendre un bon mot ! »

Il travaille cependant, à Hambourg, rédigeant en un gros in-quarto son Discours préliminaire à un dictionnaire de la langue française, œuvre inachevée, mais qui contient les plus heureuses vues philosophiques, et même un traité de gouvernement. Après ce *discours*, il n’y avait plus de possible, dans la même voie, que le Génie du christianisme. Rivarol, fils du dix-huitième siècle, ne serait jamais allé jusque-là, mais sa philosophie pouvait y conduire.

Bien mieux que Mme de Staël, de tendances trop allemandes, Rivarol est le lien naturel entre les deux siècles. Avec lui, on passe sans effort de l’esprit philosophique à l’esprit religieux. Son style souple et nombreux, mais très loin encore du romantisme, forme également une transition entre le, genre abstrait du dix-huitième siècle et le genre pictural que Chateaubriand mit à la mode, au moment même où il mourait à Berlin.

Cet homme, que l’on a appelé le « Français par excellence», mort en terre étrangère, y est resté. Il s’apprêtait à revenir en France où, malgré les incartades de son frère, le premier consul l’eût sans doute bien reçu, quand il fut emporté par une pneumonie. On vient, cent ans plus tard, de réunir un très bon choix de ses œuvres[[36]](#footnote-36)w. Il n’a jamais douté de son génie la postérité lui a donné raison.

# Héliogabale

Croire que la vie d’Héliogabale[[37]](#footnote-37)x est comme le résumé des mœurs romaines au IIIe siècle, c’est une sottise qui a engendré plusieurs mauvais romans, et toutes sortes de diatribes chrétiennes contre les païens de la décadence. La civilisation et ses raffinements nécessaires représentent toujours la décadence pour le peuple, qui est toujours, tant qu’il est peuple, incivilisé et grossier. Mais cette opinion est encore ridicule pour plusieurs raisons dont la principale est qu’Héliogabale n’était pas Romain. Syrien judaïsant, il est bien plus près du christianisme que du paganisme aryen. Il est monothéiste comme tous ces émigrants orientaux, corrompus par l’hostilité de la nature, desséchés par le feu continu du soleil. Prêtre et fils de prêtre, il donne volontiers à ses débauches un caractère religieux : il épouse une Vestale. Quand il se châtra, ce fut par folie sexuelle, sans doute, mais aussi par piété, et par là il rejoint Origène, l’ami de sa famille.

C’était d’ailleurs un enfant. Ses défauts sont ceux que montrerait tout adolescent de quatorze ans, libre d’une liberté illimitée, riche d’un amas énorme de richesses. Il est généreux et taquin plutôt que despote, libéral de son corps comme de sa fortune, autoritaire à la manière d’un gamin qui mène à la maraude une troupe d’écervelés. Ni aucun meurtre politique ou d’avidité ne lui est reproché, ni aucunes persécutions contre ses adversaires religieux ni contre les philosophes. Il est tolérant, pourvu qu’on ne contrarie pas ses fantaisies, presque toujours inoffensives ; et cette tolérance n’est sans doute que de la légèreté. Les espiègleries, la table, les simagrées charnelles (car il ne semble même pas avoir eu beaucoup de sensualité), les exercices liturgiques tels furent les seuls plaisirs dont il paraît s’être soucié et il n’y mêla jamais, comme d’autres, cette cruauté si facilement pardonnée à un tyran par ceux mêmes qui en pâtissent. Il fut même, à sa manière, un digne empereur, car il avait un certain sens de la grandeur impériale, dont il témoignait par de merveilleuses prodigalités. Cet enfant n’était pas médiocre : il fut, et il est resté, l’empereur de l’extravagance.

Le peuple l’aimait à cause de sa générosité et de ses prodigieux enfantillages. Il amusait les badauds et nourrissait les oisifs, excellents moyens de plaire. Sauf à Rome, où ses origines douteuses étaient sans doute connues, il passa toujours pour un Romain véritable. Les provinces ne savaient de lui que les deux mots qui figurent sur ses monnaies ANTONINUS PIUS. Qu’il mangeât des langues de phénicoptères ou des talons de chameaux, cela inquiétait peu Marseille, Trèves ou Lutèce. Une justice exacte régnait, les routes étaient sûres, le commerce immense. Parfois des bruits de luttes prétoriennes se répandaient. Les légions avaient tué Macrin et proclamé Antonin cela intéressait les gens sérieux, les gens de métier ou de pensée, comme aujourd’hui nos luttes électorales, et cela n’avait pas plus d’importance.

C’est le moment de la grande Paix romaine, *Pax Romana*. On ne sent pas les chrétiens qui, termites, rongent la Cité. Un heureux scepticisme apaise les esprits et exalte les sensibilités. On vit avec nonchalance, le monde n’a qu’une passion et qu’un nom Rome. Quand Héliogabale est proclamé, l’unité de l’Empire vient d’être achevée, sous Caracalla, par la concession à tous les hommes libres du droit de cité romaine. Les provinces, que la République exploitait durement, ont acquis enfin les privilèges de l’égalité administrative et judiciaire. Ulpien, qui va réaliser son idée quelques années plus tard, avec Alexandre Sévère, prépare cette autre grande réforme la séparation du pouvoir civil et du pouvoir militaire. Si les rouages de l’empire n’ont pas encore atteint la souplesse et la précision que leur assura Dioclétien, ce grand administrateur, ils ont déjà assez de sûreté pour fonctionner sans moteur central. L’empereur peut être un enfant qui s’amuse : nul ne s’en aperçoit. La douceur générale de la vie, en même temps que l’abondance des ressources normales du trésor, est certifiée par ceci que, pendant trois cents ans, d’Auguste à Dioclétien, pas un impôt nouveau ne fut créé. Au temps d’Héliogabale, les charges des citoyens, fixées depuis plusieurs siècles, sont devenues si minimes, vu le pouvoir croissant de l’argent, qu’elles sont insensibles. D’ailleurs, le système romain de la gratuité des fonctions spécialise sur les riches la presque totalité de l’impôt et les riches ne se plaignent pas, puisqu’ils reçoivent en échange les honneurs et l’autorité.

L’empereur s’amuse. Qui gouverne ? On gouverne peu. Mais encore ? Des femmes. La condition des femmes romaines avait bien changé depuis la littérature du siècle d’Auguste, d’après laquelle elle est le plus souvent appréciée. L’empire les avait libérées, en même temps que les hommes : les uns, de la tyrannie civique, les autres de la tyrannie domestique. La servitude primitive des Romaines semble d’ailleurs avoir été bien exagérée. On la déduit des lois ; mais dans quelle mesure ces lois spéciales étaient-elles appliquées ? Aujourd’hui, en lisant notre Code civil, en ne tenant compte que de cela et de nos mœurs politiques, on placerait la femme en une condition inférieure, alors que son empire, au contraire, est immense, alors que l’homme n’échappe à sa domination qu’en groupe et en dehors de la maison, où elle règne. La loi Appia, par exemple, qui réjouissait Caton, eut-elle jamais beaucoup d’autorité ? Elle défendait aux femmes de s’habiller de pourpre et de se promener en voiture dans les rues de Rome. Les Romains, et ils nous ont légué cette manie, avaient le délire de légiférer ; mais ils avaient plus de plaisir, semble-t-il, à éditer des lois qu’à les appliquer. Comme nous, ils sauvaient de temps en temps la République et les bonnes mœurs par des motions, des paroles, des écritures, et n’y pensaient plus.

Sous l’empire, la femme est entièrement libre[[38]](#footnote-38)y ; la loi Appia, entre autres, n’est plus qu’une légende. On lui reconnaît, car elle l’a conquis, le droit au luxe. Cette patricienne des marbres et des médailles, il faut se la représenter blonde elle porte sur sa tête rasée une chevelure factice achetée en Gaule ou en Germanie. C’est une phase d’extrême différenciation sexuelle, car l’homme reste brun, généralement rasé, tête et visage, parfois orné d’une longue barbe, à la mode des philosophes, ces prédécesseurs des moines aussi par le costume. Mais têtes brunes et têtes blondes ont reçu la même instruction donnée par les mêmes professeurs, les mêmes rhéteurs, les mêmes philosophes grecs, gyrovagues et hâbleurs. Cette instruction est principalement littéraire ; au temps d’Héliogabale, un certain goût se manifeste pour la théologie, la magie, les nouvelles sciences occultes apportées d’Orient. Le maître enseignait sa religion en même temps qu’il expliquait Virgile et Homère c’est par l’enseignement, dont la liberté était illimitée, que le christianisme pénétra chez les patriciens. Les jeunes Romaines, une fois mariées, jouissaient d’une grande liberté, mais il ne semble pas qu’elles en aient abusé davantage en ce temps-là qu’en tout autre. Ce sont les physiologies qui font les mœurs, et non les lois ou les croyances.

[note isolée, ndlr ]Cette libération fut l’œuvre de la philosophie. La nouvelle religion remet comme l’ancienne, la femme sous la loi religieuse.

Les légendes chrétiennes sur la corruption de l’empire romain sont sans valeur, et ce qui le prouve tout d’abord, c’est la facilité avec laquelle le christianisme conquit cette société qu’on nous représente livrée à tous les dévergondages. Devenues sinon incrédules, du moins fort peu ferventes à la religion romaine, les femmes s’ennuyaient, plus oisives encore que les hommes, astreints à certaines fonctions : les cultes secrets les attirèrent facilement. Les unes se donnaient à Isis, les autres à Mithra ou à Jésus. En haut, a côté des empereurs, les maîtresses de l’empire, Julia Domna, Maesa, Soémis, Mammée, faisaient, elles aussi, des rêves religieux : leur règne, de Septime Sévèreà Alexandre Sévère, est théologique.

Cette période, de près de quarante ans, est une des plus graves de l’histoire romaine. C’est alors que l’on commence à fabriquer cet avenir qui nous retient encore dans ses plis, prodigieux manteau impérial jeté sur les épaules du monde. Cependant que Caracalla cuve sa démence homicide, Julia Domna subit une imagination étrange : elle veut christianiser le paganisme. Premier balbutiement du verbe décisif de Constantin, la parole équivoque de Julia, telle que Philostrate la recueille, est le premier aveu de l’importance qu’a prise parmi les hommes un obscur thaumaturge de Judée. Une force nouvelle vient de se révéler, contre laquelle se brisera la pieuse colère romaine du sage Dioclétien.

Julia Damna, fille de Bassianus, prêtre du Soleil, à Émèse, en Cœlésyrie, était belle. Pour cela ou, comme on le dit plus tard, en obéissance à un oracle, Septime Sévère l’épousa. Elle était instruite, avait le goût des lettres et de la philosophie. Impératrice, elle s’organisa une cour qui était un cercle de rhétorique Dion Cassius, Ulpien, Papinien, Paul, Philostrate, ces noms disent la gravité de la femme, la sévérité de son goût. Philostrate, dans la vie de Philiscus, l’appelle « Julia la philosophe». La sévérité de ses mœurs est moins sûre ; sa réputation en ce genre est même venue jusqu’à Brantôme qui en a disserté, d’après Spartien et Aurelius Victor ; Bayle s’y égaie longtemps. Mais ces anecdotes charnelles n’ont pas un intérêt immense ; on les donnerait volontiers à l’oubli en échange d’un seul des entretiens de cette femme extraordinaire, avec Philostrate de Lemnos.

Morte quelques jours après Caracalla, Julia laissait une héritière de ses desseins, sa sœur Maesa. C’est elle qui suscita Héliogabale, qu’elle donnait comme son petit-fils, fils de sa fille Soémis et de Caracalla. Maesa est l’impératrice aïeule, toute puissante et toute à l’ambition. Voyant que par ses folies Héliogabale déchoit dans l’amour du peuple et de l’armée, elle le sacrifie avec sa mère, car elle a en réserve une autre fille et un autre petit-fils, Mammée et Alexandre Sévère. Sous Alexandre, dès que Maesa meurt, c’est Mammée qui règne. Voit-on la succession logique de cette dynastie de femmes ? Nul hasard, mais une volonté ferme et habile qui suscite ou mène les événements. Que d’observations précieuses fourniraient pour la psychologie de la femme ces quarante années d’histoire, si les documents de cette période n’étaient précisément ou très rares ou très médiocres Elles ont des caractères communs, ces quatre filles du Soleil, en même temps que leur personnalité est très marquée. Elles ont unanimement, signe oriental, l’amour exclusif de leur famille, de leur tribu, et toutes sont profondément religieuses. Les deux plus remarquables sont les aïeules Julia, philosophe aux longues pensées, aux plans impériaux et mystiques ; Maesa, ambitieuse pratique, à la politique nette et forte ; Soémis, plus femme que toutes les autres, pieuse et voluptueuse admiratrice de son fils dont elle imite les mœurs, elle partagera sa fin tragique ; Mammée enfin, sérieuse et rêveuse, inquiète du christianisme, est ‘une directrice excellente des affaires. Frappés de sa gravité, touchés de ses affectueuses relations avec Origène, de l’excellence de sa politique intérieure, des chroniqueurs chrétiens ont mis Mammée au rang des saintes femmes. C’est au temps d’Héliogabale qu’eut lieu le lancement du livre de Philostrate, que s’inaugura la gloire d’Apollonius de Thyane, rivale, durant un bon moment historique, de la gloire du Christ. Avant d’avoir une histoire, Apollonius avait eu un temple élevé par Julia Domna, inauguré par Caracalla. Sa popularité est très grande pendant le règne d’Alexandre Sévère ; les mystagogues le placent résolument au rang du Christ d’Abraham et d’Orphée, au rang de ces preuves — même Orphée, que les Catacombes vénéraient — de la marche du christianisme, marche confuse, mais sûre, envahissement par le flot de Judée des vieux sanctuaires, fanaux de la pensée romaine. Plusieurs villes, entre autres Ephèse, le mirent au rang des dieux. Dion et Vopiscus sont Apolloniens. Cette vogue dure si longtemps qu’au Ve siècle l’évêque Sidoine Apollinaire (peutêtre en l’honneur de son surnom) traduit en latin l’œuvre de Philostrate, et que, cent ans plus tard, Cassiodore met le thaumaturge, cher à Julia Domna, au rang des saints, entre saint Jérôme et saint Benoît.

Plus avisés, Eusèbe, Lactance, Arnobe combattent l’influence de ce contre-évangile, expliquent par la magie des miracles que cependant ils n’osent démentir. Le monde entier fut troublé par cette œuvre singulière, bien plus intéressante d’ailleurs que les évangiles, bien mieux ordonnée pour exalter l’imagination du peuple et rassasier son goût naturel pour le miracle. Les miracles d’Apollonius sont amusants ils le sont trop, et ils sont aussi trop logiques, trop utiles. C’est ce qui finit par abolir leur créance. Il faut au miracle un air ingénu que, nulle habileté n’imite en perfection, il lui faut la marque vive de la bêtise populaire, qu’il représente cette sorte d’absurdité merveilleuse particulière à l’imagination des foules. L’âme pieuse peut être dupe d’abord ; elle se ressaisit à un certain moment, sépare avec autorité le miracle vrai du miracle faux ; les faux ont une saveur dont un palais dévot cesse d’être dupe, la première fringale apaisée. Il est reconnu aujourd’hui que les miracles d’Apollonius sont inexacts ; ceux de son rival de Judée sont véridiques. Cependant, l’un comme l’autre ont une vie de préparation et une vie publique, une passion, une résurrection, une ascension, et il est probable que plus d’un trait de l’existence merveilleuse d’Apollonius a passé dans les rédactions définitives des Évangiles et des Actes. Les deux thaumaturgies se sont complétées l’une par l’autre et Philostrate, en somme, est notre cinquième évangéliste, et le plus explicite, le plus complet.

La « Vie d’Apollonius de Thyane » fut donc, ainsi que l’a noté M. Albert Réville, une œuvre de jalousie. De toutes les sectes, la judéo-chrétienne était alors la plus active, et peut-être, en tant que réunion étroite de dévots, la plus nombreuse. Or, en offrant au peuple un héros païen semblable au Christ, aussi fécond en miracles, en prodiges, on pouvait espérer de ramener vers la vieille religion des Dieux des imaginations que la nouveauté chrétienne séduisait. C’était, en même temps qu’une tentative religieuse, une œuvre de gouvernement que de maux n’auraient-ils pas été épargnés à l’Empire si Apollonius fût devenu le lien divin entre la tradition romaine et les incertitudes orientales ! Ce rêve de Julia Domna, si quelques mots épars dans les chroniques doivent lui en laisser tout l’honneur, suffit à faire de la fille du prêtre Bassian une des femmes les plus grandes de l’histoire, une sœur d’Elisabeth et de Catherine de Médicis. La part d’Héliogabale dans l’œuvre de sa famille n’est pas si médiocre qu’on le pourrait croire. Il travailla de son mieux à l’unité religieuse. Il fit transporter à Rome la pierre noire qui représentait son Dieu, le Soleilces pierres noires sont encore vénérées en France où on aime aussi les Vierges noires, idoles de même origine orientale et voulut que tous les dieux s’inclinassent devant lui. Soit qu’ils fussent alors menés par une politique placide, soit que Mammée leur eût fait de secrètes promesses, les chrétiens obéirent et rendirent hommage au Soleil Invaincu, soli invicto . L’expression était d’ailleurs des plus heureuses, ne pouvant choquer aucune croyance, tout Dieu pouvant noblement être comparé au Soleil, et d’abord le Christ que les prophètes appellent ainsi et qui a conservé ce nom dans certaines invocations liturgiques. A l’ombre de cette prière équivoque, tous les cultes s’épanouirent librement à Rome. Héliogabale croyait avoir réalisé l’unité religieuse ; il l’avait du moins préparée que le Soleil dût vaincre, ou Apollonius, ou Jésus, ou Mithra, ou Isis, ou Bacchus, ou Pythagore, la victoire du vainqueur était préfigurée par le caprice ecclésiastique d’un empereur enfant.

L’erreur de Julia Domna fut d’opposer au mystérieux Prophète ou Dieu des chrétiens Un thaumaturge trop connu et dont tout l’art de Philostrate fut impuissant à dissimuler les tares. La tentative eût peut-être réussi si au lieu d’Apollonius on avait choisi Pythagore, si à Philostrate, homme d’une belle imagination, on avait imposé un guide spirituel, tel que le théologien Ammonius Saccas. Les Alexandrins qui, eux aussi, voulaient une réforme du paganisme, ne reconnurent dans l’ouvrage de Philostrate aucune de leurs idées. Ni Porphyre, ni Jambliquene furent Apolloniens. Ils étaient trop renseignés sur le vrai Apollonius, médiocre devin professionnel, comédien de la magie, que Lucien avait peint au naturel sous le nom d’Alexandre d’Abonoteichos. Leur idéal, sans être très différent, était plus noble ils incarnaient l’idée divine dans Pythagore, dont ils commentaient la vie miraculeuse. Eux aussi, et plus encore que Julia Domna et Philostrate, ont en partie réalisé leur rêve la longue persévérance des Alexandrins a fait entrer dans le, christianisme une très grande partie de la doctrine pythagoricienne, et son verbe même s’est installé en maître dans la liturgie quotidienne de l’Eglise.

Voilà donc ce qui se passait et ce qui se préparait, aux premières années du 111e siècle, cependant qu’Héliogabale, encouragé par Soémis, surveillé par Maesa, guetté par Mammée, protégé par le souvenir auguste de Julia Domna, donnait pour convives à ses hôtes des lions apprivoisés, et pour religion à son peuple un culte unique fait de toutes les religions du monde.

1. *Remy de Gourmont, créateur de formes*, Paris, Champion, 2012, p. 428.  [↑](#footnote-ref-1)
2. « Héliogabale », note de l’auteur. [↑](#footnote-ref-2)
3. Le grec άναγινώσκων (lecteur) n’offre malheureusement pas beaucoup de possibilités. [↑](#footnote-ref-3)
4. Voir *infra*. C’est nous qui soulignons. [↑](#footnote-ref-4)
5. Voir *infra*. [↑](#footnote-ref-5)
6. Voir *infra*. [↑](#footnote-ref-6)
7. Voir *infra.* [↑](#footnote-ref-7)
8. Sur cette filiation, voir Anne Boyer, *Remy de Gourmont. L’Écriture et ses masques,* Paris, Champion, 2002 et notre article « Borges et les écrivains fin-de-siècle », Borges-Francia, éd. Magdalena Cámpora et Javier González, Facultad de Filosofía y Letras, Buenos Aires, 2011, p. 57-76. [↑](#footnote-ref-8)
9. *La Culture des idées*, « Ironies et paradoxes » ii, 2. [↑](#footnote-ref-9)
10. Comte de Lautréamont Les Chants de Maldoror (avec eau-forte, lettre autographiée ; préface par l’éditeur). Chez Genonceaux, 1890, in-12. Publication de luxe à tirage restreint, entreprise avec le désintéressement d’un plaisir personnel. [↑](#footnote-ref-10)
11. A Biography of W. C. Bryant. New-York, 1883. [↑](#footnote-ref-11)
12. Qu’est-ce que ce monde ? — Quoi, sinon un immense cimetière sans murs — Jonché des dépouilles de la mort, des restes des animaux — Sauvages ou domestiques et plein d’ossements humains ? — Le sol même que nous foulons a vécu, — Et nous qui vivons, nous serons un jour la terre — Où l’on couchera nos fils et à leur tour — Eux-mêmes seront cela pour les leurs. [↑](#footnote-ref-12)
13. The hills

    Rock-ribbed and ancient as the sun, the vales

    Stretching in pensive quietness between;

    The venerable woods, rivers that move

    In majesty, and the complaining brooks

    That make the meadows green; and poured round all

    Old Ocean gray and melancholy waste,

    Are but the solemn decoration all

    Of the great tomb of man. [↑](#footnote-ref-13)
14. On ne prétend point diminuer ici le grand poète chrétien dont on place seulement la *sensibilité* en face de la *sérénité* de Bryant. Si l’impression semble trop dure, on la corrigera en lisant la belle étude que vient de lui consacrer M. Condamin, en un volume des plus attachants. [↑](#footnote-ref-14)
15. L’honneur de cette traduction de l’Alouette de Shelley — où, par un prestigieux tour de force, le rythme original est scrupuleusement conservé pendant les XXI strophes — revient à M. Paul Blier. [↑](#footnote-ref-15)
16. Même traduction. [↑](#footnote-ref-16)
17. To —

              Death should come

    Gently to one of gentle mould like thee,

    As light winds wandering through groves of blooms,

    Detache the delicate blossom from the tree,

    Close thy sweet eyes calmy and without pain

    And we will trust in God to see thee yet again. [↑](#footnote-ref-17)
18. The snow-bird toittered on the beechers bough

    And ’neath the hemlock, whose thick branches bent

    Beneath its cold burden, and kept dry

    A circle, on the earth, of withered leaves,

    The partridge found a shelter. [↑](#footnote-ref-18)
19. Il faut me laisser citer en entier le texte anglais que j’ai tenu à traduire comme il faut traduire les vers littéralement. On ne doit prétendre qu’à donner un reflet de l’*impression* ressentie par celui qui les lit dans la langue originale ; car rien en somme, ne peut se traduire, pas plus un sonnet anglais par des mots français, qu’un tableau par des traits noirs.

    O fairest of the rural maids

    Thy birth was in the forest shades;

    Green boughs and glimpses of the sky

    Were all that meet thy infant eye.

    £

    Thy sports, thy wanderings when a child

    Were ever in the sylvan wild;

    And all the beauty of the place

    Is in thy heart and on thy face.

    £

    The twilight of the trees and rocks

    Is in the light shade of thy locks;

    Thy step is as the wind, that weaves

    His playful way among the leaves.

    £

    The eyres are springs, in whose serene

    And silent water heaven is seen ;

    Their lashes are the berbs that look

    On their young figures in the brook.

    £

    The forest depths, by foot unpressed,

    Are not more sinless than thy breast;

    The holy peace, that fill the air

    Of those calm solitudes, is there. [↑](#footnote-ref-19)
20. Et même, « on ne se baigne pas deux fois dans la même rivière », disait Héraclite ; — « on ne voit pas deux fois le même objet », dit Emerson. [↑](#footnote-ref-20)
21. For Nature ever faithful is

    To such as trust her faithfulness.

    When the forest shall mislead me,

    When the night and morning lie,

    When sea and land refuse to feed me,

    ’Twill be time enough to die

    Then will yet my mother yield

    A pillow in her greenest field.

    Nor the June flower scorn to cover

    The clay of their departed lover.

    (Woodnotes, I.) [↑](#footnote-ref-21)
22. O when I am safe in my sylvan home,

    I tread on the pride of Grece and Rome;

    And where I am streched beneath the pines,

    Where the evening star so holy shines,

    I laugh at the lore and the pride of man,

    At the sophist schools, and the learned clan

    For what are they all in their high conceit,

    When man in the bush with God may meet? [↑](#footnote-ref-22)
23. Le mot *goose* signifie une oie et un carreau de tailleur. [↑](#footnote-ref-23)
24. American literature. Londres, 1883 1 vol. in-8°. Ce livre, qui m’a été précieux dans cette étude, n’est point cité partout où il devrait l’être. Je reconnais ici ma dette. [↑](#footnote-ref-24)
25. Je traduis en anglais: « Your old father does not know, yet, what he is going to do. Some times he says (speaks) he will go away, and then again he says he will stay. The best way is to rest easy and let the old man take his own way. There are (is) two angels hovering round about him… » [↑](#footnote-ref-25)
26. The impressions of Theophrastus such. Édimbourg, 1879. [↑](#footnote-ref-26)
27. Rachilde : L’Animale. Édition du Mercure de France. [↑](#footnote-ref-27)
28. [NdE] Passage absent du recueil. [↑](#footnote-ref-28)
29. Résumé dans Drames judiciaires. Causes célèbres de tous les peuples*. 1re livraison. Vers 1855.* [↑](#footnote-ref-29)
30. Domestique, regardé comme un des complices de M. de La Roncière. [↑](#footnote-ref-30)
31. [↑](#footnote-ref-31)
32. [↑](#footnote-ref-32)
33. La bataille de 1690. [↑](#footnote-ref-33)
34. La bataille de 1693. [↑](#footnote-ref-34)
35. L’auteur a eu l’occasion de condenser en quelques pages ses études sur Rivarol. Il donne ici ce morceau, en avertissant que c’est un résumé, et non une conclusion. [↑](#footnote-ref-35)
36. Collection des Plus Belles Pages, Rivarol. [↑](#footnote-ref-36)
37. Cf. Héliogabale par Georges Duviquet, Éditions du Mercure de France. [↑](#footnote-ref-37)
38. Prétention du christianisme à avoir libéré la femme. [↑](#footnote-ref-38)